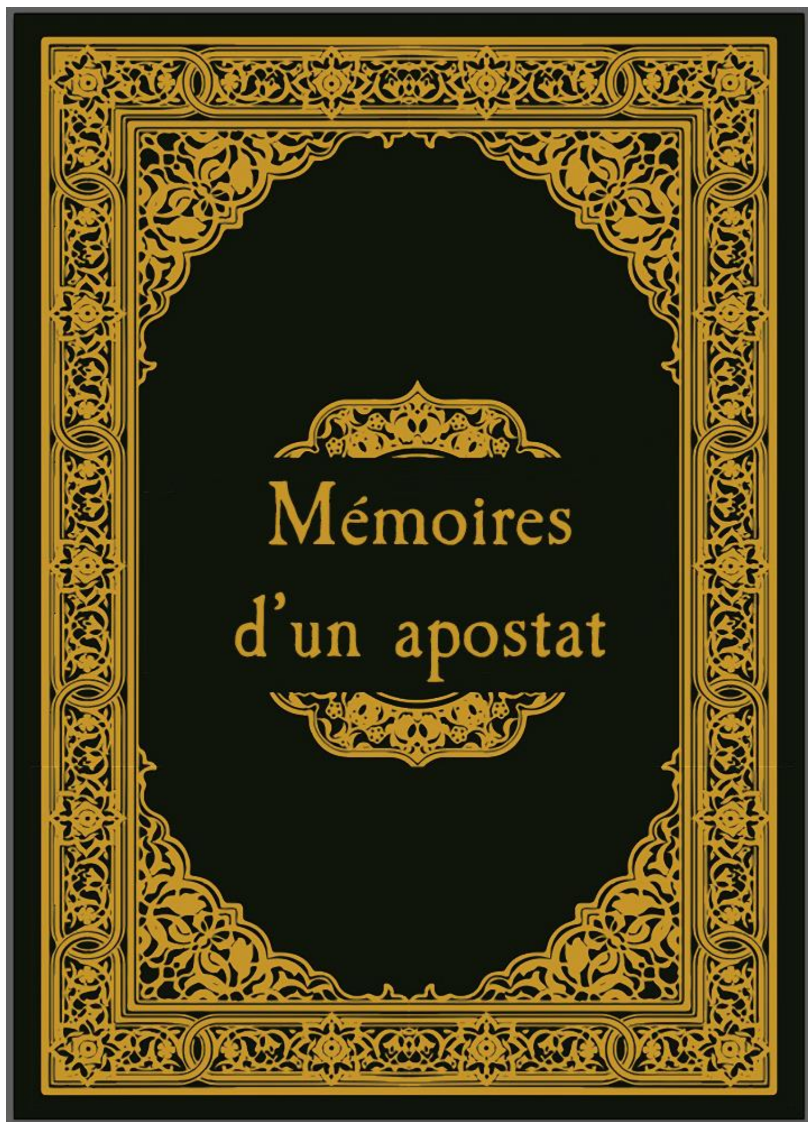

Mémoires
d'un apostat

Hicham Nostik

Mémoires d'un apostat

(Kafer Maghribi)

Traduit du marocain par Hatim Jawhari

Dédicace

Je dédie ces lignes à la mémoire de mes parents qui m'ont baigné d'amour malgré le peu de temps que j'ai passé en leur sein, à ma sœur qui a tout sacrifié pour moi, et enfin à mes amis qui m'ont encouragé et aidé sans contrepartie.

Sommaire

Introduction

Comment es-tu devenu Kafir[1]?
Une question qui m'a été posée des centaines de fois. Une question en peu de mots mais dont la réponse exige des lignes entières. Ce genre de décision fatidique qu'on prend dans sa vie résulte d'une accumulation sur le temps d'une foule d'expériences. La transformation n'a pas lieu du jour au lendemain.
Je crois que nous sommes prédéterminés. Nous sommes les esclaves de nos gènes et de notre environnement. Je n'aurais pas mes certitudes actuelles sans le concours de la génétique et des conditions spatio-temporelles dans lesquelles j'ai vécu.
Ces mémoires reviennent sur des épisodes de ma vie, dont certains, peut-être, répondront à la question ci-dessus.
Sinon, je n'ai pas d'ambition, cher lecteur. Je ne fais que tailler le bout de gras !

[1] Apostat.

Chapitre un
C'est ici que j'ai ouvert les yeux



"Ana Klamannia[2]!" Cette phrase a changé le cours de l'histoire. Pas l'histoire mondiale mais la mienne. Une expression étrange, presque surréaliste que j'utilisais enfant. Elle veut dire "je lis l'Allemand". Pourquoi l'Allemand? Aucune idée. Personne dans mon entourage familial, ni dans celui de ceux qui me connaissaient petit, ne savait d'où me venait cette manie de me frapper le front

[2] Je suis Klamannia

en répétant « Ana Klamannia ». Peut-être était-ce de bon augure vu ce qui allait advenir dans ma vie plus tard.
La seule image brouillée qui me reste encore de mon père est celle d'un lit de type militaire, des couvertures grises et une bouteille d'eau minérale posée par terre et recevant un tuyau qui remonte du pied du lit quelque part… Il m'était interdit d'entrer dans cette chambre mais de temps en temps, j'arrivais à tromper la vigilance des adultes et à y jeter un œil.
Un jour j'y suis entré. Le lit était vide. Mon père était décédé. J'étais trop jeune pour comprendre le pourquoi du comment.
On me raconta que j'étais inconsolable à la mort de mon père mais, honnêtement, je n'en garde aucun souvenir.
Le cancer avait emporté mon père et j'étais condamné à ne plus jamais ressentir le lien père-fils. J'enviais les gamins dans la rue qui marchaient en compagnie de leurs pères, et bien que je sois devenu moi-même papa, j'en ai un pincement au cœur aujourd'hui encore.
Ma mère a su combler le vide laissé par la disparition de mon père, voire plus. Ce fut une femme courage, sans exagération.
Mais à peine quelques années plus tard, je la perdis aussi pour devenir orphelin de père et de mère. Cette fois-ci, le chagrin fut plus profond, chaque cellule de mon corps se tordait de douleur, un enfer que je ne souhaite à personne.

Par chance, ma sœur a pris le relais et joué le rôle de substitut aux parents. Elle a consenti d'immenses sacrifices pour que j'aie un avenir, à la différence des enfants de mon quartier qui n'ont pas eu cette chance. Cette situation et mon passage de main en main allaient me rappeler plus tard, à différentes stations de mon existence, la vie de Mahomet, le prophète de l'islam.

Si mes parents n'étaient pas décédés, j'aurais grandi dans le Rif. Mais leur mort m'a envoyé vivre à Kénitra. Une ville qui fut mise au ban des villes du Maroc à l'époque, prétendument pour avoir mécontenté le roi Hassan II. La légende raconte qu'un habitant de la ville aurait lancé une tomate à la face du roi, lors d'une visite officielle.

Je compris bien plus tard que des histoires similaires étaient légion dans le pays. Peut-être cela arrangeait-il les barons locaux et les fonctionnaires corrompus de faire croire au petit peuple que la faiblesse de l'infrastructure, l'inexistence des services de santé et tout le tintouin, étaient dus à la seule colère du souverain.

Pourquoi les routes sont trouées ? Parce que le roi est mécontent de Kénitra!

Pourquoi les hôpitaux ressemblent à des cimetières ? Voir plus haut !

A cette époque on avait l'imagination fertile. Pas d'internet, pas d'antennes paraboliques. La RTM, seule chaine de télévision du pays, diffusait pendant quatre ou

cinq heures à partir de dix huit heures des programmes dont 90% étaient un mélange de génuflexion et d'obséquiosité façon Corée du Nord.

On inventait une pléthore d'histoires comme celle de Mustapha Alaoui, le pleureur. Ou comment dans une vie secrète il était le meilleur pilote du monde, qu'il avait sauvé le roi à plusieurs reprises, que son avion s'était écrasé en territoire Polisario et qu'il a survécu, façon John Rambo.

Evidemment, on n'arrivera jamais à la cheville de nos parents et grands-parents qui ont vu le visage du Roi Mohamed V sur la face de la lune.

Mon père, avant de mourir et malgré son jeune âge, était un haut gradé dans l'armée marocaine. D'après ce qu'on nous a raconté, nous vivions une vie bourgeoise. Mais dès que mon père passa l'arme à gauche, sa famille, qui ne pouvait voir ma mère en peinture, nous a dépouillés.

Ma mère ne comprenant rien au droit de succession s'est fait trainer devant les tribunaux, a renoncé à ses droits et a dû accepter les miettes qu'on lui a laissé pour faire vivre ses enfants.

On commença alors à être balloté de maison en maison, sans aide, pareils aux millions de marocains dont les hasards de la filiation avaient décidé qu'ils naîtraient dans ce pays.

Ma mère, malgré un quotidien insoutenable, ne ménageait pas ses efforts pour nous créer des occasions de bonheur. Les choses ont continué ainsi jusqu'à ce que le seigneur, dont les voies sont impénétrables, décide de nous éprouver une seconde fois. Il la trépassa et nous laissa sur le carreau.

Après les pleurs et les lamentations, ma grande sœur a dû prendre une décision : ou on finit à l'orphelinat ou elle nous adopte dans son 2 pièces-cuisine qui ressemblait plus à une tombe qu'à autre chose.

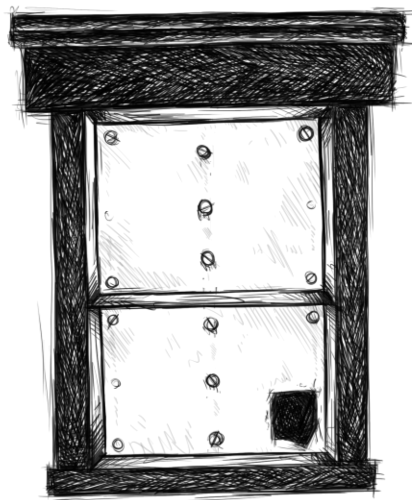
Ne supportant pas l'idée de nous voir jetés à l'orphelinat, elle choisit de nous adopter.

Ma sœur venait juste de se marier et étudiait encore. Son mari, lui, instituteur et « frère musulman », fut nouvellement affecté dans un coin paumé de la campagne de Kénitra.

Je ne sais ce qu'aurait été ma vie si j'avais fini à l'orphelinat, mais ce dont je suis sûr, c'est que le temps que j'ai passé à Kénitra a forgé ma personnalité, une personnalité forte et humaniste.

Et si on me demandait aujourd'hui ce que voudrais changer dans mon enfance, je répondrais à coup sûr : tout, sauf ce que j'ai vécu dans cette ville. Car j'y ai appris des choses qui ne s'enseignent pas à l'école.

Chapitre deux
Le quartier



Il y avait devant le kiosque du dealer de cannabis la plus belle expression de coexistence pacifique, de sympathie et de tolérance. La plus petite dose valait 10 Dirhams. Et il suffisait que celui qui n'en avait que 5 attende un peu pour qu'un camarade, pareillement miséreux, vienne s'associer à lui pour que l'un deux fasse glisser sa main à travers le guichet pour en sortir la précieuse résine.

Notre rue était le rendez-vous quotidien de quiconque était en quête du plaisir fugace qu'est le cannabis.

Le Haj[3] rifain, propriétaire du kiosque, jouissait d'un immense respect et inspirait aussi bien la crainte que la sympathie.

La première fois que je suis arrivé dans le quartier, je fus surpris par cette procession incessante autour du kiosque. On aurait dit des pèlerins autour de la pierre noire de la Kaaba. Nul besoin d'explication pour comprendre le système. Ce ne furent pas seulement les accros au cannabis qui passaient mais aussi les flics qui venaient prélever leur tribut. La seule différence entre eux et cette nation de rouleurs de joints était qu'ils entraient les mains vides et en sortaient les mains pleines.

Au fait, pourquoi l'état ne réglemente-t-il pas ce trafic de cannabis ? Avec les taxes, il pourrait doter le pays d'une bonne infrastructure, d'un système de santé efficace ou encore d'une couverture sociale qui se respecte…

Le quartier rassemblait toutes les catastrophes sociales possibles et imaginables. Il y avait là, pêle-mêle, suicide, parricide, viol collectif, bordel improvisé, jet d'acide ou encore vol avec effraction, sans parler des nombreuses

[3] Titre honorifique donné généralement aux personnes âgées ayant effectué le pèlerinage à la mecque.

bagarres aux couteaux et aux barres de fer pour des motifs dérisoires.
Etrangement, le meilleur endroit où l'on pouvait se sentir un tant soit peu en sécurité était le voisinage du kiosque ! Le dictateur rifain avait établi une zone verte comme à Baghdad. Personne ne mouftait et à peine s'éloignait-on du kiosque qu'on ne se sentait plus à l'abri d'une balle perdue.
Dans ces égouts, littéralement et métaphoriquement, impossible pour un gamin de mon âge d'avoir une vie saine. Je ne connais que deux enfants de ma génération qui ont atteint le brevet des collèges de l'époque. Je suis l'un des deux et l'immense majorité des autres ont quitté l'école avant le certificat d'études.
Qui que tu sois, le quartier développe ton instinct de survie. La moindre faiblesse et tu deviens une victime. J'ai été complice malgré moi d'actes immoraux dont je tairai le récit, tellement j'ai honte.
Le quartier était divisé en 2 zones aux limites floues. Dans la partie la plus proche de la chaussée habitaient deux familles aux revenus moyens, entourées d'une mer d' « Ali Zaoua ».[4] Peut être que la présence de ces deux familles détendait un peu l'atmosphère et même s'il s'y passait

[4] Personnage du film éponyme de Nabil Ayouch (2000), Orphelin misérable au destin tragique.

quand même des trucs, c'était sans commune mesure avec ce qui arrivait de notre côté, du côté des gens du marais. On était supérieurs à eux en roulement des mécaniques. Et cela se voyait davantage pendant le ramadan, quand on lançait sur eux des expéditions punitives, avec coups et blessures, voire même parfois des agressions sexuelles.
Quiconque a vu la série « Game of Thrones » sait ce qu'il y a derrière le mur ; le péril des marcheurs blancs. C'était pareil chez nous. A côté du marais, il y avait un mur, comme celui qui sépare le paradis de l'enfer, long et haut - il nous semblait haut car on était mômes, mais il s'agissait en réalité d'un muret de pierres empilées et liées avec du mortier. Derrière ce mur, il y avait une autre espèce d'êtres humains : ils étaient pieds nus, portaient en permanence bâtons et canifs, et leur façon de dire bonjour consistait à nous jeter des pierres ou à lancer des chiens enragés à nos trousses.
Personne ne savait d'où ils venaient, ni ce qu'ils faisaient. Tout ce qu'il fallait savoir, c'était de fuir à toutes jambes si par malheur tu te retrouvais de l'autre côté du mur et qu'ils étaient là.
L'idole des jeunes au quartier était Abdelrahim, celui qui avait tué sa mère et écopé de 10 ans de taule. Un gars super en réalité mais que personne n'osait contester. Il mettrait le feu aux maisons que personne ne l'arrêterait. Un molosse, d'habitude peu enclin à la violence mais

quand il devait en user, le quartier en parlait des mois durant. Il avait un charisme de dingue. L'admiration des jeunes était peut être en partie de l'envie parce que Abdelrahim sortait avec une MILF qui travaillait pour l'armée et qu'on ne voyait que rarement. Elle était raide dingue de Abdelrahim qu'elle nourrissait, logeait et blanchissait.

Quand elle était en vadrouille, Abdelrahim avait quartier libre pour recevoir toutes sortes de filles de joie. Un jour, un ivrogne perdu s'est retrouvé au quartier et sa mauvaise fortune a fait qu'il s'est mis à faire un boucan de tous les diables devant la fenêtre d'Abdelrahim. Abdou ne fit ni une ni deux et lui taillada la face au couteau.

Maria était la préposée aux affaires sexuelles du quartier mais elle n'acceptait pas n'importe quel minus, surtout depuis que Farid Kenitri lui rendit visite et qu'elle ne se sentit plus. Farid était une star montante de la chanson qui n'a pas duré.

Elle aussi était intouchable grâce à ses « relations » avec le représentant du quartier. Les femmes aussi l'appréciaient car elle avait de bonnes relations avec les sorcières du coin. Mariage, grossesse, chance, mari infidèle, il suffisait d'aller voir Maria pour solutionner n'importe lequel de ces problèmes.

Devant chez elle se trouvait le four du quartier. Il produisait le pain à la cadence d'un four à pizza. Le

problème c'est que le père Alami, le proprio, avait un don particulier pour ne recruter que des psychopathes.

Parmi les crimes qu'il y a eu dans ce four et dont je me souviens très bien, ce fut le viol collectif de Saïd, fils de Hafida. Cette famille, originaire de Sidi Yahya, venait juste de poser ses valises dans le quartier. Le petit Saïd avait un handicap, il parlait indistinctement et marchait de biais.

Le crime a eu lieu fin Chaabane[5]. A l'approche du Ramadan, les gens envoyaient la farine et les cacahuètes se faire griller au four en vue de préparer la Zamitta[6] pour le Ramadan. Un maudit après-midi, les voyous qui travaillaient au four sachant que Saïd adorait les cacahuètes, l'appâtèrent avec et l'attirèrent à l'intérieur.

Nous n'étions au courant de rien jusqu'à ce que les cris d'horreur de Hafida commencent à envahir le quartier : « Ils ont violé mon fils, il l'ont défoncé, ils l'ont déchiré ! » Le pire c'est que ces criminels-là, je jouais régulièrement aux cartes avec eux à l'intérieur du four. J'ai eu chaud aux fesses, c'est le cas de le dire !

« Khanana[7] » était mon ami d'enfance par excellence. Khanana parce qu'il avait constamment de la morve au

---

[5] Huitième mois du calendrier musulman qui précède le mois du Ramadan

[6] Sucrerie marocaine typique du Ramadan, faite à base de farine et de miel.

[7] De „Khanouna“ qui veux dire morve.

nez. Un plouc pur jus. Sa mère s'appelait Al-Batoul et était connue pour avoir empoisonné la nourriture de son mari. Le pauvre finit par ressembler à un zombie. Maigre comme un clou, il rasait les murs et ne parlait à personne. Khanana était mon vrai compagnon. Quelque soit l'idée proposée, aussi folle soit-elle, il la mettait en pratique sans hésitation.

Ensemble, on a fait les quatre cents coups ; on a vendu des sacs en plastique, des croissants, des cigarettes à l'unité, et surtout il m'accompagnait dans les endroits les plus dangereux de Kénitra. C'était le genre de potes sur qui tu pouvais compter quand les choses tournaient au vinaigre. Il y a eu tant de situations dans lesquelles Khanana a fait preuve d'un courage inouï.

Comme ce jour où on revenait du cinoche après avoir regardé un film érotique. On passa par une rue près de Atlas, un quartier démuni de Kénitra, et on se fit attaquer par les enfants du coin.

De mon côté, voyant que ça allait partir en vrille, je commençais à les prier de nous épargner, tandis que Khanana, lui, insensible au danger, ramassait des pierres et les lançait sur nos assaillants. J'ai cru qu'on ne passerait pas la journée, mais en fait c'est le contraire qui arriva. Le courage de Khanana les a fait fuir. Une vision surréaliste que celle de cette vingtaine de gamins fuyant la charge du fantassin Khanana…

Malheureusement notre amitié n'a pas duré. Elle a pris fin le jour où son père l'a attrapé en flagrant délit de masturbation devant une pub « Sunsilk ». Ce jour-là il lui mit une bonne raclée et, peu de temps après, le maria à sa cousine. Depuis, il vécut à la cambrousse avec ses oncles et ne donna plus aucune nouvelle.

Le quartier, c'est la vie, et la vie, c'est le quartier. Et si le dicton dit « celui qui n'est pas élevé par ses parents, le Makhzen l'élèvera », moi je dis plutôt que c'est le quartier qui s'en chargera.

Chapitre trois
La maison



On s'est amassé chez ma sœur comme dans un poulailler, dans une maison qui défiait le sens commun et la géométrie euclidienne. Elle n'avait pas de plafond pour sa majeure partie et ressemblait aux décombres d'une cité disparue. Les propriétaires avaient mis la maison sous location avant d'achever de la construire et nous avaient

fait la fausse promesse que le toit serait posé la semaine prochaine…le mois prochain…l'année prochaine…le siècle prochain…le jour du jugement dernier !
Deux chambres décapotables, une cuisine aux dimensions d'un placard et les égouts, je veux dire les toilettes.
Ma sœur, en vraie marocaine, voulait absolument avoir une chambre d'hôtes. Il fallait que sur les deux chambres, l'une reste inoccupée. Une habitude marocaine pourrie, qui n'a aucun sens, et encore moins chez nous. Normalement, la maison devrait être un espace de vie et non un musée en attente de visiteurs. Eh bien ! Pas au Maroc.
Je n'ai jamais aimé le chichi, le côté m'as-tu-vu et l'hypocrisie des marocains. Exemples choisis : une chambre inoccupée réservée aux hôtes pour lesquels tu dois te saigner aux quatre veines par devoir d'hospitalité. Ou encore quand tu es invité à boire un verre de jus de fruit, tu dois en boire la moitié seulement pour ne pas passer pour un crevard. Mais ce n'est rien à côté de quand ma tante se pointait sans crier gare avec sa smala, pour passer l'été chez nous. Notre carnet de crédit chez l'épicier Ba Brahim se remplissait alors d'une série de chiffres plus longs que toutes les équations de la physique quantique réunies.

Mais malgré tous les efforts consentis, cela n'empêchait pas les invités de te pourrir par derrière. Le marocain te montre un visage avenant mais te poignarde dans le dos.
Il ne restait d'habitable que la chambre conjugale, ce qui veut dire que nous autres les laissés pour compte, nous devions dormir à même le sol, dans le patio et à la belle étoile, sous la couche d'ozone exactement. On dormait donc aux quatre vents et nos corps devenaient un fast-food à ciel ouvert pour les insectes qui infestaient le marais voisin, à commencer par les blattes volantes. Elles seules suffiraient à convaincre quiconque en douterait encore que « Dieu est le meilleur des comploteurs[8] ».
Elles tombaient sur nous comme les sauterelles des sept plaies d'Egypte. De grande taille et s'attaquant préférentiellement aux yeux, certaines nuits d'été, il était impossible de dormir.
Le peu qui manquait pour nous faire détester le jour de notre naissance nous était donné par les moustiques, des moustiques ayant subi des mutations génétiques tellement rares que si les scientifiques en avaient eu vent, ils auraient créé des centres de recherche exprès chez nous pour les étudier.
La blatte volante et le moustique étaient donc nos visiteurs quotidiens. Quant à la famille, n'en parlons pas !

[8] Coran, sourate Al-Anfal (le butin), verset 30.

Il y avait du trafic en permanence à la maison, que l'on y soit ou pas.
Ma sœur et son mari ne ménageaient pas leurs efforts et le maigre salaire de mon beau frère devait payer le loyer, l'eau, l'électricité et nourrir six bouches. Comment une existence pareille aurait pu laisser la place à une vie conjugale normale ? Bye bye le romantisme.
Je me demande comment est-ce qu'ils arrivaient à avoir des rapports sexuels décents dans une chambre quasi vide et avec, de l'autre côté du mur, une tripotée de réfugiés ?
On payait 200 dirhams de loyer par mois. Nous, nous payions mais il y avait parmi nos voisins certains qui n'avaient pas payé un dirham en 10 ans. Il suffisait qu'à chaque visite du proprio ils sortent tous armés de couteaux et de poêles à frire.
Si on y réfléchit bien, on comprend leur situation. Comment pourrait-t-on payer un loyer alors qu'on n'a même pas de quoi manger ? Le père de famille était très âgé mais travaillait encore comme serveur dans un café peu fréquenté. Ce boulot était sûrement un prétexte pour ne pas basculer franchement dans la mendicité.
Tous ses enfants avaient quitté l'école avant le certificat d'étude et firent tous carrière dans le crime. Le seul reproche que je ferais à ces parents, c'est la nuée d'enfants qu'ils mirent au monde sachant pourtant qu'ils ne pourraient pas subvenir à leurs besoins.

Quand je revenais de l'école, il n'y avait en général personne – on ne m'avait pas donné le double des clés car, quand j'étais tout seul, je consommais en masturbation tout le savon de Marseille de la maison –, et j'allais alors chez les voisins manger du pain rassis. Ils l'arrosaient d'un peu d'huile de tournesol et le grillaient. La première fois que j'ai partagé le pain avec eux, je compris que tout était relatif dans la vie. Qu'il y avait toujours pire que soi.
Notre bol alimentaire était basé essentiellement sur les produits suivants : le thé, le thé et le thé. Il est vraisemblable que j'aie ingurgité l'équivalent de mille tonneaux de thé pendant mon enfance. Je ne parle pas du bon thé à la menthe fraiche mais de thé vieux de deux, trois jours, à la couleur qui passe du noir au rouge et enfin au rose. Tout ce qui était considéré comme normal dans le régime alimentaire des gens (œufs, amandes, produits laitiers, bananes et les fruits en général), je ne faisais qu'en entendre parler.
L'avantage du taudis où on vivait, c'est que ça ne serait venu à l'idée de personne de nous cambrioler. Le vol avec effraction était une pratique courante dans le quartier, et de surcroît moralement acceptée. Il était courant que tu rentres chez toi pour te retrouver nez à nez avec des cambrioleurs en train de faire la cuisine.
Nous n'avons jamais été cambriolés pour la simple raison qu'il n'y avait rien à piquer chez nous. Et quand bien

même il t'en prendrait l'envie, les effluves des égouts auraient raison de toi, à t'en faire oublier jusqu'à la raison de ton effraction.

Les égouts étaient un problème sans fin. Nous autres enfants du marais y étions habitués, à tel point qu'on a inventé moultes choses autour du thème des égouts.

Une fois par an, plusieurs riverains rassemblaient la somme de quarante dirhams (4 €) pour louer les services d'un travailleur à la tâche, un damné de la terre, pour dégager les canalisations. Ce jour-là était pour nous une bénédiction. Entre le trou à creuser, les câbles et les eaux usées, l'horizon s'ouvrait à toutes sortes d'aventures Bilharziotiques…

Ghtaïfa, la proprio, une pécore de première catégorie de Sidi Slimane, aimait à venir tuer le temps toute la journée chez nous. Ma sœur la ménageait pour qu'elle n'augmente pas le loyer. Le temps qu'elle passait avec nous n'était qu'ordres et sommations : éteins la lumière ! Ferme la porte ! Sors voir qui crie dehors ! Tu ne vas pas te taire ?

Le jour où elle nous loua la maison, elle nous força à égorger un coq en offrande aux esprits du lieu. Je me souviens encore des éclaboussures de sang, de superstition, et de sous-développement.

Ghtaïfa était stérile et tous ses maris décédaient. Son trop plein d'instinct maternel, elle le déversait sur moi. Elle

passait son temps à m'étouffer en me disant de l'« aimer » dans son accent campagnard typique.
Plus tard, quand j'ai grandi, je compris que « aimer » voulait dire embrasser dans son bled. En fait, elle voulait des baisers! Peut-être est-ce là que j'ai attrapé mon penchant pour les couguars, jusqu'à finir marié à l'allemande…
La maison était truffée de pièges qui pouvaient sinon te tuer, du moins de handicaper à vie. Le piège le plus dangereux était le tas de câbles électriques qui, plus dénudés encore que Mia Khalifa, crevaient le mur. Dès qu'il y avait une coupure de courant, on pouvait être sûr que quelqu'un s'était fait électrocuté.

Chapitre quatre
Le marais



Le marais est pour moi l'origine du monde, c'est ma soupe primitive, et tout le reste n'est que littérature. C'est un style de vie ! Tantôt un restaurant, tantôt un divertissement ou un sport. C'est mon Maroc à moi, mon bouillon de culture.

Quoique je dise sur le marais, ce ne sera jamais assez élogieux. Les gens qui ne l'ont pas connu n'y verraient qu'une immense étendue marécageuse d'eau bourbeuse. C'était un grand trou aux eaux noires, aux effluves pestilentiels et dans lequel on ne voyait que dalle. Je suis quasiment sûr que bien des cadavres y étaient engloutis.
Le marais était rempli de toutes sortes de détritus, d'animaux - *homo sapiens* compris -, et d'insectes nuisibles. Un buffet à ciel ouvert de saleté et de maladies.
Par où commencer ? Il y a des expériences dans la vie que les mots peinent à décrire. Il faut les vivre pour les comprendre, et le marais fut l'une d'elles.
Mon premier contact avec le marais eut lieu le jour où mon beauf sacrifia le coq aux esprits de la maison. Ce fut le coup de foudre.
A l'époque, le boss des jeunes du quartier s'appelait Ab-Ali. Oui le même qui m'a inspiré le personnage d'Ab-Ali dans mes impros sur Youtube.
Il était issu de l'une des deux familles aisées du quartier. Son père bossait dans l'usine à sucre, et du coup, leur vie n'était pas trop pourrie. Ab-Ali était l'exception qui confirmait la règle. Même s'il habitait du côté de la route où les habitants étaient moins fauchés, il était l'un des nôtres, un pur gamin du marais. Sa famille ne le voyait que rarement, pendant les fêtes, et même là il foutait le bordel.

Il lui faudrait un journal à lui tout seul, mais pour tenter de comprendre le cas social qu'il était, je vais vous en donner un aperçu. En plus d'avoir été le premier voleur du quartier, son père passait son temps à le sortir des commissariats où il était régulièrement embarqué pour des agressions sexuelles bien tordues. La pire fut peut-être celle contre le fils des voisins. Il l'a emmené au marais pour l'entrainer à devenir gardien de but. Arrivés sur place il le jeta par terre, le viola avec un manche à balais et essaya de le noyer. Par chance, la scène attira l'attention de quelques badauds qui intervinrent de justesse et évitèrent le pire.

Abd-Ali prétendit qu'il ne faisait que l'entrainer à se jeter sur la balle. Mais même en y mettant du sien, impossible de gober qu'un gardien de but se jette nu sur une balle avec un balais dans le derrière !

S'en suivit un concert d'excuses de la part des parents d'Ab-Ali avant que les choses ne se tassent et qu'il reste finalement libre…pour commettre d'autres forfaits.

Le jour du sacrifice du coq, j'étais encore perdu. Je venais de faire la connaissance de Khnana et d'Aziz, le fils de « p*te ». Pas parce qu'il n'était pas cool mais parce que sa mère fumait des clopes et que tout le monde l'appelait « p*te ». Avec le temps, c'est devenu tellement normal de l'appeler ainsi qu'Aziz ne se retournait plus que quand on l'appelait par son sobriquet. Il avait une malformation

cardiaque, était frêle et tombait vite dans les pommes. Normalement, il aurait dû faire les frais de la sélection naturelle qui avait cours dans le quartier. Mais contre toute attente, il survécut, probablement grâce aux cigarettes dont Il était devenu le fournisseur officiel du quartier.

Ab-Ali était l'empereur autoproclamé de ce petit royaume, dont il connaissait tous les recoins et qu'il gérait d'une main de fer. La rencontre avec Ab-Ali, ce jour-là, était décisive pour moi. Il était en moyenne plus grand que nous et le seul qui portait des jeans Levi's. Il se sapait toujours bien et parlait à 99% de sexe (peut-être 90, mais comme je suis marocain, il faut que je majore à 99%. On ne se refait pas). Pas de sexe normal, non, le gars était à part…

– T'as un ballon ?

Ce fût la première phrase que j'entendis de lui. Quand je lui répondis que je n'en avais pas, il invita alors tous les gamins à faire un tournoi. Je n'ai rien compris.

– Quoi ?
– Tu joues au foot ?
– Oui
– Viens jouer avec nous
– Où ça ?
– Au marais
– Le marais ?

- Tu ne connais pas ?
- Non.
- Tu habites où ?
- Chez Ghtaïfa.
- Ah tu es le fils de « Mama couvre moi » ?
- Quoi ?

Ab-Ali était ainsi, totalement à l'ouest. Quand je lui demandai d'être plus clair, il se mit à raconter une histoire de fesses : une femme de colonel qui attendait toujours son départ pour le tromper avec un singe, jusqu'à ce qu'elle finisse par tomber enceinte du singe et que son mari jaloux la tue…

Cette histoire à dormir debout n'est pourtant qu'un exemple parmi tant d'autres ; Ab-Ali était intarissable sur les histoires de cul.

Arrivés au Marais, je finis par percuter qu'il ne s'agissait pas de foot. C'était un stratagème pour m'amener à découvrir leur univers parallèle.

Nous enlevions nos pantalons et ne gardions plus sur nous que les slips et les sandales en plastique à trous qu'on appelait « Nike à fenêtres » ou « Halouma ». Et c'est consécutivement à ce geste qu'Abd-Ali déclara alors ouverts les jeux olympiques du marais.

Au programme : plongée, saut, jet de pierre et chasse aux rats. Je restai d'abord bouche bée mais en quelques minutes à peine, je me suis retrouvé en slip à barboter

joyeusement avec les autres dans ces eaux fétides. Je compris ce jour-là qu'il y avait un avant et un après le marais.

Tout y était différent. Même le temps y était chamboulé. On pouvait très bien y passer deux jours et deux nuits sans sommeil tout en étant persuadé d'y avoir passé une demi journée.

Je fus donc baptisé par un plongeon dans l'eau et rejoignis ainsi la communauté du marais, une famille où tout était permis, qui nous réunissait tous et subvenait à nos besoins. On pouvait courir, nager, escalader, sauter, chasser les animaux, il y avait où faire pipi, caca, se masturber, voire même avoir des relations sexuelles pour ceux qui le pouvaient. La végétation y était luxuriante et l'endroit proposait une foule de plantes comestibles comme l'hysope qui y était abondante ainsi que d'autres dont je n'appris jamais le nom. Pour la baston, il y avait toutes les catégories de guerriers : d'Aziz, le chétif fils de p*te aux barbares de derrière le mur.

Outre ces biens marécageux dont on jouissait quotidiennement, le marais était aussi le lieu de festivals saisonniers hauts en couleur. A la Achoura[9], par exemple, on se rencardait avec les gamins des rues voisines et on

[9] Fête du calendrier musulman: le 10ème jour du mois de Muharram, premier mois du calendrier musulman. Au Maroc les enfants y reçoivent des cadeaux.

déglinguait toute voiture que les tauliers avaient eu le malheur de laisser devant leur garage. Le point culminant de la rencontre était le brasier, et pas n'importe lequel car le brasier du marais amenait la police et les pompiers. On mettait le feu à des dizaines de pneus et cela nous donnait l'occasion de jouer à notre jeu favori. Nous nous mettions autour du feu, armés de grosses pierres, et attendions la sortie des taupes qui, craignant le feu, déboulaient comme Gog et Magog[10]. C'était happy hour ; on les lapidait façon compagnons du prophète *vs* Maez Ibn Malik[11].

Le plus incroyable avec le marais, c'est qu'il t'accompagne tout au long de ta vie. Plus tu grandis, plus tu y trouves quelque chose qui te va. Le marais ne te faisait pas de coup de pute, lui, jamais !

En grandissant, on commençait à y faire du trafic de fils de cuivre et de bouteilles de rouge, voire à y élire domicile temporairement. Et pour ceux qui commençaient à embrasser la carrière criminelle, le marais devenait leur base arrière, leur « Tora Bora » où la police n'osait jamais s'aventurer.

Quatorze ans sans voir le Maroc ! Si je devais y aller un jour, le premier endroit que j'irais voir après la tombe de

---

[10] Ya'juj et Ma'juj en arabe. Dans la téléologie musulmane, ce sont deux peuples corrompus emmurés derrière un rempart et qui l'escaladeront à la fin des temps pour semer le désordre sur terre. Cités dans le Coran (verset 97, sourate 18).

[11] Personnage ayant fait aveu de fornication auprès du prophète et qui, en guise de châtiment, fut lapidé par les compagnons de ce dernier.

ma sœur décédée il y a deux ans, sera le marais. On m'a dit que ça a bien changé mais qu'importe. Même si on y construit mille bâtiments, le marais restera le marais, dans mon cœur et dans mes souvenirs.

Chapitre cinq
L’école



L’école fut et restera l’exception de ma vie. Que j’aie pu réussir à l’école dans les conditions et l’environnement qui furent les miens relève du miracle. Dans mon milieu, il y avait trois destins possibles: le métier manuel, si tu as

vraiment de la veine, qui te mènera vers une vie de misère. Le crime qui se termine par la prison ou le trépas. Puis le troisième destin, le plus courant, est celui du microbe, du parasite qui vit à la charge de ses parents jusqu'à ce que mort s'en suive. Avec ceci de particulier que cette troisième voie peut bifurquer facilement vers le banditisme.

Comment diable est-ce que j'ai pu prendre la tangente ? D'accord, le patrimoine génétique de mes parents devait sûrement contenir une petite dose d'intelligence, mais le facteur décisif fut ma sœur. Sans elle, je serais aujourd'hui ou criminel ou parasite. Ma sœur fut ma bouée de sauvetage.

Elle était bonne élève. Cela tient à mon père qui, ayant été un haut gradé dans l'armée, exigeait de sa fille d'être très bonne élève. Il ne s'agissait pas juste d'avoir des bonnes notes et réussir, non ! Il fallait qu'elle soit première de sa classe. Et elle le fut, sauf une seule fois où elle arriva deuxième. Mon père lui mit alors une rouste mémorable. Frapper un gamin de cette façon est en soi immoral et de surcroit une bonne élève comme ma sœur ! Ça n'avait juste aucun putain de sens.

Cette obsession d'être bonne élève devint une seconde nature chez elle et survécut à mon père, car même mariée, elle refusa de laisser tomber ses études pour n'être que femme au foyer. Ma sœur poursuivit ses études et obtint

les diplômes les plus prestigieux, mais ce n'est pas le sujet. Revenons à ma scolarité à moi.

Je vivais comme un schizophrène ! A l'école, j'entrais dans un autre monde, je m'asseyais au premier rang et levais toujours le doigt pour participer. Mais dès que je revenais au quartier, je redevenais l'enfant – le microbe – du marais. Mes potes ignoraient tout de ma personnalité polie à l'école et tenant à me protéger de leurs exactions, je gardai le silence sur ce que j'y faisais.

Ce qui m'a aidé à mener cette double vie fut le fait que mon école n'était pas celle du marais ; j'étais inscrit à l' « école des martyrs ». Pourquoi cette école ? Parce que quand on a déménagé à Kénitra, l'année scolaire avait déjà commencé et par l'entremise d'une amie de ma sœur qui connaissait le beau frère d'un instituteur, qui en a touché un mot au directeur…, j'y fus finalement admis.

Ma sœur me serrait la vis de la même façon que mon père serrait la sienne, mais elle avait un défaut bien naze qui consistait à me demander d'aller chiner au marché aux puces dès que j'avais besoin de quelque chose. Elle me fournissait cahiers et stylos mais pour tout le reste, il fallait que je me débrouille.

C'était toujours le boxon en classe ; d'un côté j'avais les meilleures notes et j'étais poli mais de l'autre, je n'apportais jamais les livres scolaires exigés. Ce que je paraissais au-dehors n'avait rien à voir avec ce que j'étais

au-dedans. J'affichais la laideur du marais à l'extérieur mais au fond de moi j'étais une belle personne.
Je me souviens qu'un jour, le prof d'Arabe, dans un sursaut de foi, voulait nous enseigner la propreté en islam. L'idée qu'il voulait illustrer était que quand on est propre à l'extérieur, on l'est aussi à l'intérieur. Mais là où il a merdé grave, c'était le moment où il a demandé aux bons élèves d'aller au tableau un à un, corrélant alors chaque bon élève à sa bonne tenue vestimentaire. Mais il m'avait oublié, ou a fait semblant de. Je restais là, assis parmi la racaille alors que j'étais le meilleur élève de la classe. Tout à coup et avant qu'il finisse son exposé, son regard croisa le mien. J'ai eu l'impression qu'il détesta le jour où il a choisi cette profession. Ma seule présence faisait s'écrouler toute sa démonstration. Le meilleur élève de la classe se tenait là, chaussant des sandales en plastique vertes couvertes de la boue du marais, un pantalon en velours tellement usé et sale qu'il ressemblait à de la toile, plus un pull orange en lambeaux. Le portrait robot du Gavroche nord-africain.
Je sentis que le l'instituteur se trouvait devant un casse-tête moral insoluble ; ou il m'ignore et fait comme si de rien n'était, et les autres élèves le verraient, ou alors il m'envoie au tableau et toute sa démonstration se casse la gueule.

Après un long moment de réflexion, il se décida à m'envoyer au tableau. Je me mélangeai alors aux bons élèves, avec la sensation désagréable d'être un intrus.

Le temps de l'école primaire passa à une vitesse incroyable et fut marqué par une série d'épisodes auxquels il faudrait consacrer un chapitre entier. Par exemple ce jour noir où les frères Laâroussi avaient mangé du fenugrec, apparemment en grande quantité. Pendant la récréation, et à mesure que les trois frères commençaient à transpirer, la puanteur envahissait l'école. Revenus en classe, le maître prit en pleine poire les vapeurs radioactives et son visage blêmit instantanément. Il cria : qui a pété ? Personne ne broncha. Il comprit alors que ça ne pouvait pas être un pet, quand bien même c'était Belzébuth lui même qui en était l'auteur. Qui s'est chié dessus ? demanda-t-il. Toujours pas de réponse. Il lui resta alors une seule solution avant de s'évanouir : il nous aligna tous et renifla nos derrières un par un. Avec la transpiration et nos mauvaises odeurs naturelles, il n'arriva pas à mettre la main sur le coupable. J'ai oublié de vous dire qu'on l'appelait « le chinois », rapport au Nunchaku - genre Bruce Lee - qu'il avait.

Il ferma alors la porte de la classe, disposa les tables en rond, nous plaça au milieu comme les moutons de l'Aïd, nous infligea une fessée collective et déversa sur nos

petites têtes crépues tous ses complexes et sa frustration. Entre les cris et les pleurs, et dans un vacarme sans nom, son action punitive trouva heureusement son épilogue quand l'un d'entre nous, les trémolos dans la voix, cracha le nom des responsables : « M'ssieu, M'ssieu, les frères Laâroussi ont mangé du fenugrec. » Le chinois les mit de côté et s'assura de leur forfait. Là, commença un autre type de châtiment, qui semblait normal à l'époque, dans un Maroc à l'éthique désaxée : nous nous jetâmes sur eux, les déchaussâmes pour les préparer aux coups de fouet du chinois, qui les frappa avec la violence d'un forcené. Et comme si ce n'était pas assez, il leur mit ensuite un bonnet d'âne sur la tête et les exposa au regard et aux railleries des enfants des autres classes. Comble de l'humiliation, pendant cet exercice, il fallait en plus que les coupables courbent l'échine et baissent la tête pour parfaire l'apparence de l'âne. Et l'on se demande encore pourquoi le Maroc produit des psychopathes à la pelle...

Je réussis le certificat d'études et me retrouvai au collège. Là, les vrais problèmes commencèrent, aussi bien au quartier qu'à la maison ou au collège.

Au quartier d'abord puisque je ne pouvais plus cacher l'école à mes potes du marais. Eux n'étaient déjà plus scolarisés et avaient commencé une existence de marginaux. Ils étaient devenus semi autonomes, tandis que moi, à cause de l'école, je ne gagnais pas un centime.

Heureusement je finis par trouver un taf dans un magasin de fringues. J'y allais direct après l'école et y restais jusqu'à la fermeture, le soir. Je gagnais trente Dirhams par semaine, que je dépensais entièrement à me rincer l'œil avec des revues érotiques, en Maâkouda[12] et en sandwichs de pain à la sauce forte. Ce taf me donnait une bonne couverture pour l'école. Le plus drôle, c'est que même après deux ou trois années de collège, les gars ne me croyaient pas quand je disais que j'étais toujours scolarisé. A tel point que quand Abdeslam m'a vu un jour portant des cahiers de classe à côté du collège, il s'est mis à rire et a commencé à me chambrer, genre que je trainais là pour la drague. Impossible de le persuader du contraire.

Le pépin avec le collège, ce furent les mauvaises fréquentations en quatrième, un an avant le brevet d'études. Evidemment je n'achetais toujours pas de manuels scolaires. La première et la deuxième année se passèrent sans accroc mais en troisième année je suis tombé sur des profs sans cœur : sans manuels scolaires, ou tu dégages du cours ou tu te mets au fond de la classe en compagnie des infâmes redoublants.

[12] Croquettes de pommes de terre façon marocaine. Plat populaire souvent vendu dans la rue par des vendeurs ambulants dans les lieux publics (stades, cinémas, collèges et lycées).

« L'homme a la religion de son ami, alors ayez de bons amis »[13], dit le prophète ! Eh bien ça n'a pas raté : que la déconne et le rire, rien à taper des maths, du français ou des sciences sociales. Ça et les hormones qui commençaient à être secrétées en masse à cet âge, ont fait que je ne me souciais absolument pas des conséquences. Et pour la première fois de ma vie, je passais d'une moyenne générale trimestrielle de 15 à 8/20. Ce fut la première et la dernière fois.

Ma sœur alla chercher le bulletin en fin de trimestre et revint, défaite, à la maison. Pâle et tremblotante, elle posa le bulletin sur la table et, en silence, partit s'isoler dans sa chambre. C'est de famille ça, dès qu'on est en colère, on se tait et on s'isole.

Sans même regarder le bulletin, je compris tout de suite que ma moyenne était mauvaise, mais je ne m'attendais pas à être tombé aussi bas. Ce qui m'a encore plus marqué que la réaction de ma sœur fut la réaction du proviseur : « Votre enfant est parti en vrille !» Je fus profondément marqué par cette phrase en forme de sentence, car dans sa bouche, cela voulait dire que j'avais dévissé pour de bon et que j'étais parti pour grossir les rangs des délinquants et autres criminels.

---

13 Sahih Al Bukhari.

Le trimestre suivant, je recouvrai mon niveau d'avant, même si j'étais largué en maths. J'avais accumulé trop de lacunes, je ne pouvais plus suivre et la chaine des maths fut désormais rompue, faisant ainsi de moi, à jamais, un littéraire.

Je réussis le collège, puis, la mort dans l'âme, je débarquai au lycée de la zone industrielle, celui qui ne proposait pas l'Allemand comme langue étrangère.

Ma sœur fit encore des pieds et des mains pour qu'on me transfère au Lycée Abdel Malek Assaâdi. Mais après un mois de cours, je perdis espoir et commençai à m'adapter à Hi et How are you. Mais la vie est étrange, car si j'étais resté là-bas, mon existence aurait sans doute pris tout un autre cours. Je serais probablement resté au Maroc et serais toujours musulman.

Chapitre six
Le travail



A chaque fois que je pense à écrire sur le travail, ou à en parler, me revient à la mémoire la page de couverture d'un manuel scolaire d'éducation islamique montrant une photo de Hassan II conduisant un tracteur, avec cette

légende : « Travaillez, Dieu verra votre labeur ainsi que son messager et les croyants »[14].

J'ai toujours aimé bosser. Je ne suis jamais désœuvré. Peut-être par peur de choper une dépression à force de branler le mammouth. Je ne sais pas !

Au quartier, il fallait être ou voleur ou débrouillard pour s'en sortir. La chourave n'a jamais été ma came et dépouiller quelqu'un de son bien est un comportement qui ne m'a jamais tenté. Le mouvement « Justice et Bienfaisance[15] » y est aussi pour quelque chose, je le salue au passage.

Le portemonnaie de ma sœur, toujours à vue à la maison, n'a jamais contenu plus de 10 centimes. Peut-être était-ce un signe pour nous dire de nous débrouiller car la situation était mauvaise, ou alors c'était du camouflage et elle cachait l'argent, le vrai, sous ses chaussettes ou dans son soutien gorge.

Mon premier taf était vendeur de « Karantica [16] » ; pommes de terre et œufs broyés et cuits au four. Un job pourri. Tu passes ton temps dans la poussière à surveiller des clients malhonnêtes et en fin de journée, quand tu fais

---

[14] Coran, sourate Taouba, Verset 105

[15] Mouvement islamique marocain crée en 1973 par Abdessalam Yassin. Bien qu'illégal il est toléré par les autorités marocaines.

[16] Plat algérien d'origine hispano-oranaise à base de farine de pois chiches ayant l'aspect d'un flan. Fréquemment vendu par des marchands ambulants au nord du Maroc, il se consomme chaud.

les comptes, tu te retrouves avec une recette de 140 centimes que tu peux aller te mettre où je pense...!

Avec le temps, j'avais de plus en plus d'atomes crochus avec Achir, le vendeur officiel et exclusif de cigarettes à l'unité. Tout le monde le jalousait, y compris la poignée de fonctionnaires qui se pointaient en pantalons en toile et pulls jacquard pour acheter deux cigarettes « Marquise ». Leur regard trahissait leur envie d'être là, à sa place, à se faire du pognon. Achir avait tiré le gros lot. Les consommateurs de shit savent de quoi je parle. Tu vas au guichet acheter de l'herbe, tu passes par Achir, tu reviens du guichet, tu as aussi besoin de passer par lui pour le papier à rouler. Bref, le gars avait une position stratégique.

Mais Achir était un gros mythomane, du grade de Mosseylima le menteur[17]. Quand le trafic de cannabis baissait après minuit, on se réunissait autour de lui pour écouter ses aventures et les scoops dont lui seul disposait. C'est ainsi que j'ai fait sa connaissance au départ, et je fus tout de suite scotché par sa façon de raconter des histoires à dormir debout avec un aplomb digne des grands politiciens. Rarement il finissait une phrase d'une traite. Il s'interrompait souvent pour tirer une taffe ou boire une

---

[17] Nom donné dans la tradition musulmane à Mosseylima Ibn Habib, qui contesta le titre de prophète à Mahomet et se dit lui-même prophète. Il fut surnommé Kadhab (menteur) pour s'être dit prophète et tué par les musulmans à Yamama.

gorgée avant de poursuivre. Et c'est probablement lors de ces courtes pauses que son cerveau fabriquait ces mensonges. Je me souviens d'un mensonge qui nous avait abasourdi à l'époque : Les premiers à avoir mis le pied sur la lune étaient, en réalité, les soviétiques - Il était fan de l'URSS -, mais manque de pot, à quelques encablures de la lune, ils sont tombés en panne sèche et ont dû rebrousser chemin.
Achir était correct avec moi. Il m'autorisait à garder le poste de vente et me donnait un bakchich de temps en temps. Cet été là, je mis pas mal d'argent de côté mais ma régularité au boulot baissa d'un cran à cause des études qui redémarraient, et je ne pouvais plus me conformer à la ponctualité que maître Achir exigeait.
Au Maroc, pour signifier à un jeune qu'il dévie du droit chemin, il y a une expression célèbre qui dit qu'il passerait d'un comportement osé quelconque à la cigarette, fumer étant le stade ultime avant la sortie de route. Pour moi, ce fut le chemin inverse car je suis passé de la clope à plein d'autres choses ; le marché aux puces, la vente de glands de chêne grillés, de croissants…toutes sortes de trucs. Mais l'expérience la plus dure que j'aie vécue et qui m'a fait grandir avant l'heure était celle des sacs en plastique. Le commerce des sacs en plastique se passe dans un drôle de monde. Un système proche de celui des castes en Inde.

La caste supérieure était celle des services de sécurité (police, forces auxiliaires), venait ensuite celle des commerçants, puis celle des vendeurs ambulants, suivie par les grands garçons, et enfin, en cinquième position, tout en bas de l'échelle, nous autres, les petits. Nous étions des intouchables, des chiens errants à l'affut du moindre petit os à croquer.

Du haut de nos sept-huit ans, nous autres, les sans grades, ressentions avec une intensité redoublée le tumulte des luttes sociales qui grondaient au-dessus de nos têtes.

Les clientes idéales étaient celles qui n'avaient pas de sac de courses. Dès que tu la vois, tu la colles comme la mouche du coche. Si tu ne lui vends pas très vite un sac, les concurrents se jetteront sur elle comme des morts de faim. Avec les autres enfants, cela se passait bien. Le problème, ce furent les grands qui nous violentaient pour nous piquer les clientes : laisse la dame tranquille morveux, un sac en plastique chère Madame ?

On regardait de loin le lion dévorer la proie qu'on a longtemps travaillée au corps. Quant aux vendeurs ambulants, ils entretenaient avec nous une relation d'amour et de haine. D'un côté, ils appréciaient le fait que leurs clientes puissent disposer illico de sacs pour transporter la marchandise, de l'autre, on leur causait des problèmes avec les boutiquiers - qu'ils concurrençaient illégalement - et par conséquent avec les autorités. Les

boutiquiers détestaient les vendeurs ambulants car ils représentaient un manque à gagner pour eux, et réagissaient en graissant la patte aux agents des forces auxiliaires pour taper dans le tas.

Mon expérience avec ces derniers ne pouvait que nourrir le ressentiment envers ces agents d'autorité barbares et l'état qui les employait. La majorité des agressions venaient par derrière : coups sur la tête, coups de pied, croche-pieds ou encore coups de matraque dans le dos…Des coups pour humilier la populace – dont ils faisaient partie dans le civil pourtant -, et dont je sentais bien qu'ils étaient de nature vengeresse et maladive. Un jour, bien des années plus tard, pendant ma première année en Allemagne, j'allai faire un tour dans un magasin d'électroménager et, tranquille, assis au fond d'un fauteuil à regarder la télé, je tombai sur une émission de ZDF[18] qui traitait du Maroc. Je ne me souviens plus du nom de l'émission mais une phrase me marqua ce jour-là. Je fus étonné de voir le journaliste allemand la dire sans ambages et ne pus m'empêcher de pleurer, tellement elle me rappela les souffrances que j'avais vécues dans ce pays de merde : « Marokko gilt nach wie vor als herzloser Polizeistaat !» ou en français : « le Maroc reste encore, un état policier sans cœur ! »

[18] Deuxième chaîne publique allemande.

En grandissant, je me dégottais de meilleurs jobs mais les exemples de vexations et d'atteinte à la dignité humaine continuaient de fleurir. Pêle-mêle, de malheureux marchands qui n'avaient pour capital que leur balance la voyaient régulièrement confisquée et leur marchandise piétinée, des vieilles femmes qui prenaient des coups sur le dos comme des bêtes de somme, ou encore de vieux messieurs qui prenaient des taloches devant nos yeux. Nous autres jeunes à la rigueur, ça passe, mais des gens vulnérables, certains déficients mentaux, se faisaient humilier pour la seule raison qu'ils étaient nés au fond de ce trou. Cette injustice là, impossible à avaler pour un être humain normalement constitué, était pourtant le lot quotidien de beaucoup de gens.
Le dernier petit boulot que j'ai eu avant de déguerpir du Maroc était chez un berbère qui avait une boutique de fringues, boulevard Mohammed V, le seul boulevard de Kénitra. Le boulot était correct mais la paye pourrie, cent dirhams la semaine. J'y ai vécu deux drôles de situations. L'une risible et l'autre à pleurer. Commençons par la deuxième : le mec ne me faisait pas confiance pour la seule raison que je n'étais pas berbère, pensait-il. Tous les autres employés, berbères, avaient le droit d'ouvrir la caisse, sauf moi. Mais passons sur cet épisode de racisme caractérisé, que beaucoup de marocains vivent à des degrés divers.

Un jour, n'ayant personne d'autre que moi sous la main, il me demanda de garder le magasin en son absence, le temps d'aller acheter un ticket de bus pour Agadir. Dès qu'il partit, un blédard se pointa pour acheter des chaussures. D'habitude les clients négocient à n'en plus finir mais celui-là, non. Il essaya la paire de chaussures et me tendit 150Dh. Je devais lui rendre 30DH et, sachant qu'il m'était interdit d'ouvrir la caisse, je m'apprêtais quand même à faire une exception. Mais c'était sans compter avec le zèle du propriétaire qui, à peine avais-je refermé la caisse, qu'il se dressa au-dessus de moi comme un piquet, croyant me prendre la main dans le sac. J'avais beau me justifier devant le client, rien n'y fit. Le plus drôle c'est que le blédard retourna au magasin une heure après, se plaignant du talon de la chaussure, qui en une heure de temps s'était effrité.

L'autre situation, tragicomique cette fois, eut lieu un jour d'été. La journée se passait on ne peut plus normalement quand un car de touristes fit halte devant le magasin. A cette époque, voir un européen était comme voir le roi.

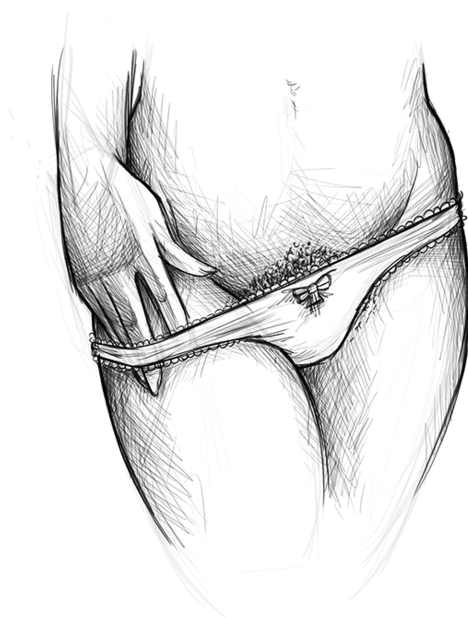
Les touristes commençaient à sortir du car et nous, les cafards, de nos trous. Il y avait des blondes partout. On avait l'impression de rêver. Nous abandonnâmes tous nos postes de travail pour aller chercher la bénédiction du seigneur Jésus. Mais une jeune touriste en mini-jupe, qui devait avoir seize ou dix-sept ans, eut l'idée de s'asseoir

sur les marches du car. Elle déclencha sans le vouloir une émeute ! Tous ceux qui se trouvaient dans cette partie là de la ville s'arrêtèrent net et rivèrent leurs yeux sur le slip de l'européenne.

Impossible qu'elle n'ait pas remarqué l'émoi qu'elle provoqua chez cette armée de frustrés. Pourquoi resta-t-elle pourtant les jambes écartées ? A-t-elle eu pitié de nous ? Je ne sais pas, mais une fois arrivé en enfer, je poserai la question à Dieu.

Parenthèse fermée. Passons maintenant à la question existentielle à laquelle je n'ai pas encore répondu, à savoir où passait l'argent du boulot ?

Chapitre sept
Le sexe



J'aurais très bien pu appeler ce chapitre « la masturbation » car c'est ce dont il s'agit au fond. Aucune des activités insensées auxquelles on s'adonnait au quartier ne peut damer le pion à la masturbation collective !

C'était la colonne vertébrale de la société du marais, la pierre angulaire, la solution à tous les contentieux. Je ne peux m'empêcher de penser aux singes Bonobo qui règlent tous leurs problèmes par le sexe. A la différence de la société des bonobos qui couchent les uns avec les autres de façon aléatoire, au marais, on se rassemblait et chacun de son côté, on se masturbait.

L'irruption dans ma vie d'Abd-Ali et de sa bande allait éparpiller, façon puzzle, le petit monde gentil et innocent de mon enfance pré-marécageuse.

Avant d'habiter le quartier du marais j'étais naïf comme un agneau. Normal car je n'étais qu'un enfant après tout. Mais cela allait changer radicalement avec Abd-Ali et sa bande.

La masturbation collective dépendait de l'humeur d'Abd-Ali et nous autres petits soldats, étions au garde-à-vous à chaque fois qu'il appelait à la branlette !

A côté de chez Al-Batoul, celle qui a déglingué son mari à coups de substances magiques, il y avait une maison à moitié en ruine, infestée de rats et croulant sous les détritus. Personne ne connaissait son propriétaire, ni pourquoi elle était restée dans cet état depuis l'époque du roi Mohammed V. C'était l'endroit idéal pour nos réunions spermatiques, ou pré-spermatiques, car beaucoup d'entre nous étaient encore trop jeunes.

Nous nous mettions en rang, baissions nos frocs, et à la manière des rappeurs, par mouvements saccadés, nous nous touchions le zguègue jusqu'à l'orgasme, ou pas ! Silence et concentration faisaient alors place à un rire hystérique collectif.

Qui sait, la branlette en groupe nous a peut-être aidé à trouver l'équilibre dans un monde sombre, absurde et violent. On pouvait rater n'importe quel rendez-vous, mais en aucun cas l'appel à cette action caritative qui a épargné une vie de misère à des dizaines d'enfants possibles, qui jamais ne naîtront.

La masturbation à sec a un goût spécial, surtout pour les jeunes pousses que nous étions. Mais avec le temps et pour garder le plaisir, on avait besoin de soutien moral, d'inspiration et d'imagination. C'est là que le cinéma allait intervenir.

C'est aussi la réponse à la question : où partait l'argent ? Une partie était dédiée à aider ma sœur, le reste passait presque intégralement dans les films érotiques.

C'était l'époque bénie d'avant l'invasion wahhabite des années quatre-vingt, une invasion qui allait changer les mœurs du pays et préparer l'avènement de Daech. Quand j'y repense, je me dis que c'était tranquille et que les gens étaient cool. Impensable aujourd'hui ! Les cinoches se feraient sûrement exploser et les barbus battraient le pavé pour dénoncer une société immorale et dépravée.

Il faut avoir vécu dans les années soixante dix et quatre vingt pour avoir vu de ses propres yeux des vieilles femmes vendant des crêpes marocaines [19] devant les affiches de films montrant des corps lascifs, et entourées par des centaines de badauds s'émoustillant devant des poitrines pulpeuses et des fesses de rêve. Tout cela, le plus tranquillement du monde.

L'agenda masturbatoire commençait dans les boulangeries. Y vendant moi-même des sacs en plastique, j'y repérais les affiches de tous les films à venir. Je ne ratais pas une miette ; chaque nouveau sein placardé était soigneusement scanné et répertorié, et dès que je réunissais assez de blé, je passais à l'étape suivante : aller voir les bandes annonces. Cela consistait à l'époque en une série de photos aguichantes extraites des films et placardées sur un guichet dans le hall du cinéma. C'était ça les préliminaires. Avant d'acheter le ticket, je me faisais une idée précise sur le « talent » des actrices et je fonçais. Généralement, pour faire plaisir à tout le monde, les cinémas au Maroc projetaient deux films, un film indien et un film de karaté. La pleurniche des indiens et les sauts de cabri des chinois, je m'en fichais comme de l'an quarante, parce que c'était mon quotidien au marais.

[19] Beghrir en marocain.

Moi, je visais le sexe. Pas question de dépenser l'argent durement gagné à regarder des niaiseries dramatiques.

Je guettais systématiquement la double séance de films érotiques, mais c'était très rare. Visiblement les gérants de cinémas touchaient leur bille en marketing puisqu'ils projetaient d'abord un film policier, genre Alain Delon ou Charles Bronson et nous laissaient poireauter à attendre le film érotique.

Tous les masturbateurs ressemblaient à des convives d'un mariage marocain : ils attendaient la viande et on leur servait de la semoule. Beaucoup d'entre eux passaient le temps du premier film à fumer de l'herbe et à rouler des joints en attendant les montées de chaleur à venir.

Dès que le film érotique commençait, la grande agitation sonore dans la salle baissait petit à petit, jusqu'à disparaître complètement. Dans ce silence de cathédrale, on aurait entendu une aiguille toucher terre. Tous les spectateurs attendaient impatiemment le moment crucial. Celui où l'actrice allait baisser son slip et découvrir un millimètre carré de son poil pubien, leur offrant ainsi l'extase tant attendue. Ce moment du film faisait le film. Les gens étaient là précisément pour ce moment-là, et les plus aguerris d'entre eux se débrouillaient pour le faire coïncider avec l'orgasme.

Bien sûr, les précoces qui foiraient le timing faisaient les rabat-joie et, au moment où les autres étaient au

maximum de leur concentration, ces ennemis de l'amour leur criaient : « Pourquoi êtes-vous silencieux, hein ? »
Passé ce moment suprême, les masturbateurs se scindaient en deux groupes ; d'un côté la majorité, les plus expérimentés, ceux qui faisaient leur affaire sur place et prenaient leur plaisir en toute quiétude. De l'autre, nous autres, les petits bras. Dès que « le moment » était passé, nous nous précipitions aux toilettes pour exploser. Et au moment où on se mettait debout, on recevait une volée de bois vert de tous les côtés : « Masturbateur ! », « Où vas tu fils de pute ? », voire des menaces directes du genre « je vais venir te niquer », ainsi que d'autres joyeusetés !
Pour éviter ce terrorisme verbal, je m'abstenais et me réservais pour le marais ou la maison. Ce qui comptait était de stocker le maximum d'images à haute teneur sexuelle dans ma mémoire en attendant de rassembler à nouveau assez d'argent pour remettre le couvert.
Ma relation avec la gent féminine au Maroc fut une relation à distance. Je n'y avais jamais touché une fille. Il y trois raisons à cela : d'abord j'étais un enfant du marais, un gueux qu'aucune fille n'aurait regardé, ensuite à cause de l'interdit religieux et enfin parce que jamais je n'aurais entrepris quelque chose avec une fille sans son assentiment. C'est pour cela qu'il était hors de question que j'eusse recours aux femmes « de mauvaise vie » et qu'en aucun cas je ne le ferai.

Les premières victimes de cette situation furent les membres de ma famille, car toute matière savonneuse qui tombait entre mes mains disparaissait à jamais de leur vue.

Chapitre huit
Le rêve allemand

Certaines petites choses dans la vie ont le pouvoir de la changer totalement. Mon apprentissage de l'Allemand, pourtant mal barré au départ, en fut une. Mon collège orientait ses élèves vers un lycée proche du marais qui ne proposait pas l'allemand comme langue étrangère. On a fait des pieds et des mains pour changer de lycée, sans

succès. J'étais donc parti pour apprendre « What's your name » et « how are you ? » et m'y suis résolu, contraint et forcé.

Après un mois à me tordre la langue en anglais, l'imprévu arriva. Suivant un modèle typiquement marocain de relations en rhizome qui font qu'untel, connaissance d'untel peut demander un service à une tierce personne, on arriva jusqu'au proviseur du lycée Abdel-Malek Assaâdi, qui intercéda en ma faveur pour être transféré chez lui. La prophétie de mon enfance « Je suis Klamania » (je lis l'Allemand) allait enfin se réaliser.

Je pris le pli rapidement et devins vite premier de la classe en Allemand. Bien sûr, au dépends d'autres matières dont j'entendais vaguement parler, comme les mathématiques. En parlant de maths, c'était aussi l'une des choses qui allaient sérieusement mettre le boxon dans ma vie. Si le correcteur de l'épreuve de maths au bac ne m'avait pas mis 0.5/20, j'aurais tout perdu. Cette note ne correspondait pas à une réponse que j'aurais donnée, non ! L'épreuve consistait en 3 équations à résoudre. Je contemplai ce mystère tout en me demandant comment est ce qu'on pouvait en sortir quelque chose. Et ne voyant ni multiplication, ni soustraction, je restai immobile pendant une heure à fixer la feuille d'examen, comme un moine bouddhiste en pleine méditation.

Au moment où le surveillant se mit de ramasser les copies, je recopiai simplement la première équation, comme si j'allais la résoudre, et lui rendis ma copie.

Plus tard, le jour des résultats, je fus ivre de joie à la vue de ma note (0.5/20) car, zéro étant la note éliminatoire, j'aurais échoué au Bac.

L'Allemand m'aidait à équilibrer mes notes. J'avais toujours 20/20 ou au moins 18/20 en cas de rédaction.

Depuis le début de mes cours d'Allemand, je rêvais d'aller en Allemagne. Pas pour faire mes études et devenir médecin, non. Il s'agissait plus de changer de vie. Je voulais tout recommencer, je voulais renaître.

Ça, c'est la théorie, mais comment donc passer à la pratique ? Pour aller en Allemagne, il fallait une garantie, quelqu'un d'aisé devait se porter caution pour moi. Chose *a priori* impossible. Mais là encore, la chance m'a souri en la personne de mon pote Amine le boiteux !

Amine mériterait des mémoires à lui tout seul. La vie ne lui a pas fait de cadeaux. Elle l'a retourné dans tous les sens, abimé, fracassé, laissé pour mort, mais malgré cela, tel le christ ressuscité, il se redressa et en redemanda !

Quiconque se lamente sur son sort et se plaint que la vie ne lui a pas fait de cadeaux aurait honte de lui même en écoutant l'histoire d'Amine.

Il naquît hémiplégique, ses parents décédèrent tous les deux la même année et ses frères vivaient tous sous le

seuil de pauvreté. Il fut balloté de mécène en mécène et par intermittence, il était à même la rue. Quiconque connaît le Maroc s'attendrait à ce qu'Amine soit devenu ou mendiant ou fou mangeur d'herbe, comme c'est le cas pour beaucoup dans son état. Mais il en fut tout autrement. Ce qu'il avait en moins en motricité, il l'avait en plus dans le cerveau. Il était intelligent ! Pas l'intelligence des sciences mais celle, sociale, à savoir comment interagir avec les gens et résoudre ses problèmes. L'intelligence de la nécessité, de la survie !

Les anecdotes d'Amine sont légion mais il n'y pas lieu de les mentionner ici. En résumé, mon pote a pu faire des études et s'est toujours démerdé pour subvenir à ses besoins en matériel scolaire. On s'est rencontré au lycée, et ensemble, on a appris l'Allemand. Si une personne pouvait trouver quelqu'un qui se porterait caution pour un demandeur de visa lambda, c'était bien lui. Il suivit à la trace pendant une semaine un notable de Kénitra et quand l'occasion se présenta et que le gars descendit de son 4x4, Amine, feignant l'accident, tomba à ses pieds, pleura toutes les larmes de son corps et l'implora de l'aider. Le gars l'invita chez lui, lui expliqua que pour des raisons qui ne dépendaient pas de lui, il ne pouvait se porter caution et lui donna en compensation la coquette somme de 1800 Dh, prétendit-il, car Amine était un menteur patenté.

Mais qu'importe cet échec. Amine n'abandonna pas et, à peine un mois plus tard, il se lia d'amitié avec le directeur de l'usine des italiens - une usine connue à Kénitra -, à qui il extorqua quasiment tous les documents nécessaires à la caution. Mais que fut au juste mon rôle à moi là-dedans ? Amine réussit l'exploit de convaincre le directeur d'usine de faire inscrire aussi mon nom sur les documents ! Je l'accompagnai à l'ambassade dans un état de nervosité avancé, psalmodiant tout le coran et les prières que je connaissais. Arrivés sur place, le gardien nous demanda si notre dossier était complet, ce à quoi nous répondîmes par l'affirmative et avançâmes vers le guichet. Je me présentai devant la fonctionnaire allemande, dégoulinant de sueur comme si je devais faire face à Allah le jour du jugement dernier.

Le temps entre le dépôt de dossier et la réponse passa comme passe un film d'horreur, dans un suspense insoutenable ; j'étais sûr qu'une caution pour deux ne passerait jamais. Quand je reçus l'invitation de l'ambassade je ne pus y croire, tellement le cas me semblait désespéré. J'acceptai cet heureux événement et remerciai Dieu d'avoir consigné mon départ à l'étranger dans son livre des destins, sa « tablette gardée »[20]. J'allais

[20] Dans la tradition musulmane le Coran est aussi désigné sous le nom d'Al-lawh Al Mahfouz ou tablette gardée. C'est le support physique dans lequel Dieu aurait inscrit le destin de toutes les créatures avant même qu'elles ne soient créées.

enfin réaliser mon grand rêve, mon doux et cher rêve. Deutschland, j'arrive !

Chapitre neuf
La route du paradis



Visa en poche, le cœur battant la chamade, mais pauvre comme Job.

Passé l'obstacle du visa, j'allais ensuite faire face à la montagne du voyage en Allemagne. Comment allais-je m'y prendre ? Vu l'état de mes finances, je pouvais oublier l'avion. La seule solution était le car. Le car le moins cher, le car de la plus basse catégorie. Les frais de voyages de Kénitra à Paris ne s'élevaient qu'à 650 Dh, auxquels il fallait rajouter le prix du voyage en train de Paris vers l'Allemagne. Ma sœur emprunta l'argent aux filles de la mère Khira, les tailleuses. L'une d'elle avait divorcé un mois après ses noces et vouait depuis une haine féroce pour tout ce qui avait trait aux hommes. La légende raconte que son mari était un psychopathe qui lui a fait subir toutes sortes de sévices sexuels. Sa sœur, elle, pourtant bien gaulée, était laide comme un pou et a fini par dépasser la date de péremption sans jamais avoir eu de prétendants.

Je m'apprêtais à aller en Allemagne sans le sou, ni logement ni ami sur place. J'avais l'impression d'être un explorateur embarquant sur un bateau en direction du nouveau monde. Je m'achetai un sac à dos au marché aux puces pour 70 Dh et y fourrai un pull en laine, des sandales, une serviette de bain, un short, et enfin une bricole en dépôt qu'on m'a chargé de remettre à quelqu'un, une fois arrivé.

Par la grâce de Dieu, le voyage commença et je m'assis près d'un malabar, côté fenêtre. D'abord content de la

chaleur du soleil sur mon visage, je changeai d'avis quand je réalisai que le car n'avait pas de rideaux.
Les odeurs d'œufs, de poulet et autres galettes, saturaient mes narines. On se serait cru dans une crémerie ambulante.
Le chauffeur faisait régulièrement halte près des marchants de viande grillée pour y prélever sa commission. Je n'ai pas osé dépenser les trois sous que j'avais sur moi et je me suis abstenu de casser la croûte.
Je pensais constamment à ma destination. Etais-ce l'Allemagne de mes rêves qui m'attendait ou ce périple était-il une catastrophe à venir qui allait tout me faire regretter ? Je me rassurais en me disant que quelque soit l'Allemagne que j'allais trouver, ça ne pouvait pas être pire que ce Maroc honni.
Le car roula longtemps mais toujours aucune lumière de Ceuta à l'horizon. On passa Moulay truc, Sidi machin, puis Larache, cette ville mystère, n'étant ni vraiment à l'ouest ni vraiment au nord, elle servait d'intermède avant le vrai nord. On arriva à la porte de Ceuta autour de quatre heures du matin.
Je n'aurais jamais imaginé une scène de chaos pareille ; des gens par milliers courant dans tous les sens comme s'ils fuyaient un Tsunami et aucun panneau de signalisation ni personne pour nous dire où aller. Le chauffeur ouvrit la portière et nous dit de nous grouiller

parce que le car n'attendrait pas ! Chacun des passagers récupéra ses affaires avant de disparaître au milieu de cette masse informe. Je fus tétanisé un court instant, incapable de réfléchir, et quand je revins à moi-même, je me sentis toujours groggy, dans les vapes. Je regardai les gens courir partout comme des coqs sans tête, quand soudain un type m'accosta : « Donne, je vais t'aider à remplir !», « Viens avec moi pour remplir !», « suis moi, viens ! »

Je n'ai rien pigé, remplir quoi bordel ? Je repoussai toutes ses demandes et me mis à observer au ralenti ce drôle de manège. Je me rapprochai alors d'un mur à proximité, contre lequel s'amassait une foule de gens faisant la queue, quand un autre mec m'aborda de nouveau :

- Donne que je remplisse pour toi !
- Remplir quoi ?
- Donne ton Passeport !
- Non !
- Ne t'inquiète pas, c'est pour le déposer à ta place.
- Le déposer où et pourquoi ?
- Le flic va tamponner ton passeport pour que tu passes.

Je lui tendis mes papiers et avançai avec lui, le cœur battant de peur de m'être fait arnaquer. On arriva à un guichet minuscule derrière lequel se terrait un flic dont la

fonction était de tamponner des passeports et de ramasser le bakchich toute la journée.
L'intermédiaire me demanda de l'argent. Je lui tendis 30 Dh qu'il intercala entre les pages du passeport et glissa le tout à travers le guichet. Le fonctionnaire prestidigitateur happa le passeport et fit disparaître l'argent dans un tiroir, avant d'apposer le tampon et de me le rendre.
Mon intermédiaire de fortune me montra le chemin et je partis en pensant à ce système de corruption et à comment le butin était partagé à la fin.
Arrivé au poste de douane espagnol, une autre ambiance m'attendait. Les choses étaient claires. J'ai donné mon passeport au douanier, il me l'a rendu vite fait et je me suis dirigé vers le car.
Comme tout manant de Kénitra qui se respecte, Ceuta me parut belle et me donna un avant goût de ce qu'allait être l'Europe. Un peu plus tard au port, nous embarquâmes sur un bateau…béni sois-tu ô bateau qui allait me sauver de mon propre pays !
J'avais entendu tant de choses sur Algésiras, et là j'y étais, à la porte d'entrée de l'Europe. Ma séquence émotion n'eut pas le temps de s'éterniser car, pour éviter que le plan de Ceuta ne se répète, j'ai dû suivre au pas les occupants de mon car, et me suis mis derrière une fille canon jusqu'au poste de douanes.

Il fallait poser nos bagages sur un long comptoir et attendre que les espagnols les passent au peigne fin. Mon tour arriva ;

- Pasaporte !!!
- Comment ?
- Pasaporte !!!
- Hmm…

La bombasse devant moi me souffla alors :

- Donne lui ton passeport.

Je le lui tendis précipitamment. Il ouvrit alors mon barda et commença à fouiller jusqu'à tomber sur un sac en plastique noir, de ceux que je vendais enfant.

Le sac contenait des racines de menthe. Pourquoi ? Eh bien parce que les marocains dans leur immense sagesse aiment bien piéger les bagages de ceux qui partent à l'étranger d'objets suspects, destinés aux membres de leur famille. Une copine à ma sœur a eu l'idée lumineuse de me charger de livrer de la menthe à la famille de sa voisine en Allemagne. Ainsi ces braves gens allaient-ils pouvoir planter ces racines chez eux pour sentir l'odeur du pays. Entre temps, moi, c'était plutôt l'odeur des brodequins des douaniers espagnols que je sentais. Le fonctionnaire leva le sac en l'air, me foutant la honte au passage, et commença à me déblatérer des trucs en espagnol :

- *Charabia* !
- Comment ?

- *Charabia bis* !
- Ah ça ? c'est de la menthe Monsieur l'agent.
- *Charabia ter* !

Une fois de plus la bombasse essaya de m'aider, elle expliqua aux douaniers que c'était de la menthe mais ils ne l'ont pas crue. Le douanier mit mon passeport dans sa poche arrière, jetât mon sac dans un coin et m'emmena dans une salle éloignée où il me fit signe alors de me déshabiller. Il referma alors la porte de l'extérieur et partit.

Dans ce moment de vulnérabilité, tout me paraissait crédible et toutes sortes d'absurdités me passaient par la tête : est-ce le mauvais œil ? Suis-je victime de sorcellerie ? Est-ce vraiment de la menthe ? Est-ce une vengeance des espagnols ? Est-ce une caméra cachée ? Ou alors est-ce que les allemands avaient changé d'avis et prévenu les espagnols ?

Le stress aidant, je me fichais pas mal et du car et de l'Allemagne. Il fallait juste que je ne retourne pas au Maroc. J'ai même envisagé de rester en Espagne et de me débrouiller sur place. Tout cela, dans une pièce sordide d'un poste frontière, et en slip.

Après un long moment, la porte s'ouvrit enfin et deux douaniers entrèrent, portant mon sac et tenant mon passeport. Ils marmonnèrent quelque chose en castillan qui voulait dire que tout allait bien.

Je m'habillai, saisi mon sac à dos et attendis qu'on me rende mon passeport. L'un deux, jouant cyniquement avec mes nerfs, ouvrit le passeport et commença à tirailler la page où était apposé mon visa. J'ai eu peur qu'il ne l'arrache tellement il tirait fort. Heureusement que le visa était de qualité allemande.

Sorti de là, j'étais paumé dans le port d'Algesiras et je ne trouvais pas le point de sortie. Mon car, ne m'ayant sûrement pas attendu, j'étais parti pour sortir du port quand je tombai sur l'un de mes compagnons de voyage qui avait forcé le car à m'attendre et était revenu me chercher. Il reste encore des gens bien en ce bas monde, ai-je pensé !

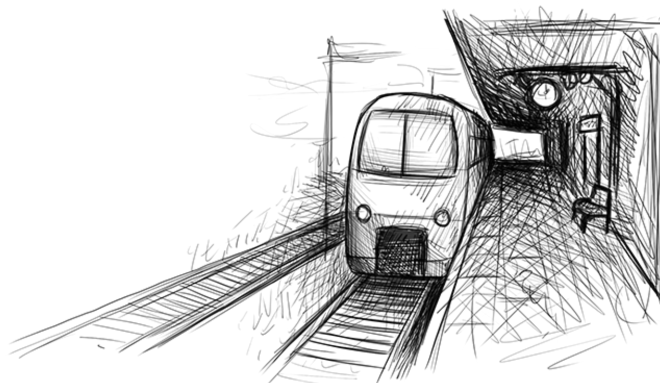
Je montai dans le car, croyant à peine ce que je venais de vivre, et me dis que si c'était cela le début, alors à quoi donc allait ressembler le reste de mon périple.

Malgré la chaleur écrasante et le soleil brulant sur mon visage, j'ai pu apprécier le spectacle de la route en Espagne et en France. Tout était nickel chrome, propre et organisé. C'était beau l'Europe et il fallait que j'y reste. Jamais je ne reviendrai ! Il me fallait les papiers, coûte que coûte !

Après plus de deux jours de route et peut-être trois heures de sommeil en tout, on arriva à Paris. Mon bon samaritain de tout à l'heure me porta assistance une fois de plus et

m'emmena avec lui à la gare de l'est acheter le billet de train pour l'Allemagne.

Chapitre dix
La terre promise



A peine monté dans le train, les voyageurs me dévisagèrent d'emblée. Etais-je à ce point moche ? Étaient-ils racistes ? Je pris place en face d'une vieille dame qui après avoir tourné sept fois sa langue dans

bouche me demanda si je revenais de l'armée. Dans un français impeccable, je lui répondit que non et me retournai côté vitre. Je n'avais pas la moindre idée ni de la raison ni de l'intérêt de cette question. Peut-être était-ce à cause de ma coupe de cheveux militaire à 5Dh. Ou à cause de ma gueule de miséreux, ou alors le sac à dos. Peu importe.

Deux heures après le départ de Paris, le TGV franchit la frontière ! Mon rêve se réalisa, j'étais enfin en Allemagne.

« Titre de transport s'il vous plaît ! »

Le contrôleur s'approcha des voyageurs pour oblitérer leurs billets. Les gens se mirent alors à sortir les billets de leurs poches, leurs portefeuilles, tandis que moi, comme tout marocain parano qui se respecte, j'avais planqué mon billet sous ma chaussette, mais à force de frottements le billet glissa sous le pied. Le contrôleur ainsi que les voyageurs restèrent médusés devant cette scène étrange du gars qui sortait son billet du fond de sa chaussette !

On arriva à destination autour de minuit. Et malgré la fatigue du voyage, j'étais aux anges. La gare était immense et pleine de technologie. A Kénitra, les trains au départ et à l'arrivée étaient annoncés à la craie sur un petit tableau noir. Là, des grands panneaux affichaient en temps réel le trafic ferroviaire, les magasins étaient ouverts et il y avait plein d'endroits sympa pour s'asseoir.

Et après une longue déambulation provoquée par le choc des cultures, la faim me sortit brusquement de ma rêverie solitaire. Je me retrouvai devant le fait accompli : tu es en Allemagne maintenant ! Alors fais quelque chose !

Je pris la décision de passer la première nuit dans la chaleur de la gare et d'aviser au matin. Je me suis alors allongé sur un banc à observer les allées et venues des européens et à me souvenir des clichés que les marocains véhiculaient sur l'Europe : dès que tu arrives, on te couvre de lauriers, on te donne un travail, un logement et même des femmes. Là, personne ne me calcula et je ne voyais que des gens vaquer à leurs occupations.

A peine allais-je roupiller que j'aperçus un black à la barbe hirsute arrivant de loin. Impossible de déterminer sa nationalité mais il devait être musulman. Dès qu'il fut assez proche, je pris mon courage à deux mains et lui posai la question :

- Salam alaikoum[21] !
- Wa alaykoum assalam wa rahmatou Allah[22] !

Son accent n'était pas arabe.

- Vous parlez arabe ?
- Non, Allemand

[21] Salutation musulmane : Paix sur vous

[22] Réponse à la salutation musulmane: La paix en retour ainsi que la miséricorde d'Allah

Je poursuivis en allemand – premier test grandeur nature.

- Je suis nouveau ici, je viens d'arriver.
- D'où viens-tu ?
- Du Maroc.
- Je suis ton frère Hassa, de Somalie. Je connais beaucoup de frères marocains.
- Tu connais quelqu'un qui pourrait me dépanner ce soir ou un endroit pour où je peux aller ?
- Il y a la mosquée.
- La mosquée ?
- Oui, il y a plein de frères à la mosquée.
- C'est où ?
- Pas loin. Attends, je vais voir avec le frère en voiture si on peut te déposer.
- Merci infiniment.

J'aurais aimé prier Dieu pour lui en remerciement du geste qu'il allait faire mais mon Allemand n'étant pas encore rodé, je n'ai pas pu.

Je montai dans la voiture de son ami qui l'attendait dehors. En échangeant le salut avec lui, je me rendis compte que le gars était un soldat américain converti à l'islam. Les premières personnes que je rencontrai en Allemagne furent donc un somalien et un américain. L'un

parlait l'allemand comme une vache espagnole et le second me renseignait de temps en temps sur la route.

On fit d'abord un saut par la base américaine où ils devaient récupérer quelque chose puis ils me déposèrent à la mosquée.

Chapitre onze
La mosquée



Je m'attendais à voir un minaret ou un quelconque signe architectural qui ressemblait à une mosquée, mais je ne vis qu'une sorte de garage.

Un grand hangar, qui avant de devenir une mosquée, par la grâce Dieu, était en fait un dépôt de boissons alcoolisées.

Il ne fallait pas se fier aux apparences pourtant, car dès que j'ai mis le pied dedans, je me suis trouvé propulsé dans une autre dimension, projeté vers le passé quatorze siècles en arrière. J'avais l'impression d'être chez Arkam Ibn Arkam, l'endroit où le prophète posa secrètement les jalons de sa nouvelle religion avec ses premiers compagnons.

A l'entrée à gauche, un placard à chaussures. Sur la droite en direction des toilettes, des étagères où étaient entreposés des produits alimentaires orientaux de première nécessité. A côté des toilettes, dans un coin du mur, se trouvait une cuisinière à gaz et des ustensiles de cuisine.

La mosquée était divisée en trois parties principales : la librairie, un mur tapissé de livres jaunes[23], l'espace prière et enfin une chambre dissimulée derrière un rideau et dans laquelle on entreposait les choses de valeur et qui servait accessoirement à héberger les VIP de passage.

Cette mosquée allait devenir mon logis pendant plus d'une année !

---

[23] Livres à caractère religieux.

Dans la rue, il n'y avait pas âme qui vive. Mes accompagnateurs frappèrent à la porte du garage une fois, puis deux, sans réponse. Je commençai à me demander si je n'étais pas tombé dans un traquenard. Comment ça une mosquée dans un garage ? C'est quoi ce délire ? A peine avais-je reculé d'un pas pour prendre mes jambes à mon cou qu'on entendit du bruit à l'intérieur. Jamal, un frère algérien, dans le coaltar, ouvrit la porte.

- Salam Alaikoum !
- Wa Alaykoum Salam. Nous sommes avec un frère marocain qui vient d'arriver en Allemagne et il n'a pas où dormir.

Jamal m'inspecta rapidement du regard et me dit, dans son accent algérien:

- Salam mon frère, comment ça va ? Entre !

Le somalien et l'américain se barrèrent et moi j'entrai inaugurer le lieu saint.

- As tu fait la prière du soir ?
- Non.

Avec la route, j'avais manqué une tonne de prières.

Jamal m'indiqua l'emplacement des toilettes et me dit de ne pas faire de bruit car tout le monde dormait.

Une fois la porte refermée derrière moi, j'allumai la lumière et découvrit instantanément l'ampleur de la catastrophe. Trois jours sans me voir dans un miroir et je ressemblais déjà aux victimes civiles des attaques

chimiques de Saddam Hussein contre les kurdes, le visage cramé par le soleil et couvert de boutons.
Je fis mes ablutions en quatrième vitesse et sortis explorer la mosquée. A tâtons et dans l'obscurité, je dus me faufiler entre les stocks de nourriture jusqu'à la salle de prière. Ce fut la prière la plus brouillonne que j'aie jamais faite. Aussitôt la prière finie, Jamal me tendit une couverture grise du type de celles que tendent les pompiers aux sinistrés, et s'excusa de l'absence d'oreiller. Je devais user de mes mains à la place comme le fit jadis le prophète pbsl[24] !
Je m'endormis instantanément d'un lourd sommeil mais ma joie fut de courte durée. Je fus réveillé par la lumière et le brouhaha indistinct de la salle, un mélange entre prières et psalmodie du coran. Quand je sortis de ma torpeur, je me rendis compte qu'il y avait au bas mot soixante gars là-dedans ! Tous clandestins, en majorité des algériens, quelques marocains et un tunisien.
Après les ablutions à nouveau - eh oui, j'avais dormi - et la prière du petit matin, j'effectuai ma première prière collective en Allemagne. Je réalisai alors, aussi bien par l'appel du muezzin que par la qualité de la récitation

[24] Formule d'eulogie ajoutée par les musulmans pieux à chaque fois qu'ils prononcent le nom du prophète Mohammed. Elle signifie „que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui."

auxquels je venais d'assister, que la prière au Maroc n'était rien de plus qu'une pollution sonore.

Tout le groupe resta debout après la prière ! Les uns lisaient le coran ou des livres jaunes, tandis que d'autres chantaient les louanges de Dieu.

Le frère Abu Ahmad le yémenite, spécialiste *ès* sciences coraniques, entouré de quelques disciples, leva la tête et me demanda :

- Veux-tu te joindre à nous cher frère ?
- Euh, comment ?
- Marocain mon frère ?
- Oui.
- Par Dieu, présente toi, que Dieu te garde.
- Votre frère Hicham, du Maroc, étudiant. Je vous aime en Allah.

Les années de militantisme dans la confrérie de « Justice et Bienfaisance » se révélaient enfin utiles pour des salamalecs islamiques de qualité supérieure.

- Puisse Allah t'aimer en retour cher frère.

Après ces présentations, j'ai eu l'impression que je faisais partie d'une communauté, que je n'étais pas seul. On m'aimait simplement en Dieu et on allait pouvoir m'aider. J'étais content.

- Continuons à partir du verset 19, Sourate Al-Hijr.

Comme on lisait à tour de rôle, je repérai la sourate que j'allais lire et attendis mon tour.

- Hicham, continuez et soyez-en remercié.

Je ne psalmodiais pas encore le coran dans les règles de l'art et, sans surprise, le yéménite m'interrompit à plusieurs reprises. Tantôt c'était la liaison, tantôt les règles de dissimulation de certaines lettres, et parfois même ma récitation selon Warch[25], version utilisée au Maghreb et qui différait radicalement de celle, courante au Moyen-Orient, selon Hafs[26].

Après ce réveil studieux, on rangea nos matelas dans une partie de la mosquée que je n'avais pas encore vue. C'était un trou à même le mur qui donnait sur un espace où étaient entreposés des cartons remplies de boites de conserves et des sacs en plastique bourrés de fringues. Je n'avais pas besoin de savoir le pourquoi du comment, alors je me suis tu.

En guise de petit déjeuner, on eut droit à du thé noir et du pain sec. Il me sembla à ce moment-là que j'étais destiné à manger du pain et à boire du thé noir *ad vitam aeternam* !

Réunis comme des orphelins autour de ce petit déjeuner frugal, je ne pus m'empêcher d'avoir une pensée pour le

[25] Warch et Hafs sont les deux principales méthodes canoniques de récitation du Coran. Elles diffèrent essentiellement dans l'orthographe et parfois ces différences affectent le sens du verset.

[26] *Ibid.*

prince du Hadith, l'honorable Abou Hurayra[27], qui, contemporain du prophète, vécut à Médine et mendia sa nourriture assis à la sortie de la mosquée.

Pendant le petit-déjeuner, j'observai discrètement les gars autour de moi, et bien qu'ils avaient tous échappé à l'enfer du tiers monde, leurs visages restaient encore fermés, pour la plupart.

[27] Littéralement « l'homme à la petite chatte ». Rapporteur d'un nombre important de Hadiths de la tradition musulmane sunnite.

Chapitre douze
Les gens de la mosquée



Je commençais à faire connaissance avec les gars de la mosquée. Certains étaient de vraies grenouilles de bénitier. Ils ne sortaient de la salle de prière qu'en cas de

force majeure. Les marocains Mustapha, Mohssine et Abdel-Fattah ainsi que les algériens Jamal et Mohammed étaient de ce genre. Les autres passaient la nuit à la mosquée et au petit matin partaient chercher leur pain quotidien.

Malgré son jeune âge, Mustapha était le patron. Il avait quitté le Maroc pour faire ses études en France à la fin des années quatre-vingt. Il les interrompit pourtant, pour des raisons obscures, avant de se retrouver en Allemagne. Il aurait erré un bon moment avant d'élire domicile dans cette mosquée.

Très pieux, Mustapha était le musulman idéal, très avenant et serviable. Ce n'était pas un ange non plus ! Il m'est arrivé, à moi et à d'autres, deux trois histoires avec lui, pas piquées des hannetons ! Je les mentionnerai plus tard.

Son second était Jamal l'oranais, plus âgé, assez maigre et à la mine patibulaire. Il était pieux mais seulement en apparence. Il habitait aux frais de la princesse à la mosquée mais était un tir au flanc de première catégorie. Dès qu'il y avait de la déconne, cependant, il n'était pas en reste.

Mohssine le marocain et Mohammed l'algérien, que Dieu ait leurs âmes, étaient comme deux frères jumeaux. Ils avaient atteint les cimes de la piété et nous impressionnaient tous par leur discipline de fer à ne rater

aucune des pratiques religieuses optionnelles : jeûne en dehors du ramadan, prières supplémentaires, lecture du Coran...Leur vie n'était que dévotion et je suis sûr qu'ils devaient prier même dans leur sommeil !

Abdel-Fattah, le malchanceux d'Oujda, exerçait illégalement le métier de guide touristique au Maroc. Lors d'une sortie en groupe, Il aurait mis le grappin sur une vieille dame qui l'amena en Allemagne. Mais cela ne fit pas long feu car au bout d'un an, il se serait pris la tête avec ses enfants et elle l'aurait mis à la porte. Il tenta sa chance avec d'autres momies, malheureusement sans succès. Tombé dans la clandestinité, il finit par trouver refuge à la mosquée, comme les autres. Il était super sympa et comme il était d'un certain âge, il pratiquait un islam folklorique, gentil, celui du film « le message [28]». Il s'entendait du reste très bien avec Jamal l'oranais. Tous les deux n'avaient nullement le profil de l'islamiste type et n'auraient pas occupé cette mosquée s'ils n'y avaient pas été acculés par les circonstances.

Ils étaient donc cinq et j'étais leur sixième, et non leur chien comme dans la version musulmane des dormeurs

[28] Film de Moustapha Akkad réalisé en 1976 et sorti l'année suivante. Devenu film culte en ceci que des générations de musulmans arabophones se reconnaissent encore dans son récit hagiographique du prophète et de l'islam.

d'Ephèse[29]. Petit à petit, je commençais à connaître tous les visiteurs de la mosquée : leurs noms, où ils habitaient, qui d'entre eux venait tous les jours, qui le weekend seulement, les riches, les pauvres, etc.

A partir de la prière du crépuscule, on commençait à voir défiler la lie de l'humanité. Tous les marmiteux des environs se déversaient dans la mosquée. Et chacun charriait avec lui un drame humain. Il y avait là, pêle-mêle, des réfugiés de la guerre civile algérienne, des anciens prisonniers, des demandeurs d'asile et même certains qui avaient perdu la boule. Ces calamiteux étaient tous à la recherche du même sésame : Les papiers de résidence. Ils passaient le plus clair de leur temps à coller les allemandes en espérant le salut.

Mais comme à toute chose malheur est bon, la fréquentation de ces derniers m'immunisait contre un

[29] Vers l'an 500, Jacques de Saroug, évêque de Batnæ en Syrie, fait l'éloge des Dormants d'Éphèse, dans une des deux-cent-trente homélies qu'il a composées en syriaque.
L'histoire se déroule au temps de la persécution par l'empereur Dèce (règne de 249 à 251) des chrétiens. Sept officiers du palais, originaires de la ville d'Éphèse, sont ainsi accusés. Alors que l'empereur est en voyage, ils distribuent leurs biens aux pauvres et se réfugient dans la montagne voisine. L'empereur, à son retour, fait rechercher les sept chrétiens. Ceux-ci, prenant leur repas du soir, tombent mystérieusement endormis. Dèce les fit alors emmurer dans leur cachette et c'est en 418, qu'on découvre la grotte où ils sont enfermés. Ceux-ci se réveillent, inconscients de leur long sommeil. Aussitôt, l'empereur Théodose II accourt, et voit dans le miracle une preuve contre ceux qui nient la résurrection des morts.
Le Coran reprend cette légende et le récit coranique suggère qu'ils seraient ou trois, ou cinq ou sept, auxquels s'ajoute toujours un chien.

endoctrinement rapide. Ils me rappelaient qu'il y avait une vie en dehors des murs de la mosquée, ils me rappelaient le rêve allemand, ce pourquoi j'étais venu ici et ce que je devais faire.

Certains des sponsors de la mosquée étaient des libanais friqués. Quand ils venaient nous voir, c'était jour de fête. C'était comme le bon tonton qui ne venait jamais les mains vides. Pâtisseries orientales, dattes, lait ou encore jus de fruit étaient toujours au programme en plus du pourboire obligatoire. Et puis de temps à autre, c'était le débarquement américain. Les soldats US qui venaient à la mosquée étaient quasiment tous des blacks membres de « Nation of islam ». Ils pratiquaient un islam à eux, un truc surréaliste, mais on était heureux de les accueillir parce qu'ils étaient américains et musulmans. Leur compréhension de l'islam était rudimentaire mais personne n'osait les contrarier, tellement ces armoires à glace inspiraient crainte et respect.

Ma communication avec eux était minimale et ne dépassait pas le cadre du sourire et de *yes* et *no*. Quand ils venaient, le parking de la mosquée se remplissait de bolides et de 4X4.

Ils nous dépannaient à chaque fois qu'on avait besoin de matos ; qu'il s'agissait de Sono, de VHS ou de photocopieuse, le rapport qualité prix était excellent.

Ceux qui tiraient aussi partie des amerloques étaient les « mon ami », les gars d'Afrique subsaharienne qui parlaient anglais. Ils se mélangeaient bien avec le peuple noir de l'oncle Sam.

A ce propos, l'une des plus grandes mystifications de l'histoire de la mosquée fut l'œuvre d'un ghanéen. On a tous marché dans la combine à tel point qu'on l'a appelé Bilal[30] l'américain, même s'il ne connaissait que dalle à l'Amérique. Notre Ami Bilal était néanmoins très pieux, même s'il a longtemps gardé le silence sur son ascendance africaine.

Occasionnellement, on recevait la visite de personnes de passage qui, chacune, avait une histoire abracadabrante à raconter. Comme celle de Sami l'algérien. De mère française et de père algérien, il ne reçut pas d'éducation religieuse et alla la chercher chez des prédicateurs salafistes. Après quoi, il se laissa pousser la barbe, se drapa dans les habits des religieux d'Arabie, prit son bâton de pèlerin et se mit sur les sentiers de la foi, sans se soucier un instant de ses pauvres parents qu'il abandonna à leur sang d'encre.

Un jour, après la prière de midi, nous écoutions des chants de jihad quand on frappa à la porte. J'ouvris et tombai nez à nez sur Sami. De teint pâle à la base, ses yeux

[30] Esclave affranchi par le prophète et promu au rang de premier Muezzin de l'islam.

verts et sa barbe naturellement rousse lui donnaient un air irréel. On aurait dit un compagnon du prophète ressuscité. A mon salut canonique en arabe il répondit en algérien. Il ne parlait pas l'arabe classique. Il ne parlait que le français et l'algérien. Pour ce qui est de ses connaissances religieuses, elles étaient au ras des pâquerettes. Pire, il ne pouvait même pas lire le Coran. Un truc bizarre, presque malsain ; le gars ressemblait à Ali le compagnon du prophète mais il baragouinait difficilement chaque mot du Coran qu'il prononçait.
Sami était impulsif, il pouvait péter un boulon pour le moindre motif. Une fois, un frère ayant mal entendu son prénom l'appela « Samiri » (Le samaritain) ! Quelel le ne fut pas sa colère à l'évocation du nom de ce personnage qui, dans le récit coranique, a été l'artisan du veau d'or que le peule d'Israël adora en attendant le retour de Moïse. On mit deux jours à le calmer !
Sami rentrait tous les mois en France chercher l'argent de l'aide sociale, le RMI à l'époque, puis il continuait sa tournée désintéressée, de mosquée en mosquée à travers l'Europe.
Pour la petite anecdote, un jour pendant la prière collective, alors qu'il était à mes côtés, je remarquai qu'en se relevant, il laissa tomber une dent par terre ! J'ai flippé un coup n'ayant pas compris ce qui venait de se passer,

mais après la prière, il m'expliqua qu'il s'était fait refaire les dents pour une somme dérisoire en Pologne.
Le mec était complétement à l'ouest. Il était incohérent et sautait du coq à l'âne en permanence. Ce jour-là, sans transition, il se mit à se plaindre de tout autre chose : « Wow, je voulais sortir admirer la nature d'Allah. Impossible frère! Que des tours partout. Tu ne vois même pas le soleil. »
Le jihad était dans de beaux draps avec des hurluberlus pareils !

Chapitre treize
Les gardiens du temple



Quelque soit le niveau de leur foi, les occupants de la mosquée n'en demeuraient pas moins des croyants de seconde catégorie, loin derrière les premiers de cordée, les moujahidines et les « théologiens ».

Le fait que la mosquée se trouvait au croisement de plusieurs frontières européennes faisait d'elle un endroit stratégique et un terreau fertile pour des bombes humaines en devenir. Elle était la base arrière idéale pour quiconque voulait partir défendre la veuve et l'orphelin en Europe.

Parmi nous, il y avait des vétérans du jihad, des anciens d'Afghanistan, de Tchétchénie ou du Daghestan. Maintenant c'était le tour de la Bosnie. Il y avait ceux qui en revenaient juste, d'autres, comme Hamza l'égyptien, qui y faisaient des allers retours réguliers, puis ceux qui attendaient le moindre prétexte pour partir casser du Milosevic. Enfin, au-dessus de cette piétaille, il y avait les docteurs de la loi, ceux qui traçaient la voie du martyr. Abou Laila le palestinien, Abou Khalid le syrien et Mohammed le soudanais étaient de ceux-là. Des sommités de la loi islamique. Le jihad, ils ne le connaissaient pas sur le terrain mais ils en vibraient de toutes leurs cellules et savaient sur le bout des doigts ses bases théologiques dans le Coran, les hadiths et l'exégèse. Ce trio formait le cœur nucléaire de la mosquée. C'était eux qui organisaient toutes les activités religieuses de la mosquée, des prêches du vendredi à l'imamat, en passant par les veillées nocturnes et les célébrations. Tout ou presque de ce que je connais du corpus islamique, je l'ai appris de ces trois barbus. Ils ont même influencé ma

prononciation de l'Arabe qui, comme eux, est, depuis, mâtinée d'accent saoudien.

Abou Hamza l'égyptien était, avant le militantisme, ce qu'on appellerait un musulman light. Chauffeur de taxi, mariée à une citoyenne allemande, il ne pensait à l'islam qu'à l'occasion du Ramadan. Mais il se transforma radicalement quand les Balkans se sont embrasés. Il laissa tout tomber, taxi, maison, prit femme et enfants et se dirigea vers la Bosnie !

Ayant un passeport allemand et étant habitué à la route, il avait la tête de l'emploi. Les moujahidines le chargèrent de la fonction logistique de responsable de l'acheminement des vivres et des produits de première nécessité depuis l'Allemagne pour la Bosnie. Abou Hamza, parce qu'il visait le jardin d'Eden, ne se contentait pas d'acheminer des fringues et de la bouffe seulement, non, il passa au trafic d'êtres humains et commença à convoyer les candidats au martyre. Mais voyager avec Abou Hamza était une aventure qui n'avait rien à envier aux scénarios les plus chiadés des productions hollywoodiennes. J'en dirai un mot plus tard.

Les anciens combattants du jihad, ceux qui ont sacrifié leur jeunesse à manier la Kalachnikov, avaient une aura particulière, un charisme de dingue ! Ils étaient taiseux et riaient un minimum. Même leurs prières étaient étranges ; pareils aux moines bouddhistes, leur

concentration était maximale. Ils devaient être plus dans l'au-delà que dans ce bas monde. Leur image, l'icône qu'ils étaient devenus, valait toutes les propagandes du monde. Leurs enveloppes charnelles étaient avec nous, mais leurs âmes voletaient dans les airs paisibles du paradis. Aucune chance alors d'échapper à leur emprise, surtout pour un bleu de mon âge.

Ces soldats de Dieu, dont la parole était rarissime, ne parlaient guère des horreurs qu'ils vécurent. Mais quand il leur prenait l'envie de raconter, on avait intérêt à être tout ouïe, sous peine de rater des récits extraordinaires.

Parmi les épisodes miraculeux qu'ils nous contèrent, il y avait celui d'une poignée de moujahidines qui, séparés de leur groupe, furent pris en chasse par les soldats de l'armée rouge. Fuyant les soviétiques, ils trouvèrent refuge dans une montagne qu'ils entreprirent d'escalader. Mais arrivés à mi-chemin, ils ne pouvaient plus avancer et derrière eux l'armée rouge resserrait son étau. Acculés, ils firent alors leurs ablutions et commencèrent leur dernière prière. A la première génuflexion, ils sentirent la terre trembler sous leurs pieds, mais imperturbables, ils finirent de prier et regardèrent alors derrière eux pour découvrir les corps sans vie de leurs assaillants, écrasés qu'ils étaient sous les chutes de pierres provoquées par le séisme ! Allah Akbar !

Une autre histoire extraordinaire était celle du combattant fantôme, un moujahid tchétchène qui traversait les lignes ennemies sans être vu !
Passons sur les histoires célèbres de celui qui arrêta une colonne de chars à lui tout seul, armé d'un simple fusil ou encore du gars qui descendit un hélicoptère entier au fusil de chasse…
Mais malgré le côté exagéré de ces histoires, le fait d'être racontées par des témoins oculaires des évènements faisait qu'on y croyait dur comme fer.

Chapitre quatorze
Le monde parallèle



La mosquée exerçait sur moi l'effet d'un trou noir. Son immense champ gravitationnel me happait au fond de lui, dans un voyage sans retour. Je n'étais plus conscient qu'il y avait une autre réalité, une autre vie. Il me suffisait pourtant d'ouvrir la porte du garage et de m'éloigner un

peu pour me retrouver dans ce monde parallèle qu'était...l'Allemagne !
Les premiers jours sur place, j'étais comme un soldat enrôlé de force. Dans ce régime strict, tout était minuté : le coucher, le lever, la bouffe, les prières, les ateliers religieux. Et les quelques moments de répit que je passais dehors furent comme irréels. Des moments nécessaires pourtant où je sortais, timidement, prendre contact avec le monde extérieur avant de vite retourner à la douce chaleur de ma mosquée-bercail.
Ma première sortie fut celle du supermarché, et mon deuxième choc culturel en Allemagne par la même occasion. Moi, qui ne connaissais au Maroc que l'épicerie et le vendeur de gros, je me retrouvai dans un immense endroit où les gens marchaient entre des étales pleines de toutes sortes de produits, et se servaient en toute liberté. Il n'y avait pas une seule sorte de fromage, pas deux, pas une seule marque de Yaourts, pas deux, mais des dizaines au choix. Une putain d'abondance, je vous dis ! Je restai là un bon moment ébahi, comme un gamin à la fête foraine pour la première fois.
Les gens faisaient leurs emplettes et s'en allaient. Moi, au contraire je restai là longtemps à observer ce manège. Je n'en revenais pas que tout cela existait sans qu'on en sache rien. L'occident, c'est la classe quand même !

Après un long moment de visionnage, je me saisis d'un grand pot de chocolat à tartiner, pas cher, et, honteux, je me dirigeai vers la caisse. J'avais l'impression de ne pas le mériter. Un si grand pot pour moi tout seul, comment était-ce possible ? Du reste, je pouvais revenir le lendemain et commettre le même forfait. J'avais l'impression d'être un usurpateur. Arrivé à la caisse, la gentille dame prit les trois sous que je lui tendis et me laissa partir. De retour à la mosquée, je n'en croyais toujours pas mes yeux, ni mes papilles !

En dehors du supermarché, c'est à la fac que je découvrais le pays. A chaque fois que j'y allais, je me rappelais qu'au départ j'étais venu ici pour étudier et non pour croupir dans une mosquée. Je m'inscrivis en littérature allemande (Germanistik). Venu du Maroc avec un petit pactole de vocabulaire, de syntaxe et de grammaire allemande, je me retrouvai en cours exclusivement avec des têtes blondes, que des descendants de Schiller et Goethe ! Et pendant que moi, je galérais avec la conjugaison et la grammaire, les gars abordaient les sujets béton de la linguistique. Rien d'anormal après tout, puisqu'ils avaient choisi ce cursus, justement, parce qu'ils étaient balaises en Allemand, leur langue maternelle en plus. Toujours est-il que je me sentis vite largué par rapport à eux et ne les fréquentai plus jamais depuis. De

toute façon, l'étude de la loi islamique valait largement mieux que toutes les sciences du monde, me consolais-je !
Il n'y avait pas de douche à la mosquée et on avait l'habitude, une fois par semaine, de pointer devant une résidence universitaire, à attendre qu'un étudiant ouvre la porte, pour investir les lieux et prendre une douche en douce.
Malgré ces échappées, ces petits chocs, ces piqures de rappel qui, en principe, sortiraient n'importe qui de sa torpeur, j'avais passé l'horizon des événements[31] et ne pouvais plus sortir de l'influence de la mosquée. Comme un sort jeté sur nous, dès que nous passions la porte de la mosquée, que nous respirions l'odeur des tapis de prière, notre boussole interne se réglait à nouveau sur le jujubier céleste[32].
En dehors de notre prosélytisme, nos rapports avec les allemands étaient pratiquement inexistants, sinon compliqués. Un jour, un allemand frappa à la porte, il était paniqué et nous demanda de l'aide sur une affaire qu'il disait de toute importance. Content de pouvoir lui faire notre pitch et engranger les bons points avec Dieu, nous l'invitâmes à entrer et à nous exposer son problème.

[31] Point à la périphérie d'un trou noir au delà duquel on est attiré irréversiblement vers son centre.
[32] *Sedrat Al Muntaha* dans le texte: arbre céleste du paradis musulman que le prophète aurait vu lors de son voyage nocturne au septième ciel et sa rencontre avec Dieu. Il représente le saint des saints, le lieu suprême où Dieu lui même a élu domicile.

A peine s'était-il assis qu'il ouvrit son sac à dos et en sortit une bande dessinée pornographique !
Certains commencèrent déjà à l'injurier dans un allemand moyen, quand je pris les choses en main et lui demandai ce que c'était que ce binz. Il me répondit qu'on vendait librement ces insanités aux gamins dans les commerces, que c'était inacceptable et qu'il fallait que la mosquée ainsi que les églises déposent plainte. C'est là que j'ai compris que, ou il était cinglé, ou il nous prenait pour des cons. Je l'ai alors gentiment renvoyé en lui expliquant qu'on ne pouvait rien faire. Chacun fit comme si de rien n'était et on calla l'affaire.
Une nuit d'hiver à point d'heure, Mustapha, le manager, décida unilatéralement de se débarrasser d'un vieux matelas moisi qui trainait dans la mosquée. Il oublia qu'en Allemagne on ne jette pas n'importe quoi, n'importe où et à n'importe quelle heure. Ici, les choses se faisaient dans les règles.
Nous dormions tous comme des loirs quand on fut réveillé au milieu de la nuit par des voix en allemand venant de l'extérieur. Les gars commençaient à flipper sévère. Moi, un peu moins car j'étais le seul à avoir des papiers en règle.
Sans faire de bruit, nous écoutions attentivement ce qui se passait à l'extérieur. D'abord des bruits de voiture, des paroles indistinctes en Allemand qui semblaient se

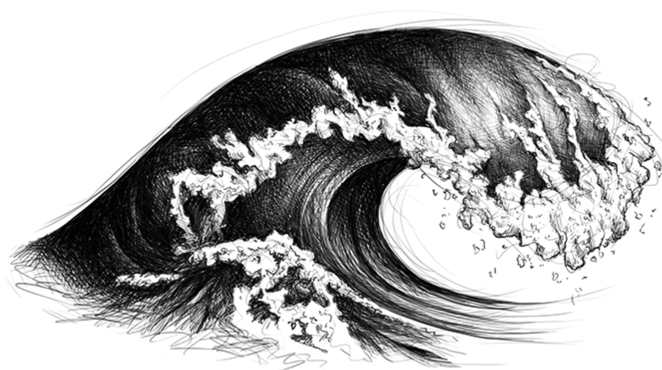
rapprocher de plus en plus de la porte, qui finit par s'ouvrir ! Une lumière de lampe torche se mit à tourbillonner à côté de la porte avant que les paroles ne s'évanouissaient progressivement jusqu'au silence complet. S'en suivit alors dans la mosquée, une minute plus tard, un vacarme de tous les diables, d'origine inconnue.

Personne n'avait la moindre idée de ce qui s'était passé mais nous étions tous pessimistes. On supposa que les flics avaient embarqué Mustapha et qu'une fois qu'ils l'auront interrogé, ce sera à notre tour d'être embarqués. C'était la panique, les gars se cachaient là où ils pouvaient en attendant la rafle. L'un d'eux passa par la fenêtre pour se cacher dans le jardin des voisins, un autre, à la vue des hommes à l'uniforme vert, s'imaginait déjà à l'aéroport d'Alger. Le paroxysme de cette crise d'hystérie collective fut atteint quand on entendit des bruits de clé de nouveau à la porte. Une nouvelle partie de cache-cache commença entre celui qui choisit le trou du mur d'en haut, celui qui s'enferma dans les toilettes ou encore celui qui choisit le coin VIP. Bref un remue-ménage qui ressemblerait à un vaudeville s'il n'avait pas la charge dramatique et l'absurdité d'une crise humanitaire.

- Salam Alaikoum
- Mustapha ??!!

- Que vous arrive-t-il ? Vous avez vu un fantôme ?
- Mais qu'est ce qui s'est passé ?
- Rien.
- Comment ça rien ? C'était quoi ce raffut dehors?
- Ah ça ? Je suis juste sorti jeter un vieux matelas et j'ai croisé les flics qui faisaient une ronde dans le coin. Ils m'ont vu et ont voulu savoir ce que je faisais. Je leur ai expliqué et ils ont ouvert la porte pour vérifier. C'est tout.
- Que Dieu te pardonne, on a failli mourir de trouille !

Chapitre quinze
La métamorphose



Il y a des avantages à la jeunesse dans plein de domaines mais il y a aussi quantité d'inconvénients. J'avais à peine 19 ans quand j'ai quitté mon pays, ma famille et mes amis. Et même si j'avais eu une vie bien remplie jusque là, je ne demeurais pas moins un jeune homme en herbe, à la

personnalité en cours de formation, et qui devais me prouver à moi-même. Bref, le buvard idéal pour toute encre idéologique.

La religion caméléon des marocains ne marche pas ici. Au Maroc, même ceux qui n'étaient pas assidus aux pratiques religieuses et s'en écartaient de temps en temps, invoquaient Dieu et le prophète et restaient dans le giron de la foi. Les écarts étaient tolérés et tout le monde avait voix au chapitre.

Dans ma mosquée-hangar en Allemagne, la question de la grâce était tranchée : les allemands ne sont pas musulmans, ce sont des mécréants et leur sort est scellé, ça ne fait pas un pli ! Ils ont beau se tortiller dans tous les sens, ils serviront de bois sec aux flammes de l'enfer. Ce manichéisme débile me paraissait pourtant couler de source à l'époque.

Le sentiment d'appartenance est un composant clé dans la formation d'un jeune homme. Quoi de mieux pour se sentir accepté et actif qu'une confrérie religieuse ? A son contact, on change et on s'adapte progressivement à l'esprit du groupe. On en arrive à devenir un défenseur zélote du dogme, alors que pas plus tard qu'hier on était encore un aspirant.

L'islam de la majorité des marocains est celui des miracles, ou celui du Film « le message[33] », comme j'aime à l'appeler. Un islam simple et pacifique. Même les groupes islamiques que j'ai côtoyés au Maroc avaient un islam gentillet et folklorique. Celui de ma mosquée en Allemagne était d'une toute autre nature et il m'a mis à rude épreuve ! Le choc fut violent et mes certitudes commencèrent à vaciller. Est-ce vraiment cela la religion ou y-avait-on rajouté quelque chose ? L'islam sympa du Maroc n'était-il qu'une copie frelatée de la vraie doctrine ? Aurais-je donc vécu dix-neuf ans d'hérésie sans m'en rendre compte ?

La religion que je pratiquais au Maroc allait être pulvérisée. Successivement, les images d'Epinal de l'islam marocain commençaient à devenir évanescentes. Exit donc les guerres défensives des premiers musulmans, du gentil prophète et des musulmans injustement attaqués par les mécréants et sauvés par une armée d'anges, des compagnons du prophète habillés en blanc et arborant un halo de lumière sainte autour de la tête. Exit aussi le stéréotype des premiers mécréants et ennemis du prophète aux visages de méchants, surtout les juifs aux dents en or, au dos tordu et qui passaient leur temps à ourdir des complots contre Mahomet. Rien de cette

[33] Ibid., note 28.

imagerie de l'islam, livrée à la naissance à tous les marocains, n'avait plus cours chez cette communauté d'orthodoxes.

A cette vision fantasmée de la religion allait bientôt se juxtaposer autre chose, et ce n'était pas jojo : La doctrine de l'Alliance et du désaveu[34], Le jihad offensif[35], la dîme appliquée aux chrétiens et aux juifs, le butin des razzias, les captives de guerre ravies à leurs communautés et qu'il est autorisé de violer, la peine de mort pour l'apostât, le mariage des enfants, etc. Mais qu'est ce que c'est que ce bordel ? Non, ce n'est juste pas possible. Il devait forcément y avoir un malentendu.

Je ris jaune maintenant quand je repense à la façon avec laquelle j'ai analysé la situation à l'époque. Au lieu de remettre en question le patrimoine religieux et de le juger à l'aune de ses vertus intrinsèques, je m'employai contre vents et marrées à prouver sa véracité. J'investis alors la bibliothèque de la mosquée, dont j'allais d'ailleurs devenir secrétaire plus tard, et ouvris tous les manuels de la doctrine, le Coran, les hadiths et l'exégèse, pour y chercher ces occurrences et leurs interprétations sunnites. Et ce travail finit par aboutir à la conclusion sans appel que le vrai islam était bel et bien celui-là – misogyne

[34] Doctrine faisant partie du dogme sunnite et qui stipule de n'avoir d'obédience qu'islamique et de se laver les mains du mécréant, voire de le trahir si cela sert les intérêts de l'islam.
[35] Attaquer d'autres pays pour leur imposer la loi d'Allah.

et violent - et que l'islam du Maroc était fait de sornettes sans intérêt, de la gnognotte pour ignorants !
Je fus mis devant le fait accompli par cette conclusion et dus prendre une décision : ou je suis à la lettre les recommandations de Dieu et de son prophète, ou alors je ferme les yeux et me mets à jouer à cache-cache avec Dieu. Mais compte tenu de mon âge et de ma situation de l'époque, les dés étaient jetés.
A la suite de cette révélation, je me procurai toute la panoplie de l'islamiste : la barbichette, le Kamis pakistanais, le couvre-chef afghan, le bâton d'arak[36] et le musc ne me quittaient plus. Ma transformation était tout aussi intérieure qu'extérieure, et poussée par la fougue de la jeunesse, elle ne fit que s'amplifier davantage.
J'abandonnai mon prénom Hicham et choisis le patronyme d'Abou islam. Islam, un fils que j'aurais un jour inchallah, m'étais-je fait la promesse !
Je pris du galon rapidement et devins incontournable à la mosquée. Quiconque avait besoin du moindre truc, un livre, une vidéo, de la bouffe, devait passer par moi. En plus de la logistique, je servais aussi de référent pour les affaires de doctrine. Nous étions malheureusement des gens qui obéissions aveuglément aux apparences et parce

[36] Siwak ou Souak, nom donné à l'écorce de noyer au Maghreb, utilisée comme brosse à dents naturelle.

que j'en avais l'habit, je devenais par conséquent le moine (le moujahid en fait !)
Cette fonction renforçait mon orthodoxie et je faisais attention au moindre écart par rapport au dogme : je bannis la musique et la télé et m'astreignis à ne pas prononcer de mauvaises paroles. Enfin relativement car le Coran et les Hadiths contiennent quantités d'insultes envers les mécréants. Mais bon, ce n'est pas le sujet.
Le défi auquel je devais faire face, cela dit, fut celui de détourner le regard, tellement la tentation de la chair était omniprésente en Allemagne. Ici un derrière excitant, là une paire de saints sexy. La galère !
L'un des centres névralgiques de la tentation était un immense parc au centre ville, au bord du fleuve. A chaque fois que je traversais le pont, je devais faire face à une mer de « nudistes » qui faisaient le plein de vitamine D au vu et au su de tout le monde.
Mais que peut-on, à vingt ans, contre la biochimie hormonale de son corps ?
Il fallait contenir sa nature, se faire violence et devenir un corps mutilé. La masturbation était évidemment hors de question, malgré quelques avis favorables de la part d'une poignée d'oulémas. Mais comment ne pas avoir honte devant Dieu qui voit tout ? Je souffrais alors en silence en attendant la promesse du paradis.

Parmi les tares de cette transformation, il y avait le reflexe de catégoriser les gens en fonction de leur degré de piété. Je ne pouvais donc blairer ni le mécréant ennemi de Dieu, celui qui désobéit, ni le vicieux, ni même ceux qui manquaient la prière de l'aube. Et en parallèle, ma rancœur contre l'Allemagne et l'Occident tout entier grandissait. On rêvait du jour où on allait soumettre ce peuple impie, le jour où les allemands, contraints et forcés, allaient nous payer la dîme pour avoir la vie sauve. Mon aspect extérieur, trahissant de plus en plus mon appartenance à une mouvance radicale, commençait à foutre sérieusement la pétoche aux allemands, et comme leur regard trahissait leur méfiance, cela ne faisait que renforcer ma haine contre eux. Un cercle vicieux s'était enclenché et ile ne pouvait déboucher que sur une catastrophe…

Cette transformation radicale et rapide allait me rapprocher des deux archanges de la mosquée, Mohamed et Mohssine. J'étais en odeur de sainteté auprès d'eux à tel point qu'ils me demandaient de temps en temps de faire la prière collective en tant qu'imam.

Ce qui m'arriva ressemblait à s'y méprendre à une métamorphose, une métamorphose totale qui allait me propulser, peut-être, à la station ultime de la foi.

Chapitre seize
J'ai souhaité ma propre mort



« Celui qui meurt sans avoir conquis, ni avoir envisagé le jihad, mourra en hypocrite ».

Ce hadith me donnait des sueurs froides. Je ne voulais pas être un hypocrite mais au même temps j'étais jeune, j'avais des rêves à réaliser, je voulais me marier, fonder une famille, etc.

Je me trouvais devant un dilemme moral : les musulmans se faisaient massacrer en Bosnie et moi, qui pouvais les aider, je me la coulais douce ici. Plus les nouvelles affluaient de Bosnie, sous forme de publications ou de vidéos du jihad depuis le front, plus mon enthousiasme et mon courage grandissaient.

Beaucoup se gourent sur ce qui pousse vraiment les jihadistes au jihad. Au delà de leur jeune âge et de leur manque de maturité, ce furent les Anachids[37], éléments de propagande majeurs, qui poussaient vraiment les gars au jihad.

Ces chants religieux avaient sur nous l'effet de psychotropes puissants. Nous nous y exposions quotidiennement des heures durant jusqu'à nous imaginer portant un fusil et foulant le champ de bataille avec nos frères moujahidines.

On les apprenait par cœur et, à dire vrai, ils étaient plus doux à nos oreilles que le Coran lui même, chose qu'aucun musulman n'osera reconnaître, évidemment !

[37] Chants religieux exaltant le jihad.

Quand Abou Hamza revenait de Bosnie, j'avais mauvaise conscience car il me rappelait que la voie du jihad était grand ouverte et que, nonobstant la noblesse du projet, en vrai hypocrite, je trainassais ! N'avais-je donc pas assez confiance en Dieu ? Avais-je encore des doutes sur la force de ma foi ?

La première fois que j'ai rencontré Abou Hamza, je revenais de la douche clandestine en cité universitaire. En entrant à la mosquée, je saluai à voix haute les frères présents. Ils me firent signe de baisser la voix pour ne pas réveiller le frère Abou Hamza qui faisait un petit somme.

- Qui est le frère Abou Hamza ?
- Tu ne le connais pas ?
- Non
- Je t'ai déjà parlé de lui. C'est lui qui va en Bosnie pour porter assistance aux frères là-bas.
- Ah, c'est pour lui qu'on fait des collectes de bouffe et de fringues ?
- Exactement.
- Louanges à Dieu.

Abou Hamza dormait dans le carré VIP.

En tant que responsable de la logistique de la mosquée, j'étais l'accompagnateur attitré de notre ami égyptien. Je l'emmenais en pick-up partout où il devait se rendre et, ce faisant, j'ai pu faire le tour de sa personnalité. C'était un

croyant sincère dont l'essentiel de ce qu'il disait tournait autour de l'établissement du Califat.

Il a toujours soigneusement évité de me demander directement pourquoi je n'avais pas l'intention de me joindre au jihad, mais en contrepartie, il ne cessait de narrer les histoires extraordinaires et les miracles dont il fut témoin sur le front. Il faisait de la propagande en douce, le bougre !

D'un côté, je me disais que les services que je lui rendais s'apparentaient bien assez au jihad puisque, *in fine*, j'aidais indirectement les moujahidines. De l'autre, ma conscience me sommait de cesser de me mentir et de me dire que ce que je faisais là n'avait rien à voir avec le vrai jihad. En effet, pendant que je me goinfrais de chocolat en Allemagne, les vrais héros, eux, tenaient l'ennemi en joug sur le front de Bosnie!

J'essayais alors de trouver le point d'équilibre entre ma conscience et l'injonction divine en me disant que j'en faisais bien assez en essayant de convertir les Allemands.

Une fois par mois au moins, nous nous placions au milieu de la grande rue commerçante de la ville, dressions notre tente et distribuions des publications islamiques ainsi que des bouquins de doctrine traduits en Allemand.

C'était une expérience intéressante en ceci qu'elle nous donnait un sentiment de supériorité par rapport aux Allemands. Bien qu'on fut chez eux, dans leur pays, et que

l'Allemagne fusse un pays développé, il n'en restait pas moins que nous avions raison et que Dieu, créateur de tout être, était avec nous. Nous en étions là, de jeunes cons au faîte de notre arrogance idéologique, qui croyions qu'Allah nous aimait, nous, et détestait tous les autres !

Grâce à ma maîtrise de la langue, les frères me chargèrent d'expliquer l'islam aux allemands. Ce fut un marché de dupes caractérisé car nous donnions aux passants la plus belle image de notre religion et n'hésitions pas à justifier toute chose immorale dans l'islam en mentant effrontément.

Dès qu'un interlocuteur nous parlait du jihad, nous le transformions illico en effort sur soi en invoquant l'étymologie et bottions en touche quant à l'acception guerrière, la plus juste, du mot. Idem pour la guerre sainte ; ce n'était qu'un terme chrétien qui ne faisait pas partie du legs musulman. Et pour parfaire le subterfuge, nous pleurions des larmes de crocodile et invoquions les croisades et les souffrances qu'enduraient les musulmans en Bosnie. Et le tour était joué !

Je n'oublierai jamais ce jour où on est allé à Dortmund, dans l'est du pays, pour y rencontrer d'autres frères dans une sorte de camp théologique. On s'était réuni dans un

appartement autour de séances de lecture du Coran et de prières prolongées jusqu'à tard dans la nuit[38].

Un palestinien nous entretint ce soir-là des défis auxquels faisaient face les musulmans en Allemagne et nous enjoignis de frapper le fer pendant qu'il était chaud. L'islam était à la mode en Allemagne et il fallait que les allemands s'y intéressent assidument.

Dans un moment de lucidité, je me suis demandé d'où sortait-il toutes ces âneries ? Comment ça à la mode ? Et Dieu, le grand ordonnateur, où était-il ?

Malheureusement, en ce temps-là, toute étincelle de raison s'éteignait aussitôt née dans le grand bain de nos certitudes métaphysiques.

Et le lendemain même, pendant une séance de prière et de louanges avec les frères, je fus propulsé dans une dimension nouvelle de la foi. Je me sentis en présence d'Allah lui même! J'avais peut-être atteint le degré du Ihsane[39]. Je me retournai ce jour-là vers mon voisin de droite et, mesurant parfaitement mes mots, lui dis :

- Je donnerais tout pour mourir pour Allah à l'instant !

---

[38] En arabe Dhikr et Qiyam.

[39] Basé sur un hadith de l'ange Gabriel. Il s'agit de l'aspiration spirituelle suprême (après l'islam et la foi) qui fait que le croyant adore Allah comme s'il le voyait.

Chapitre dix-sept
Vous êtes les premiers et nous sommes les suivants



Mon départ pour la Bosnie était inévitable. Ce n’était plus qu’une question de temps !

Abou Hamza remplissait le pick-up en préparation du voyage en Bosnie. Les gars de la mosquée l'aidaient du mieux qu'ils pouvaient, sauf Mouhssine et Mohammed dont on n'avait plus de nouvelles. Je n'y ai pas prêté grande attention et me suis dit qu'ils avaient sûrement leurs raisons.

Nous dîmes au revoir à Abou Hamza et lui demandâmes de prier pour nous et de transmettre nos amitiés aux moujahidines.

Plus tard, à l'heure de la prière du crépuscule, toujours pas de nouvelles de Mouhssine ni de Mohamed. Etaient-ils partis quelque part ? Oui, Mustapha m'apprit par la suite qu'ils étaient partis au jihad :

- Ils sont partis avec Abou Hamza.
- Comment ont-ils fait ? Ils n'ont pas pu partir sans nous dire au revoir ?
- *Faites vos affaires en silence*, dit le hadith.
- Grand Dieu ! J'aurais aimé au moins les serrer dans mes bras.

Mes yeux s'emplirent de larmes à l'annonce de cette nouvelle. Je me sentis trahi par deux personnes que je considérais comme mes frères. J'aurais tout donné pour eux.

La journée qui suivit fut infernale. Je savais qu'ils avaient l'intention de partir au jihad et qu'ils espéraient mourir en martyrs, mais j'étais à cent lieux de m'imaginer qu'ils

mettraient un jour leur plan à exécution. Surtout Mohamed, enfant unique, qui voulait un jour revoir ses parents. Quelle mouche l'avait piqué pour mettre sa vie en danger et tourmenter ainsi ses parents ? Je renvoyai d'un revers de la main toutes ces questions que le démon chuchotait à mon oreille car tout cela faisait partie du grand-œuvre d'Allah et que mes interrogations relevaient de la mécréance, évidemment !

Les jours passèrent et nos deux frères manquaient cruellement à la communauté de la mosquée. Sans eux, l'endroit perdit sa substance et leur valeur se révéla bien supérieure à ce qu'on croyait.

J'intensifiai depuis mes séances de culte et le nombre de prières pour leur salut, malgré le pressentiment lancinant que je n'allais plus jamais les revoir vivants !

J'appris par la suite qu'ils avaient quitté le territoire clandestinement pour ne pas éveiller les soupçons des autorités, attendu qu'ils n'avaient pas de papiers de résidence et que, eux repérés, Abou Hamza s'en trouverait menacé.

A cette frustration, je réagis en faisant la promesse à Dieu de les rejoindre à la prochaine navette d'Abou Hamza !

Mais le marocain, ne sachant pas par nature garder un secret, j'ébruitai moi-même le mien et tout le petit peuple de la mosquée fut vite alerté de mon départ imminent.

Leur réaction fut contrastée. Certains m'encouragèrent et bénirent mon projet, tandis que d'autres, choquées, s'employèrent à m'en dissuader. Après une courte hésitation, ce qui fit pencher la balance en faveur du projet fut mon état civil. Célibataire, orphelin et même si le reste de ma fratrie vivait encore, ma mort ne pouvait que leur bénéficier, puisque le martyre peut intercéder à soixante dix des ses proches, le jour du jugement dernier. Aucun sentiment d'appartenance familiale ne pouvait résister à une arithmétique métaphysique aussi implacable.

Plusieurs mois passèrent et toujours aucune nouvelle de Mouhssine ni de Mohamed. L'Allemagne en ce temps là était aux fraises quant aux allers retours des moujahidines, et les cassettes VHS en provenance de Bosnie étaient partout. On les entreposait sur le pas de la porte en libre service pour les fidèles.

On était à l'affût de la moindre info, ou bribe d'info, sur le sort de nos deux frères, mais toujours rien à l'horizon. On ne savait pas s'il fallait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

L'heure du sérieux sonna avec le retour d'Abou Hamza, après une longue absence.

Mustapha balayait dehors à côté de la porte du garage quand, tout d'un coup, nous l'entendîmes sangloter, comme une future veuve à qui on venait d'apprendre le décès de son mari. On entendit alors la voix d'Abou

Hamza et tout s'éclaircit. Nous nous précipitâmes alors sur lui et l'embrassâmes en pleurant de joie. Dès que je repris mes esprits, je lui posai la question :

- Qu'en est –il de Mohssine et de Mohammed ?

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, Jamal s'interposa et, prétextant qu'Abou Hamza était fatigué et qu'il devait d'abord se reposer, il repoussa la réponse à plus tard.

Qu'à cela ne tienne. Quand Abou Hamza s'en alla faire sa sieste, je restai planté là à le guetter à la façon d'Abou Moussa Al Ansari[40] attendant devant la tente du prophète lors de sa nuit de noce avec Safia[41]. Je fus sauvé par le gong de la prière du crépuscule. J'ai moi-même appelé à la prière et monté exprès le volume de ma voix pour réveiller même les morts ! Je priais mais mes pensées étaient ailleurs ; j'appréhendais ce qu'allait nous annoncer Abou Hamza sur Mohssine et Mohammed. Une fois cette longue prière achevée, je posai sans détours la question :

- Des nouvelles des frères ?
- Oui, louanges à Dieu. J'ai des vidéos.

Mon cœur passait alors instantanément en mode tachycardie, dans un mélange de joie et d'inquiétude.

- Comment vont-ils par la grâce de Dieu ?

---

[40] Compagnon du prophète.

[41] Safia était une captive de guerre lors de la bataille de Khaybar en l'an 7 de l'hégire, que le prophète épousa le soir de la bataille. Sources : Sahih Al Bukhari et la Sira d'Ibn Ishaq.

– Ils ont eu la Chahada, grâce à Dieu.

Boum ! Mon cœur faillit s'arrêter de battre. Je tremblai et transpirai au même temps. Ce fut sans conteste la pire nouvelle qu'on m'ait annoncée après celle du décès de ma mère.

Je fus littéralement sidéré et agis alors de façon erratique, que je ne m'explique toujours pas à ce jour : je me dirigeai vers l'endroit où je stockais mes affaires et celles des clandestins et, parmi les gadgets qui y trainaient, je saisis le walkman du frère Hamdan. Je chaussai les écouteurs, me mis sur le trottoir et appuyai sur play.

Dans mes oreilles se répandit alors la voix de Cheb Mami chantant « al Bolicia ». Je pleurai à chaudes larmes et restai dans cet état entre sanglots et Raï un bon moment à évacuer mon chagrin. Pourquoi n'ai je pas arrêté cette musique diabolique, sachant pertinemment qu'en l'écoutant je mécontentais Dieu ? Je ne sais pas et je ne le saurai jamais. Ma foi avait flanché dans un moment d'extrême vulnérabilité.

Le soir même après le diner, nous nous réunîmes devant la télé pour regarder des vidéos du front montrant Mohssine et Mohamed. Je n'eus pas le cœur à regarder et décidai d'aller me coucher. Par la suite, j'ai regretté de ne pas avoir pris le temps de les voir une dernière fois avant qu'ils ne soient fauchés de ce monde à la fleur de l'âge.

Beaucoup sont morts, beaucoup sont partis et revenus, beaucoup sont restés et beaucoup, comme moi, leur havresac sur le dos, hésitaient encore à partir.

Chapitre dix-huit
« Et c'est vers notre seigneur que nous retournerons »



J'étais paumé et ne savais plus où donner de la tête. La passion qui m'animait avant d'apprendre que Mohssine et Mohammed étaient morts s'était évaporée. J'étais devenu

comme un avion sans ailes. D'un côté je me disais que ce délire ne servait à rien, que j'étais venu ici pour faire mes études et construire un avenir et non pour mourir à la guerre. De l'autre, je me disais que Dieu éprouvait ma foi et que j'avais là l'occasion de contrecarrer les plans de Satan.

Tout le monde sentit que j'avais changé, mais personne ne s'enquit de savoir si j'avais toujours envie de partir en Bosnie. Même Abou Hamza me laissa en paix et ne me demanda plus de lui rendre le moindre service.

Le temps passa vite et nous étions à nouveau occupés à collecter de la nourriture et des fringues pour notre ami égyptien, en vue de son départ imminent pour la Bosnie. Je réfléchissais sans cesse et me battais contre ma conscience qui, ne me voulant pas de bien et certainement mue par Satan, voulait à tout prix m'empêcher d'atteindre le graal du jihad. A cette confusion s'ajouta un autre élément qui compliqua davantage la prise de décision : c'était le frère Ali le yéménite qui venait à peine de débarquer en Allemagne pour faire ses études de médecine. Mais au lieu de réviser ses cours il passait son temps à prier aux aurores avec nous et à faire campagne auprès d'Abou Hamza pour partir au jihad !!

Ce matin là, le ciel était couvert d'un rouge ocre impressionnant. J'y vis bien sûr toutes sortes de présages ; le rouge représentait le sang versé de nos frères

en Bosnie et le ciel pleurait des larmes de sang. Il s'agissait forcément d'un signe que Dieu m'envoyait pour me dire d'aller au jihad. La voix d'Abou Hamza me sortit brutalement de mes divagations :

- Tu viens ou pas ?
- Quoi ? comment ?
- Il y a encore deux trois trucs qu'on doit ramener de chez Driss. Tu viens nous aider ?
- Oui oui, bien sûr.

Nous partîmes sur le champ chez Driss. Il était issu d'une famille aisée de Fès et à chaque fête religieuse, il nous régalait de gâteaux marocains. Sa femme travaillait dans un entrepôt de vêtements et nous ramenait l'excédent à jeter. Driss avait un islam light mais il aimait nous montrer sa générosité et les fringues lui donnaient l'occasion de se la raconter et de soigner son image auprès de la communauté.

On chargea les sacs dans le pickup et on se s'apprêta à partir à la mosquée. Etant dans ma nature de prendre des décisions cruciales en une fraction de seconde, je lui dit :

- Ne me ramène pas à la mosquée.
- Tu veux aller ailleurs ?
- J'irai avec toi, si Dieu le veut.

Mes compagnons furent tous choqués et me regardèrent avec un mélange de joie et d'étonnement.

- As-tu bien réfléchi ?

– Oui par la grâce de Dieu.

Le yéménite était aux anges car il venait de gagner un compagnon de route. Ils me prirent alors dans leur bras et me serrèrent chaleureusement. J'avais l'impression d'être un héros.

– D'accord mais tu as besoin de tes affaires et de ton passeport.
– Je pensais qu'on partait clandestinement, non ?
– Si si mais on ne sait jamais. Il vaut mieux prendre ses précautions.

Abou Hamza avait raison. Si on se fait pincer, le yéménite et moi, nous pourrons au moins nous en sortir puisque nous avons un titre de séjour légal en Allemagne.

Je passai à la mosquée et ne trouvai que Mustapha et Jamal à qui je fis part de ma décision. Le premier en a été ravi mais pas le second, qui semblait avoir des réserves. Je fis vite mon paquetage, saisis mon passeport, dis au revoir aux frères avant de plier les gaules. C'est là qu'on voit la différence entre quelqu'un de mûr, qui en a vu d'autres, et moi, le bleu, le stagiaire de la vie en somme. En deux temps trois mouvements, me voici embarqué vers un pays dont j'ignorais tout, un pays en guerre de surcroit, pendant que ma famille au Maroc croyait fièrement avoir un enfant qui faisait ses études en Allemagne.

- On a besoin de combien de temps ?
- Plus ou moins 15 heures inchallah, en fonction des circonstances.

Abou Hamza lança un disque de psalmodies du Coran par Al Mhissni qui, en se mêlant au vrombissement du moteur, nous propulsa dans les cieux d'une atmosphère soufie, à en oublier où j'étais, où j'allais et surtout pourquoi j'y allais.

On traversa tout le sud de l'Allemagne jusqu'à la frontière autrichienne. Arrivée l'heure de la prière de midi, nous l'effectuâmes, ainsi que celle de l'après-midi d'ailleurs, à un endroit d'une beauté envoutante. Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux je n'y aurais jamais cru.

- Passez sous la couverture !

On cachait notre cargaison sous des couvertures pour ne pas attirer l'attention.

- Pourquoi ?
- Je vais passer la frontière.

Je ne sais pas pourquoi il fallait qu'on passe sous la couverture. Je supposai que les douaniers n'allaient pas trop l'embêter, lui qui avait un passeport allemand. Nous, au contraire, ça allait être une autre paire de manches. Mais c'était notre émir après tout. On s'est callé sous les sacs et les cartons, sans moufter.

On ne refit surface qu'après une heure de route en Autriche. J'ai ressenti là l'excitation des grands

aventuriers, même si l'environnement ne changeait pas trop de l'Allemagne. Pendant ces quelques heures de tourisme en Autriche, rythmées de prière et de repas, j'ai pu faire la connaissance de mon compagnon de voyage, le frère yéménite. J'ai appris qu'il était orphelin comme moi et que c'était son frère, un homme d'affaire en vue, qui avait facilité son départ pour l'Allemagne.

J'ai eu alors une pensée pour notre ami bienfaiteur de Fès qui aurait été sûrement désolé de voir ses dons finir en Bosnie.

La nuit tombant, Abou Hamza paraissait de plus en plus agité. J'ai toujours été plutôt bon en Géographie, mais plus celle des pays européens riches. Tout ce qui était Balkans et Yougoslavie, je n'y connaissais que dalle. La route devenait de plus en plus accidentée et sinueuse et à mesure qu'on avançait, je commençais à avoir la pétoche. L'instinct de survie sûrement.

- Cachez vous encore !
- Maintenant ?
- Oui et gardez le silence.

On repassa en mode silencieux sous la couverture mais cette fois, avec la nuit et le calme environnant, on avait sérieusement les chocottes. J'entendis le yéménite implorer Dieu sous la couette et je n'ai pu m'empêcher de

penser à la scène célèbre dans la Sira[42], du prophète et son compagnon Abou Bakr qui, poursuivis par les mécréants, se cachèrent dans une grotte.

Cette torture psychologique dura un bon moment, surtout quand à plusieurs haltes on entendit papoter dans une langue bizarre. Ça a duré tellement longtemps que j'ai d'abord cru qu'Abou Hamza nous avait oublié, avant de comprendre qu'il graissait la patte aux douaniers pour éviter qu'ils ne fouillent le véhicule.

Une petite voix intérieure me susurrait dans l'oreille que ce voyage était une entreprise funeste ; si les serbes venaient à nous arrêter, nous étions fichus. Mais en bon musulman, je reprenais confiance en Dieu et en Abou Hamza qui *a priori* connaissait la route comme sa poche.

Bercé par le ronronnement du moteur mêlé aux bruits de frottement des sacs en plastique autour de moi, je finis par m'assoupir un moment, avant d'être brusquement réveillé par un coup de frein d'Abou Hamza qui immobilisa net le pick-up.

- Ali, Hicham, tout s'est bien passé, grâce à Dieu.
- Est ce qu'on est en Bosnie ?

[42] Biographie du prophète

– Non, on est encore en Croatie. On doit attendre l'arrivée d'un frère qui nous emmènera au camp d'entraînement.

Chapitre dix-neuf
La Bosnie



Au premier regard au-dessus de la couette, je me rendis compte qu'il faisait nuit. On était garé sur un parking misérable et paumé, rien à voir avec l'Allemagne. Mais je

n'étais pas là en vacances après tout, j'étais là parce que je le devais à l'islam.

Nous grignotâmes quelques dattes et bûmes un jus de mangue - quelques molécules de fruit et du sucre dilués dans l'eau. Nous effectuâmes dans la foulée les deux prières du crépuscule et du soir et attendîmes l'arrivée de notre passeur. Ce n'est que passé deux heures du matin qu'Abou Khalid le saoudien se pointa. C'était un vieux Monsieur au visage charismatique portant un pantalon afghan dissimulé sous un long manteau. Il avait le Siwak[43] réglementaire entre les dents et parlait comme les prédicateurs saoudiens. Il nous accueillit chaleureusement et s'affaira à dresser un topo de la situation à Abou Hamza.

Les croates avaient commencé à serrer la vis aux moujahidines en transit pour la Bosnie. Pire encore, la signature à ce moment-là des accords de Dayton était en train de mettre fin aux hostilités.

On attendit de faire la prière de l'aube avant de partir. Le passage en Bosnie ressemblait au passage de Ceuta avec les contrebandiers en moins. L'endroit était désert au petit matin. Abou Khalid nous montra par où passer. On immobilisa le pick-up et quand le douanier arriva à notre hauteur, le saoudien sortit parlementer avec lui. Je ne

[43] Ibid., p. 60.

saurai jamais si c'était le bakchich ou la baraka mais le fait est qu'on passa la frontière.

A cause des vidéos de l'époque, qui romançaient l'image du pays et le présentaient comme un champ de batailles héroïques, j'avais fini par me faire une idée très naïve de la Bosnie. Je me disais qu'en arrivant, on allait être accueilli par une pluie de bombes ou qu'on allait être la cible de snipers serbes qui nous dégommeraient un à un depuis de hauts bâtiments. Peut-être était ce parce que la guerre s'était officiellement arrêtée, mais la plupart des routes que nous empruntâmes étaient tout à fait normales. Dans ce pays européen relativement sous-développé, les gens avaient l'air de vivre comme partout ailleurs.

Pendant le reste du voyage, Abou Khalid se révéla être un moulin à paroles. Il brisa l'image sainte que je m'étais faite des moujahidines. Tout le charisme et la retenue dont il fit preuve au début disparurent pour faire place à un personnage qui perdait, l'une après l'autre, toutes les occasions de se taire. Le gars s'y connaissait dans tous les sujets, comme les chauffeurs de taxis. Tantôt c'était la politique, tantôt le mariage, les finances ou encore le sport…J'en suis même arrivé à me demander si le jihad ne rendait pas fou.

Après une heure et demi de voiture en rase campagne, on arriva à une sorte de ferme. Je vis beaucoup de militaires

sur la route qu'Abou Khalid identifia comme des soldats bosniaques, des gens bien sous tous rapports mais à qui il fallait rénover la religion, disait-il. Il appelait de ses vœux, sans le dire, un nouveau Abdelwahhab[44] bosniaque ! Nous débarquâmes du pick up et attendîmes la venue des autres frères. On les embrassa et transbahuta nos affaires à bord de leur camion. A leur vue, j'ai pu vite me faire une idée de ce qui nous attendait dans le camp.

Encore une fois, je pris mes désirs pour des réalités et la fiction ne collait pas du tout à la réalité. Au lieu de l'immense armée musulmane à laquelle je m'attendais, je me retrouvais devant une petite centaine de gars, tout au plus !

Comme dans un camping, chaque moujahid s'activait dans son coin et dès qu'ils avaient une minute, la majorité d'entre eux arboraient des Corans qu'ils lisaient assidument, sans doute pour grossir leur crédit de bonnes actions auprès de Dieu. A ce moment précis, je ne ressentis aucune excitation spirituelle. Rien, nada, que pouic ! Le gars qui lapidait Satan à la Mecque, en jetant des pierres sur une statue en pierre, devait être plus en extase que moi à ce moment-là. J'avais visiblement placé

---

[44] Mohamed Ibn Abdelwahhab, fondateur du Wahhabisme, était un théologien du XVIII siècle, originaire de Najd dans l'actuelle Arabie saoudite. Il est connu pour son réformisme puritain et son alliance avec la famille Al Saoud, qui donna le premier état saoudien entre 1744 et 1818.

la barre de mes attentes tellement haut, que rien ne trouvait plus grâce à mes yeux et que tout me décevait.
La composition démographique du camp, quant à elle, faisait la part belle aux saoudiens et aux yéménites. Il y avait quelques tchéchènes et une poignée d'égyptiens et de marocains. Et à part quelques exceptions, comme ce bosniaque imberbe, leur apparence était bien le cliché du jihadiste : cheveux hirsutes, barbe longue homogène ou en tas disparates, selon les gènes.
Mon compagnon yéménite se mêla naturellement à ses compatriotes, tandis que moi, je collai Abou Hamza aux basques et me présentai poliment aux autres comme le frère Abou islam, nouveau surnom improvisé pour la circonstance.
A midi, un des frères appela à la prière. Sa voix ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd, me toucha et sembla avoir équilibré mon humeur. Je me sentis tout d'un coup de retour dans le projet, comme si la théorie s'accordait enfin à la pratique. L'appel du Muezzin avait un effet dingue sur nous. C'est d'ailleurs un truc qui m'a longtemps turlupiné depuis. Pourquoi les croyants ont-ils besoin de se rappeler leur foi par la prière, le jeûne ou encore la lecture du Coran ? Pourquoi ont-il toujours besoin de cette piqure de rappel ?

Chapitre vingt
Le jihad ?



Après deux jours de galère au camp, à me geler les miches, à mal bouffer et à peu dormir, j'ai fini par comprendre de quoi il en retournait ! Il y avait finalement peu de

candidats au jihad en Bosnie, et la majorité de ceux qui étaient venus étaient repartis chez eux. C'était l'armée bosniaque qui contrôlait tout, les combattants étrangers n'étant là que pour la forme. Et tout le décorum des grandes batailles héroïques qui nous parvenait du front n'était qu'une goutte d'eau dans la mer du conflit bosnio-croato-serbe. C'est comme si un joueur de foot pensant être transféré au Barça se retrouvait dans une lugubre équipe d'amateurs à Pétaouchnok et à qui il manquait tout, jusqu'à même le maillot !

Les batailles, enfin les embuscades plutôt, étaient éparses et de faible fréquence. Il n'empêche qu'elles causaient un grand nombre de victimes en comparaison à l'Afghanistan où les moujahidines, bien organisés, avaient joué un rôle important.

Je fus attristé d'en arriver à cette conclusion car cela voulait dire que mes amis Mohssine et Mohamed ne pouvaient pas avoir eu la mort héroïque qu'on croyait.

Par ailleurs, ce qui était heureux, et qui m'a sauvé la vie sûrement, était le fait que les activités jihadistes étaient au point mort à cause des pourparlers avec l'armée bosniaque. Celle-ci devait trancher sur la poursuite ou l'arrêt des hostilités.

Là aussi la ficelle me paraissait bien grosse ; la propagande jihadiste chantait les louanges des combattants étrangers qui auraient fait plier les serbes,

protégé les musulmans et sauvé la Bosnie. Or de ce que j'ai vu sur place, il me paraissait qu'à ce moment-là du conflit, l'armée bosniaque, et elle seule, prenait les décisions. Les moujahidines quant à eux, persuadés du contraire, n'étaient pourtant que des subalternes !

C'est fascinant cette capacité d'adaptation à l'environnement dont l'homme est capable. A peine une semaine dans le camp et je me sentais comme un poisson dans l'eau. Je connaissais le camp comme ma poche, m'étais fait plein de potes (barbus) et, passant pour le protégé d'Abou Hamza, j'étais devenu le responsable attitré de tout ce qui avait trait aux fringues et aux couvertures. Je devais apparemment avoir la tête de l'emploi ; à la mosquée c'était la bibliothèque, ici les guenilles et les boites de conserve.

Ce fut incroyable cette espérance de gagner le paradis par le martyr. Mais malheureusement, ou heureusement, les bosniaques n'étaient pas aussi têtus que les arabes. Ils avaient encore des trucs à régler sur terre, réfléchissaient de manière rationnelle et avaient le souci de reconstruire leur pays. Il était temps pour les bosniaques de tourner la page et ils décidèrent de cesser les combats. Merci de votre visite les gars, nous n'avons plus besoin de vous, partez s'il vous plaît et fermez la porte derrière vous !

Cette décision créa un schisme chez les moujahidines. Une partie d'entre eux, les plus sport, comprirent et

repartirent d'où ils étaient venus. Et les autres, les plus récalcitrants, ceux qui tenaient mordicus à rester là jusqu'au retour du califat, refusèrent. Parmi ces derniers il y avait ceux qui n'avaient plus d'endroit où revenir, les malades et les estropiés qui squattaient à l'hôpital, ceux qui s'étaient mariés et avaient fait une ribambelle de mioches sur place et puis, bien sûr, les ultras, les va-t-en-guerre, ceux qui n'en démordaient pas de la guerre sainte et voulaient qu'elle s'éternise.

Ce furent ceux-là qui peuplèrent le camp en ces temps de débandade. Ils ne parlaient que de l'autre monde, et même les chansons qu'ils entonnaient ne parlaient que de décapitation et de Houris du paradis. L'une d'elles, qui fut probablement à l'origine de la mort de beaucoup de jeunes, et qui me trotte encore dans la tête comme une rengaine, disait ceci :

La lumière remplit mes yeux … et les Houris ma propriété … et comme un ange je chante … dans l'éden et les sources d'eau douce.

Au paradis d'Allah je vis … dans mille mondes et un monde … et quoique je désire… me vient promptement.

Ne dites donc pas qu'on a perdu… celui qui manque à l'appel le soir … s'il est perdu dans la vie éternelle … Alors il vaut mieux que vous me perdiez.

La tension monta soudainement d'un cran avec l'armée bosniaque. Tout le monde devint parano et la peur des

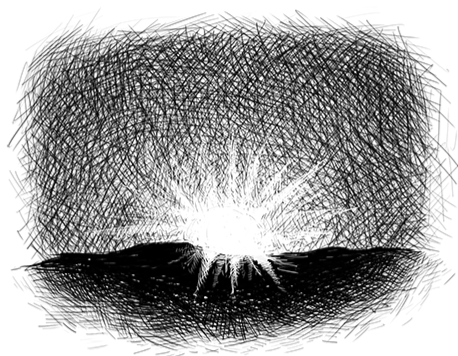
serbes et du complot chrétien fit place à la peur des fous du jihad. Une atmosphère de méfiance saisit le camp, et en l'absence d'information fiable, l'ambiance s'électrifia davantage encore. Dans cet environnement anxiogène et en bon animal qui flaire le danger, je commençai à avoir la frousse. Le problème qu'on avait toutefois était Abou Hamza, qui avait amené femme et enfants en Bosnie, en pleine zone de guerre. D'un côté, mon calcul était simple, il suffirait qu'ils fassent leurs affaires et qu'on quitte tous les lieux. Mais de l'autre, le vieux briscard voyait les choses autrement, peut-être ne voulait-il pas donner l'impression d'être un tire au flanc et de quitter le champ de bataille au moment où on avait le plus besoin de lui. Dans tous les cas, je voulais lui parler, essayer de le persuader de rentrer en Allemagne avant qu'il ne soit trop tard. J'ai dû rétropédaler, en fin de compte, pour éviter de le contrarier et d'obtenir le résultat inverse.
Je la mis donc en sourdine et attendis qu'il comprenne de lui même. Entre temps, évidemment, les kamikazes ne nous facilitèrent pas la tâche. Régulièrement, il s'en pointait toujours un pour dire qu'après avoir prié et demandé conseil à Dieu, il eut une vision de Belgrade conquise par les moujahidines, ou encore que l'étendard de l'islam flottait au-dessus de Rome. Bref, on n'était pas sorti de l'auberge !

Ali, le yéménite qui nous accompagna à l'aller, se révéla un gars raisonnable et partageait pleinement mon analyse ; puisqu'il n'y avait plus rien à faire ici et que les bosniaques eux même nous demandaient de partir, alors à quoi bon rester ?

Il me cita un Hadith du prophète qu'il a dû sûrement citer à Abou Hamza, et qui apaisa mon agitation:

- *« Les actions ne valent que par leurs intentions. Chacun recevra la récompense qu'il mérite selon ce qu'il entendait de faire. A celui qui a accompli l'hégire pour plaire à Allah et à son messager, son hégire lui sera comptée comme accomplie pour Dieu et son messager. Mais celui qui l'aura accomplie pour obtenir quelque bien en ce bas monde, ou pour épouser une femme, alors elle lui sera comptée selon ce qu'il recherchait. Quand une nouvelle porte du jihad s'ouvrira, nous y retournerons par la grâce d'Allah. »*

Chapitre vingt-et-un
« Il est plus difficile d'entrer au Hammam que d'en sortir »



Après que l'on eut cru qu'Abou Hamza ne changerait pas d'avis, ce dernier nous prit de court et s'organisa pour qu'on quitte les lieux, toutes affaires cessantes, après la prière du Vendredi.

Quand je repense à mon état d'esprit les derniers jours avant notre départ, à ma mauvaise conscience d'avoir trahi Allah, son prophète et les martyrs tombés au front, je mesure à quel point je nageais en pleine confusion mentale.

Et bien que l'idée du retour coulait de source et que même Abou Hamza en fut convaincu, notre départ me laissa un goût amer. Un goût que je j'allais macérer encore des mois durant.

L'épouse d'Abou Hamza et ses enfants rentrèrent en avion et nous, en pick-up. Au moins cette fois, on n'était pas chargé comme des mulets et on n'avait plus besoin de nous cacher sous les couvertures. Tout le monde voulait qu'on dégage. *Il est plus difficile d'entrer au Hammam que d'en sortir*[45] !

Le voyage retour se passa rapidement et sur toute la route, je réfléchissais à mon avenir ou à ce qu'il en restait. Qu'allais-je faire ? Je n'allais quand même pas passer le reste de mon existence à la mosquée ? Est ce que j'allais me marier un jour ? Faire des études ? Avoir un boulot ? Mon esprit foisonnait de questions et de calculs sans trouver la solution à l'équation. On a finalement peu causé pendant le voyage. Peut-être que les autres se posaient les mêmes questions, qui sait. En tant que célibataires, Ali et

[45] Proverbe marocain qui signifie qu'une fois qu'on s'est engagé dans une voie tortueuse, il devient difficile de faire marche arrière.

moi allions pouvoir nous refaire. On ne pouvait pas en dire autant de notre compagnon et père de famille Abou Hamza.

Mon cœur battait fort à mesure qu'on se rapprochait de l'Allemagne, comme si j'y allais pour la première fois.

- Je passe un coup de fil à quelqu'un pour vous héberger ?
- On n'a qu'à aller à la mosquée.
- Non, il est très tard.
- C'est pas faux.

Abou Hamza passa un coup de fil à un libanais qui habitait en périphérie de la ville. Sa fille était canon et faisait l'objet de toute notre attention et de nos fantasmes. Nous autres, les jeunes de la mosquée, rêvions tous de l'épouser, mais chacun savait pertinemment que c'était impossible. Son prétendant pouvait bien rapporter les pommes d'or des jardins des Hespérides ou nettoyer les écuries d'Augias qu'il n'aurait toujours pas la garantie d'obtenir sa main !

Ce libanais était un homme d'affaires intelligent. Il possédait une boulangerie et vendait du pain aussi bien aux restos qu'aux épiceries, et même aux mosquées. Lors de la prière du vendredi, il installait des stands de pizzas qu'il écoulait par parts.

On connaît la propension des libanais pour le commerce, mais notre ami faisait affaire aussi bien avec les

musulmans qu'avec les mécréants et jouissait d'une bonne réputation auprès des deux communautés.

Je savais à peu près où il habitait mais je n'étais jamais allé chez lui. Laisse tomber le palace ! Posséder ta propre maison en Allemagne, c'est déjà un exploit mais posséder un palace pareil était juste le summum de la réussite sociale. Je ressentis un contraste terrible entre la dureté du camp des moujahidines et l'opulence de la villa du libanais ; un peu comme les gars à qui Allah fait subir les pires sévices en enfer pendant des milliards d'années avant de réaliser qu'ils ont dans leur cœur une once de foi et les transfère enfin au jardin d'Eden.

Le gars menait une vie de luxe, les amis ! A voir cette abondance, je ne pus m'empêcher de penser aux chefs religieux millionnaires, ceux qui mobilisaient les jeunes et les envoyaient au charbon pendant que eux, se tenaient tranquilles dans des demeures cossues, loin des zones de tension.

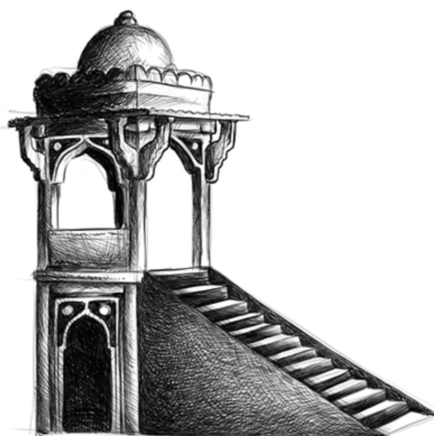
On prit place dans un grand salon au plafond haut et au bois rare, sculpté et ornementé de grands lustres. Par terre, le tapis nous regarda dans le blanc des yeux pour nous dire son prix exorbitant.

Le mec nous accueillit vraiment comme des héros. Et malgré l'heure indue, il nous offrit toutes sortes de gâteaux et le Baklawa réglementaire, plus d'autres pâtisseries orientales dont on ignorait jusqu'à l'existence.

C'était l'occasion de purger tous les microbes de la campagne de Bosnie!
Abou Hamza, qui avait d'autres chats à fouetter, prit congé de nous et alla vaquer à ses occupations. Le libanais nous emmena alors dans nos quartiers. Il nous montra l'emplacement de la douche et nous fit entrer dans ce qui ressemblait à une maison dans la maison. C'était à ne plus rien comprendre. Je me retrouvai dans une chambre à moi tout seul, dans un luxe que je connus pour la première fois de ma vie ; un matelas de ceux sur lesquels on pouvait faire du trampoline et des couvertures fourrées de plumes d'anges. Le point d'orgue fut la douche. J'avais l'impression d'être un assoiffé devant une source d'eau fraiche. Entre le marbre blanc, les robinets dorés, les serviettes tellement propres et fraichement lavées que je n'osai même pas m'essuyer avec, je restai un bon moment, pensif, à contempler ce faste. Je me barbouillai finalement le visage à l'eau et dormis aussitôt du sommeil du juste.
Evidemment personne ne se réveilla pour la prière de l'aube et ce jour-là nous n'effectuâmes ensemble que celle du matin. D'habitude je me réveillais à la vue de barbus hirsutes, mais aujourd'hui ce fut le visage d'ange de la fille du libanais qui me fit face au petit déjeuner. J'enviai le chanceux qui se marierait avec elle. Et pourquoi pas moi après tout ? Je lâchai les rênes à mon imagination et me

fabriquai un scénario à la guimauve où son père me donnait sa main malgré mon extraction modeste et me nommait patron de la boulangerie…fin de la rêverie !
On eut droit à un petit déjeuner copieux. On aurait dit une table de mets célestes descendue du paradis. Après avoir picoré timidement par ci par là, je décidai finalement d'y aller franco, ne sachant pas si un jour je reverrai autant d'abondance. Ce fut l'occasion rêvée de fournir à mon corps un capital inespéré de vitamines et de protéines dont il manquait cruellement depuis dix-neuf ans…

Chapitre vingt-deux
La promotion



On monta à bord de la belle Mercedes du libanais qui nous déposa, moi à la mosquée et Ali à la fac. Ce dernier a bien fait de garder son logement en cité universitaire. Il a pu

revenir, poursuivre ses études et est devenu un grand médecin…non je déconne. Je n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis. De deux choses l'une, ou il a vraiment poursuivi et réussi ses études ou alors il s'est fait explosé dans un attentat terroriste quelque part.

La mosquée était devenue mon chez moi, et malgré une absence relativement courte, elle me manqua terriblement.

J'ouvris la porte de la mosquée et saluai ses occupants d'un Salam Alaykoum. Point de réponse. Après vérification, la mosquée semblait déserte. J'entreposai alors mes affaires dans la vieille case à fringues et à la vue du coin VIP, je souris et me demandai si j'y avais droit, maintenant que j'avais fait mes classes en Bosnie.

Je me posai à la porte de la bibliothèque et saisi « *la réponse qui suffit à ceux qui ont altéré la religion du Messie* [46] » du cheikh Ibn Taymiyya. Apparemment personne ne l'avait ouvert en mon absence puisque le signet était toujours à la page que j'avais marquée. Avant de partir en Bosnie, j'entrepris de traduire ce bouquin en Allemand. Comment un bouquin d'une telle importance n'était-il toujours pas traduit en Allemand ? L'auteur y déconstruit méthodiquement le christianisme. Toutes les questions sur cette doctrine y étaient traitées en long, en

[46] Ouvrage écrit par Ibn Taymiyya (1263- 1328) contre le christianisme.

large et en travers. Il me paraissait évident que tout allemand qui lirait la traduction se convertirait sur-le-champ à l'islam. Mais je semblais oublier les millions de chrétiens arabes qui n'ont pas eu besoin de traduction et qui malgré cela ne succombèrent pas à l'érudition du cheikh. J'allais vivre ultérieurement, et de près, ce clash des interprétations, car le problème n'était pas tant la langue que la compréhension islamique du christianisme. Ma présence dans la mosquée m'a vite ramené à la routine d'avant et je m'y sentais en paix.

Je m'abandonnai à la lecture d'Ibn Taymiyya jusqu'au retour des frères pour la prière de midi. Le premier fut Jamal l'algérien. Les yeux larmoyants, il se jeta sur moi et me pris dans ces bras. Je mesurai là à quel point je comptais pour lui. Suivit alors Mustapha qui m'embrassa aussi. Mais je ne pus m'empêcher de ressentir quelque chose d'inauthentique chez lui, comme s'il était gêné ou énervé.

La mosquée se remplit vite en ce samedi midi et je fus l'objet de toutes les attentions. On me posa toutes sortes de questions sur les moujahidines, le périple bosniaque, et sur Abou Hamza. Bref, je venais de monter en grade. J'étais dès lors considéré comme un ancien combattant et membre de l'armée de libération. Après la prière, je ne vis toujours pas Abdel Fattah et je m'enquis de ses nouvelles :

– Où est Abdelfattah ?

- Il s’est remis avec la vieille.
- Sérieux ?
- Oui, il est revenu vers elle. Ils se sont rabibochés.

Entre les divorces, les mariages ou encore les expulsions, les nouvelles commençaient à pleuvoir de tous les côtés. J’avais l’impression d’avoir passé dix ans en exil.

Parmi les nouveaux visages de la mosquée, il y avait un vieux bosniaque, un certain Hadji, qui, apprenant que je revenais de Bosnie, posa vite son dévolu sur moi et, ce faisant, contribua à polir mon image auprès des autres.

J’obtins une vraie promotion à la mosquée et passai du simple gars qui habitait la mosquée à la position de pilier de celle-ci. Mes responsabilités augmentèrent aussitôt et je me chargeai d’organiser des cours de lecture du coran ainsi que des séances de questions réponses aux fidèles. Parmi les nouvelles fonctions qui m’incombaient désormais, je devais organiser les cours de lecture coranique ainsi que les séances de questions réponses avec les fidèles. Comme si seul le séjour en Bosnie suffisait à propulser quiconque au grade de docteur ès loi islamique. Malgré tout, le respect et l’amour qu’on me témoigna m’obligeaient et je m’astreignis donc, du haut de mes vingt ans, à la rigueur dans les avis religieux que j’édictais.

Avec le temps, les nouvelles habitudes s’installèrent et la Bosnie, le pick-up et les couvertures n’étaient plus qu’un

lointain souvenir. De surcroît, les nouvelles qui nous parvenaient de Bosnie étaient mauvaises et confirmaient à 100% que notre décision de rentrer était la bonne.
On racontait qu'il y aurait eu des heurts avec les bosniaques. Plusieurs hauts gradés parmi les moujahidines auraient été tués et d'autres emprisonnés. En résumé, l'entreprise jihadiste en Bosnie s'en était allée en eau de boudin.
Quant à moi, j'étais tranquille avec Allah puisque j'avais tout sacrifié à sa gloire.

Chapitre vingt-trois
Aziz le casablancais



La mosquée, qui était mon refuge depuis que j'ai mis les pieds sur le sol allemand, continuait de remplir cette fonction. Un soir d'hiver, on frappa à la porte. Quand

j'ouvris, je me retrouvai face à une catastrophe humanitaire de grande envergure, Aziz le casablancais. Il était sévèrement handicapé des quatre membres et portait un T-shirt, un pantalon en toile et des baskets. On aurait dit un indien à peine débarqué de Calcuta.

- Salam Alaykoum
- Salam mon frère. Je suis bien à la mosquée ?
- Oui, c'est bien la mosquée.
- Est ce que je peux squatter ici avec vous ? Je n'ai nulle part où aller.
- D'où viens tu ?
- De Casa.
- Non, je veux dire d'où viens tu en Allemagne ?
- Oh, je viens juste d'arriver.
- D'où ??
- De Pologne.

Aziz venait de passer de Pologne en Allemagne. Les origines de son immigration, démarraient en Russie. Il y était allé en touriste par l'entremise d'un membre de sa famille et pensait, comme beaucoup, qu'une fois sorti du Maroc, la vie se transformerait en paradis sur terre. Son intermédiaire sur place le laissa tomber et Aziz se retrouva SDF, à trainer dans les rues russes sans que personne ne se soucie de lui.

L'aventure dans laquelle il s'embarqua par la suite ne peut que susciter l'admiration. Le gars avait sillonné toute

l'Europe de l'Est depuis la Russie jusqu'en Allemagne, sans le sous et sans maitriser aucune des langues des pays qu'il traversa, jusqu'à la porte de notre mosquée. Dingue ! Quand par la suite, on fit sa connaissance, il me fit penser à mon pote Amine le boiteux ; ce qui lui manquait en motricité, il le compensait par son cerveau.

Le sourire ne quittait jamais son visage. En bon fils du peuple, il était toujours partant pour la déconne. Il n'avait pas de formation académique, y connaissait que dalle à la religion et ne faisait même pas la prière. Tranquille pépère !

Après avoir perdu espoir sur ses capacités au travail et à faire des études, on se focalisa exclusivement sur son éducation religieuse. Il garda intactes toutes les curiosités casablancaises de son quartier et nous en fit part. L'exemple le plus drôle fut probablement ce langage codé qu'il créa avec ses potes, de façon à ce que les parents ne puissent rien comprendre à leurs conversations. A maintes reprises, il essaya de nous l'enseigner mais ses tentatives demeurèrent vaines.

La mosquée se trouvait à proximité d'un jardin d'enfants. Les mômes venaient là accompagnés de leurs parents pour faire de la balançoire ou du toboggan.

Aziz s'y posa un matin et ne revint qu'en fin de journée, la mine réjouie.

- T’étais où ? tu as raté les prières de midi et de l’après-midi.
- J’ai déniché une couguar.
- Quoi ?
- Oui j’ai rencontré une allemande d’âge mûr.

Je fus doublement choqué. D’abord d’un point de vue religieux ; les histoires de drague et de rendez-vous n’avaient pas cours à la mosquée et contrevenaient de manière criante à la morale musulmane. Ensuite, comment diable a-t-il pu lui parler, compte tenu de son handicap et de sa méconnaissance de l’allemand?

- Comment as-tu pu lui parler ?
- Avec des signes.
- Des signes ? Et elle t’a compris ?
- Tout à fait, et on s’est rencardé pour demain.

Sur le coup, je ne l’ai pas cru, mais je n’ai rien dit. Un frère algérien présent, n’y croyant pas ses oreilles non plus, se proposa de l’accompagner le lendemain à son rendez-vous, et de rester à distance pour vérifier ses dires.

Quel fut notre surprise quand on apprit qu’effectivement il avait fait la connaissance d’une allemande, au demeurant mignonne, et qu’ils s’étaient assis ensemble à papoter et même à rire de temps en temps. Pas la moindre idée, cela dit, sur comment ils arrivèrent à communiquer ! Mais le mauvais œil a eu raison d’Aziz. Il fut victime de son esprit aventureux et de son excès de confiance. Il eut

l'idée saugrenue d'emprunter un vélo à la mosquée – je peine à imaginer comment- pour allez en ville. Il s'engagea dans une rue exiguë, perdit l'équilibre et percuta une voiture garée sur le côté, déclenchant ainsi l'alarme du véhicule et invitant le propriétaire à venir se saisir de lui.

Mais lors de la rédaction du procès verbal, le langage des signes ne semblait plus opérer. Les flics comprirent vite qu'il s'agissait sûrement d'un clandestin et trouvèrent le numéro de la mosquée sur un bout de papier dans la poche d'Aziz. Quand ils nous appelèrent, on nia en bloc toute relation avec lui. Pour éviter qu'ils ne remontent à la mosquée, on le laissa lâchement tomber, que Dieu nous pardonne.

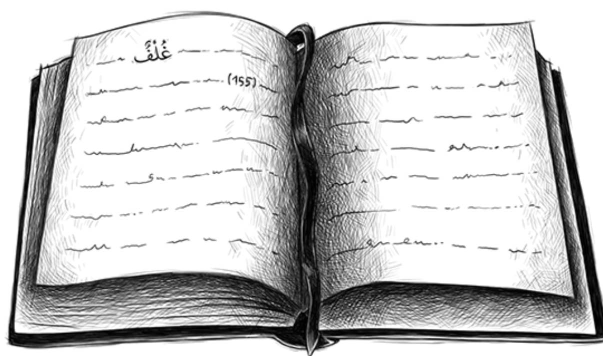
Ce qui est ironique dans la triste et courte histoire d'Aziz, c'est ce que Hamdan nous raconta plus tard. Hamdan, clandestin algérien, était l'instigateur de cette virée en ville. Il proposa à Aziz de l'accompagner au Kaufhof[47], histoire de s'asperger des meilleurs parfums du magasin. Quand l'accident arriva, Hamdan prit la fuite et laissa le pauvre Aziz derrière lui. Aujourd'hui, ce ne sont donc plus les fragrances de Christian Dior qu'Aziz doit sentir au

---

[47] Grand magasin allemand du type Galleries lafayette en France, Selfridges en Angleterre ou encore Macy's aux états unis.

Maroc mais probablement celles, moins raffinées, d'absinthe et de menthe.

Chapitre vingt-quatre
La tempête avant la tempête



Rien ne dure et la vie se joue de nous autres, pauvres créatures.

J'avais fait mon trou à la mosquée, je m'y sentais bien et servais Allah et ses sujets du mieux que je pouvais. Il ne manquait plus qu'un messène me donne la main de sa fille et la boucle aurait été bouclée. Mais il allait en être autrement.

La catastrophe qui devait précipiter la fin fut l'œuvre de Mustapha, le chef de la mosquée, et de Zouaoui, un habitué de la mosquée mais qui n'y habitait pas toujours. Ce dernier avait tiré le gros lot. Il était tombé sur une allemande convertie et voilée, une de ces filles qui s'étaient auto-converties sans intervention extérieure. Pour un clandestin en situation précaire, une occasion comme celle-là était inespérée. C'était la régularisation servie sur un plateau.

Il devait faire vite et battre le fer pendant qu'il était chaud. Mais cela n'allait pas être une partie de plaisir. D'abord la fille était voilée et super engagée. Elle n'était pas du genre Hijab en surface et string en-dessous. Le plan de base du maghrébin est souvent d'inviter la fille à la maison et de conclure après le Tajine. Impossible que cela puisse marcher pour Zouaoui, qui de toute façon n'avait pas où l'emmener, n'ayant lui même que la mosquée pour logis. La rareté du pied-à-terre pour coucher, problème bien connu des jeunes amants au Maroc, existait aussi en Allemagne !

Pour ne pas rater le coche, il lui restait la solution du mariage coutumier islamique avant le mariage civil. Le gars, comme la plupart des occupants de la mosquée, avait une connaissance rudimentaire de l'islam. Il donna rendez-vous à la fille à la mosquée pour la briefer sur la procédure du mariage islamique. Mais il ignorait qu'il allait tomber sur un os en la personne de Mustapha, personnage avenant et qui inspirait la confiance de tous.

D'après Zouaoui, la fille arriva, se déchaussa et s'assit timidement. Elle aurait alors immédiatement tapé dans l'œil de Mustapha qui commença à la baratiner en détail sur l'islam, pendant que Zouaoui, timide, prenait son mal en patience. Arrivée l'heure de la prière de l'après-midi, ce dernier se leva pour faire ses ablutions et c'est ce moment précis que choisit Mustapha pour porter l'estocade. Il lui fit croire qu'elle s'apprêtait à faire une bêtise, que le mari qu'elle croyait pieux ne l'était pas tant que ça et qu'elle avait besoin de quelqu'un d'autre, quelqu'un à la piété chevillée au corps, qui l'élèverait dans sa foi et qui s'appellerait naturellement Mustapha !

Le plan marcha au delà de ses espérances puisque moins d'un mois plus tard, elle zappa Zouaoui et se maria avec lui. Il partit alors vivre chez elle, nous laissant aux prises avec une guerre civile à la mosquée. La dernière fois que je l'ai vu, il vendait des Falafels dans un kiosque en ville.

Ce n'était pourtant pas la première manipulation dont je fus témoin. Il y avait aussi le cas de Rolf, un jeune allemand de dix-huit ans, dont la sœur, mariée à un marocain (Hamid), était musulmane par sexe interposé seulement. Rolf était un garçon gentil et très timide. Il n'avait pas d'amis et semblait souffrir de harcèlement au lycée. Ses parents, aisés, lui payaient un appartement pour lui tout seul.

Pendant l'une des fêtes religieuses, sa sœur et son beau frère l'encouragèrent à venir fêter avec nous. Nous le reçûmes comme il se doit et le mêlâmes même à nos activités. Il se fit de nouveaux amis à la mosquée et y trouva vite sa place.

Evidemment, pour nous, c'était une aubaine, car notre mission principale était de ramener les âmes perdues sur le chemin de Dieu. On lui rendait souvent visite chez lui et, bien qu'il ne fût pas musulman, on l'invitait à prier avec nous. J'entrepris même de lui apprendre l'Arabe et bredouillais le Coran avec lui lettre par lettre. Lors de l'une de ces séances de lecture, il fut prit d'un long fou rire à la lecture du verset 155 de la sourate des femmes. Le verset dit ceci : *Nous les avons maudits à cause de leur rupture de l'engagement, leur mécréance aux révélations d'Allah, leur meurtre injustifié des prophètes, et leur parole: «Nos cœurs sont (enveloppés) et imperméable, etc ».* Les deux derniers mots se disant en arabe

« *Rolfon* », Rolf réagit à cette homonymie par le rire et se mit à répéter *Rolfon* en boucle, en s'esclaffant pendant un bon moment. C'était de bon Augure Rolf, ton prénom est mentionné dans le saint Coran, lui dit-on.

Et puis le moment que chaque musulman zélé attend finit par arriver. A quelques jours du Ramadan, je me trouvais avec notre ami Rolf à la mosquée, quand, mi-figue mi-raisin et en bon VRP de la foi, je lui lançai :

- Le Ramadan est à nos portes.
- Je suis content. J'aime bien le Ramadan.
- Tu vas jeûner avec nous, n'est-ce pas ?

Je le dis avec le sourire.

- C'est possible.
- Tu sais, si tu veux que la prière, la lecture du Coran ainsi que le jeûne puissent t'être crédités par Allah, il faut que tu te convertisses.
- Inchallah

Tel maître tel élève. Il avait bien intégré que nos réponses se terminaient toujours par Inchallah.

- Qui te garantit que tu ne mourras pas demain ?
- Personne.
- Ben alors, qu'attends tu ?
- Je ne sais pas.

- Tu n'as qu'à dire la chahada[48] et tu seras au top avec Allah.
- Mmh…d'accord ? maintenant ?

J'étais scié ! Le mec accepta de suite alors que je déconnais à moitié ! Après que Rolf eut prononcé la chahada, je le pris dans mes bras et quiconque apprit la bonne nouvelle vint le féliciter. Tout ceci eut lieu alors qu'à mon insu, en catimini, se tramait autour de Rolf une guerre fratricide entre Hamid, son beauf, et Driss, un cadre de la mosquée en charge des finances.

Driss voulait marier Rolf à sa sœur au Maroc mais Hamid ne l'entendait pas de cette oreille et l'accusait d'opportunisme. Il briefa sa femme et sa belle famille allemande pour faire capoter les plans de Driss. Mais ce dernier se révéla retors. Il prit Rolf sous son aile, l'emmena au Maroc, le circoncit et le maria à sa sœur. Ils le baptisèrent Mehdi !

Je me rendis alors compte que pendant tout ce temps, je servais les desseins de Driss, sans le savoir.

Ceci n'est qu'un échantillon des machinations et intrigues qui eurent lieu dans ce lieu de paix et fraternité, et qui allaient finir par sonner son glas.

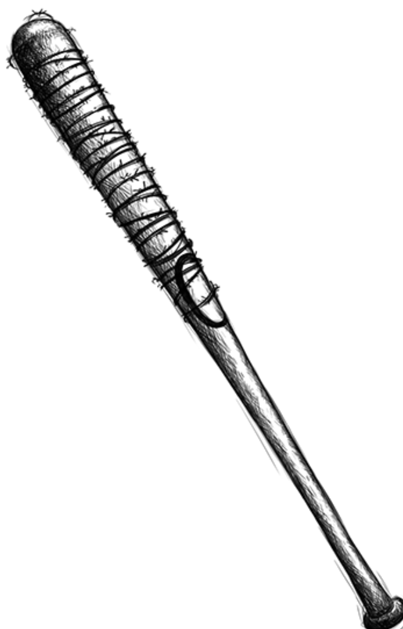
---

[48] Profession de foi musulmane et premier pilier de l'islam : « *j'atteste qu'il n'y a pas de divinité en dehors d'Allah et j'atteste que Mahomet est le Messager d'Allah.* »

La goutte qui allait faire déborder le vase devait tomber vers la fin du ramadan.
La mosquée était pleine à craquer. Nous effectuâmes la prière du crépuscule et rompîmes le jeûne, comme tous les jours, avec du riz au poulet. Nous étions assis à attendre la prière du soir quand un homme fit irruption dans notre assemblé. Il avait l’habit blanc resplendissant, le cheveu noir foncé, ne semblait pas avoir voyagé et était inconnu de tous. Exactement comme dans le Hadith qui relate la venue de l’ange Gabriel, un jour que le prophète discutait le bout de gras avec ses compagnons.
Le Monsieur, bien mis, en costume-cravate et propre sur lui, demanda la parole pour nous entretenir, disait-il, d’un sujet de grande importance. Il commença : « Je suis commerçant en chaussures de grande qualité et comme je change de collection chaque année, je voudrais faire don à la mosquée d’un camion entier de souliers. »
Devant une telle occasion, on se mit instantanément à baver ! Les questions fusèrent et dans le brouhaha qui s’en suivit, personne n’avait plus rien à secouer de la prière à suivre ! Le bottier s’excusa de ne pouvoir rester et prit congé de nous. Il s’entendit cependant avec Driss, le beauf de Rolf, qu’ils s’appelleraient sous peu pour coordonner la distribution des chaussures le jour de l’Aïd.

Jusque là tout va bien ! On dit bien que l'important n'est pas la chute mais l'atterrissage. Et ce dernier n'allait pas être de tout repos…

Chapitre vingt-cinq
La grande discorde



La Rochefoucauld disait dans ses *sentences et maximes morales* que « la plupart des dévots dégoûtent de la

dévotion ». Que ne tombe-t-on de haut quand on met quelqu'un sur un piédestal et qu'il s'en trouve déchu avec fracas. Ce jour de l'Aïd, la chute fut sévère.

La veille au soir, la mosquée bruitait déjà de rumeurs, surtout chez les clandestins.

- Où sont les chaussures ?
- Dieu et Driss seuls le savent.
- Non, ne dis pas cela. Crains Dieu !
- C'est lui qui devrait craindre Dieu. Où est notre part de l'aumône ?

La plupart des clandestins étaient persuadés que Driss les avaient roulés sans la farine et embarqué les chaussures. La vérité est que le silence de la direction de la mosquée était assourdissant. Nous ne revîmes plus jamais le bottier après sa visite et la revendication était devenue parfaitement légitime !

Les gens accouraient à la mosquée et certains venaient de loin pour assister au prêche du cheikh saoudien qui passa, cette année-là, le Ramadan avec nous. Il fit son sermon, nous nous embrassâmes, puis Jamal se mit à collecter l'aumône du ramadan auprès des fidèles. Arrivé au niveau des plus courroucés d'entre nous, l'un deux cria :

- Où sont passés les sous des chaussures ? dans la caisse ou dans la poche ?

Certains acquiescèrent tandis que d'autres, comme moi, s'offusquèrent de cette pique en plein Aïd. Driss, qui avait

eu vent des bruits de couloirs, saisit l'occasion pour se défendre :

- Que Dieu te pardonne. Ce ne sont pas des choses qu'on dit le jour de l'Aïd.

La réponse des complotistes n'en fut que plus enflammée :

- A toi de demander à Dieu de te pardonner, voleur d'aumône !

Tout portait à croire que la mauvaise action de Driss sur la personne de Rolf allait se payer aujourd'hui. Il commença à trembler comme une feuille, mais au lieu d'arrondir les angles, il expliqua confusément que le commercial nous avait posé un lapin et qu'il cherchait à nous monter les uns contre les autres. Puis, bille en tête, il attaqua les clandestins et les traita de tous les noms d'oiseau : fornicateurs, ivrognes, profiteurs !

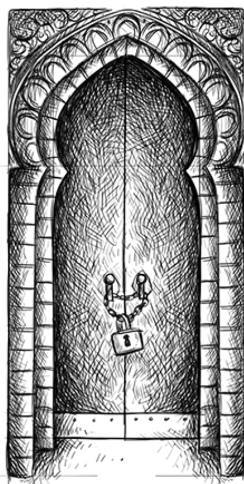
En réponse, les gars lui sortirent toutes les casseroles qu'il trainait à la mosquée, les anciennes comme les plus récentes. Les cris et les injures fusaient de tous les côtés et la mosquée ressemblait à un souk un jour de grande fréquentation. Quelques algériens, jusque là neutres, pris par un sentiment national, se mirent à défendre leurs concitoyens contre Driss. De même firent ses amis, si bien qu'en peu de temps, la maison d'Allah se transforma en foire d'empoigne. L'histoire des chaussures était vite oubliée et fit place à d'autres scandales bien plus graves.

Il s'avéra que Driss tapait dans la caisse de la mosquée et qu'il en utilisait la carte bancaire à des fins personnelles. Submergé par autant de révélations, il entraîna dans sa chute les autres cadres en révélant un festival de tartufferies. L'un d'eux était marié dans le dos de sa femme, un autre consommait du khat[49], un troisième partageait la foi déviante des Ahbaches[50]…
Moi-même et quelques autres restâmes en dehors de la mêlée, sidérés que nous fûmes par ce spectacle affligeant de la discorde, que je mis, comme à mon habitude, sur le compte de Lucifer, le fauteur de troubles.
On ne saura jamais ce qui est advenu des chaussures. Que Driss ait menti ou qu'il ait dit vrai, puisse Dieu punir ceux qui ont fauté, me disais-je. Dans tous les cas, cet épisode précipita la fin de la mosquée et déclencha, par là même, le compte à rebours de notre départ.

---

[49] Plante euphorisante originaire du Yémen et de la corne de l'Afrique. Elle est consommée par les habitants de ces régions qui en mâchent longuement les feuilles pour leur effet stimulant et euphorisant, comparable à celui de l'amphétamine. Elle est interdite en islam.
[50] Association des projets de bienfaisance islamique, mouvement soufi fondé au Liban en 1930 et très opposée au Wahhabisme et au Salafisme sunnites. Elle est même épinglée par ses derniers qui la considèrent comme hérétique, notamment sur les questions de l'unicité, l'intercession ou encore l'innovation.

Chapitre vingt-six
La fin des carottes



Mohammed le soudanais, l'un des gardiens du temple, entreprit de reprendre les choses en main pour tenter de sauver les meubles et de redorer le blason de la mosquée.

La première étape de cette opération mains propres fut de nous donner un délai d'une semaine avant de déguerpir. Le temps du squat à la mosquée était révolu ! Il justifia sa décision par une loi allemande qui interdisait depuis peu de dormir dans les lieux de culte. On ne saura jamais si c'était un gros bobard ou pas, mais il n'en reste pas moins que le timing, juste après les heurts de la mosquée, était pour le moins suspect.

Il nous donna à chacun quelques deniers de l'argent de l'aumône et nous souhaita bon vent. Je passai une semaine dans la confusion la plus totale, comme un animal élevé en cage et qui allait être remis en liberté, comme un nourrisson privé brusquement du lait maternel.

Comme j'avais plutôt bonne réputation, je reçus moultes propositions d'hébergement. J'étais parti pour redécouvrir l'Allemagne à nouveau et rebelote pour le taf, le loyer, l'administration et la paperasse.

J'aurais préféré que certaines propositions d'hébergement ne m'aient jamais été faites. Plutôt SDF que chez certains. Le dernier scélérat qui m'invita fut un tunisien qui ne mérite même pas que je cite son nom. Il me fit un coup de pute que je ne pardonnerai jamais. Il était étudiant boursier et habitait la cité universitaire. Je débarquai chez lui le soir, posai mes affaires et me couchai. Au petit matin, nous effectuâmes la prière de

l'aube avant de nous recoucher. Mais à mon réveil, je fus surpris de voir que la porte était fermée à clef de l'extérieur. Le gars m'avait tout simplement enfermé dans sa piaule ! Pourquoi ? était-ce une erreur ? C'était à n'y rien comprendre. Je pionçais devant la porte et le gars a dû forcément m'enjamber pour sortir… Je gambergeai un moment et finis par prendre mon mal en patience. Après tout, il était peut-être allé faire une course rapide et allait vite revenir. La matinée passa puis l'après-midi et toujours pas de tunisien à l'horizon. Au delà de la soif et de la faim, le problème fut le petit coin qui se trouvait derrière cette foutue porte.

Au crépuscule, je commençai à perdre patience et me mis à frapper à la porte en espérant que quelqu'un m'entende. Et s'il était mort le mec ? Et si j'étais coincé là et condamné à périr de faim et de soif ?

Il finit par se pointer autour de dix heures du soir, ouvrit la porte et entra sans dire ni bonjour ni merde…

- J'étais enfermé toute la journée. La porte était verrouillée de l'extérieur, ai-je protesté.

Il éclata d'un rire naze qui ne faisait aucun sens. Estomaqué par autant d'idiotie, je pris mes cliques et mes claques et me remis à Dieu. Cette nuit-là je la passai dans le hall du quartier universitaire. Il y avait là quelques chaises. J'en saisis une et dormis comme un passager de

bus. Au matin je courus sans délai voir les annonces de logements étudiants, mais ne trouvai rien que ma modeste bourse pouvait payer.

Je dormis la nuit suivante dans une station de métro avec les ivrognes et les toxicomanes. Le surlendemain je me remis à la recherche d'un travail et d'un logement, sans succès. Les quelques Marks de l'argent de l'aumône que j'avais commençaient à fondre comme neige au soleil. A deux doigts du désespoir, je tombai finalement sur une chambre à louer, chez une vieille dame à l'article de la mort. Et bien que l'immeuble de trois étages où j'allais habiter se trouvait loin du centre ville, j'acceptai sans broncher. Je fus tellement ravi d'avoir un toit au-dessus de ma tête que j'en fis profiter bon nombre de clandestins de la mosquée, eux aussi à la rue. A un moment donné, nous fûmes cinq occupants réguliers de ma piaule. Nous nous nourrissions quotidiennement de maïs et de thon en boite. Et quand il nous prenait de varier les plaisirs, nous ouvrions une boite de lentilles ou de haricots blancs que nous réchauffions à même le feu, sans nous embarrasser d'une casserole.

Il y a eu plein d'histoires de dingue en rapport à cet endroit. La plus croustillante est probablement celle de Abdelillah. C'était un ancien membre des jeunesses islamiques au Maroc qui avait fait de la taule pendant des années. Il détestait tout ce qui avait trait à ce pays, qu'il

avait fui clandestinement pour l'Espagne, avant d'arriver en Allemagne. Je le logeai chez moi et les choses se passaient plutôt bien au début, jusqu'à cet épisode de la porte fermée, qui reste à ce jour un mystère.

Un jour qu'on était invité par un syrien à déjeuner, Abdellilah refusa de venir avec nous, préférant rester tranquille dans la chambre.

Nous partîmes remplir notre panse mais à notre retour, la porte resta fermée et Abdellilah, qui devait être là, n'ouvrit pas. On n'entendit aucun bruit derrière la porte et pourtant celle-ci était fermée de l'intérieur. On augmenta la cadence et l'intensité des coups mais rien n'y fit. On en arriva à se poser sérieusement la question de son pronostic vital ! Bien sûr qu'on aurait pu appeler les flics, mais je logeais des clandestins chez moi ! Ce charivari attira l'attention des voisins qui appelèrent le concierge. Il avait le double des clés et allait peut-être nous sortir de là. Je priai les clandestins qui m'accompagnaient de se disperser dans la nature de peur qu'un vieux retraité ne les vende aux flics. Le concierge arriva.

- Quel est le problème ?
- Un ami m'a rendu visite. Je l'ai laissé chez moi et suis allé faire une petite course, mais en revenant j'ai trouvé la porte fermée.
- Tu es sûr que ton pote est là-dedans ?

- Oui il doit être là. La porte est fermée de l'intérieur.
- Tu n'as pas les clés ?
- Ben non, sinon j'aurais ouvert la porte…

Il fourra sa main dans un immense trousseau de clés qu'il trimbalait et se mit à les essayer l'une après l'autre. Evidemment aucune d'elles n'ouvrit ma serrure.

- Bon, il va falloir qu'on appelle le serrurier.
- Ok.
- Ça va te couter 100 Marks.
- Comment ?

J'étais dans la dèche et 100 Marks, c'était trop cher pour moi.

- Impossible, je ne les ai pas.
- Attends.

Il partit un moment et revint avec tout l'attirail du serrurier. Il livra un mano a mano héroïque avec la serrure et finit par ouvrir la porte. Je passai alors la tête à l'intérieur et fut piqué par l'air vicié de transpiration qui y stagnait.

Je pris gentiment congé du concierge, fermai la porte et demandai des explications entre quatre yeux à Abdelillah. Mais au lieu de répondre, il resta là étendu, les yeux dans le vague ! Je fis comme si de rien n'était et passai l'éponge. Plein d'hypothèses me passèrent par la tête mais la plus probable était que le gars se faisait pleurer le cyclope et

qu'on s'est pointé au mauvais moment. Il resta alors prostré et n'en dit mot.

Je privilégie l'explication sexuelle car je vécus une situation similaire avec le dénommé Mohammed l'égyptien, entre temps devenu Imam d'une grande mosquée en Allemagne ! A l'époque, il était étudiant et travaillait comme gardien de nuit dans un parking pour camions, le weekend. Il était posté dans une cabane en verre transparente sur 360 degrés et avait pour seul divertissement un poste de télévision. Comme il s'emmerdait comme un rat mort et qu'on habitait à proximité, il nous demandait de passer le voir de temps à autre. On avait l'habitude de prendre nos vélos et d'aller lui tenir compagnie quelques heures. Un soir qu'on se dirigeait vers son poste de garde par l'arrière de la fenêtre vitrée, on distingua la lumière et la forme de la télé, mais plus on se rapprochait, plus l'image devenait de plus en plus nette et le doute n'était plus permis : on le surprit entrain de mater un film de boules, la main sur le zguègue !!

Honteux, nous rebroussâmes chemin et fîmes mine de n'avoir rien vu. Mais ne réalisant pas qu'on l'avait pris la main dans le sac et, repérant seulement qu'on était dans le coin, il nous appela de loin pour revenir le voir.

- Salam Alaikoum
- Mmh…Waalaykoum Salam.

Après le silence embarrassé de cette soirée, ni mon compagnon ni moi-même n'avons plus jamais évoqué ce sujet. Et bien que j'aie assisté par la suite à plusieurs prêches et conférences de notre ami, je n'ai jamais pu me défaire de son image honteuse de ce soir-là.

Chapitre vingt-sept
Les mauvaises fréquentations



La sortie de la mosquée fut pour moi l'occasion de découvrir l'autre face de l'Allemagne. Celle de

l'hédonisme et de la bringue. Ce fut aussi l'occasion de démasquer les tartuffes de la mosquée qui s'adonnaient en douce et sans retenue aux plaisirs de la chair. Dans le lot il y avait Abdellah, originaire de Bellaksiri[51] qui, malgré son seul poumon, passait la nuit à trainer dans les discothèques à la recherche de l'âme sœur parmi les mécréantes. Il y avait aussi les voleurs à la tire qui n'avaient pas de scrupules à dépouiller les Kufars et rangeaient leurs forfaits dans la case « prise de guerre ». Sans parler des soulards, des drogués et des faussaires de passeports. Je tombai donc de charybde en scylla à observer se craqueler le vernis de chacun, mais le seul qui garda une forme de constance, dans l'arnaque, fut Amine le boiteux. Comme je le mentionnais plus tôt, il lui faudrait des mémoires en plusieurs volumes à lui tout seul, tant il y aurait d'histoires abracadabrantes à raconter. Aussitôt arrivé en Allemagne, il s'empressa de s'inscrire à la fac et de souscrire l'assurance santé obligatoire pour étudiants. Ensuite il monta en haut d'un escalier, se débarrassa de sa béquille et se laissa tomber de tout son poids !

Après qu'il fût retrouvé en miettes en bas de l'escalier, l'ambulance arriva et le transporta d'urgence dans l'un des hôpitaux les plus réputés du pays, où des chirurgiens

[51] Petite ville de l'Ouest marocain.

compétents s'affairèrent à remettre en place un à un ses os du bassin et des jambes. Evidemment son assurance étudiante couvrit la totalité des frais de l'opération, des soins et de la rééducation. Mais Amine ne serait pas Amine s'il ne poussait le bouchon trop loin et ne profitait pas outrageusement de l'occasion qui lui était offerte. Déjà au Maroc, cimetière notoire des opportunités, il trouvait le moyen d'en créer. Que dire alors de l'Allemagne où les occases faisaient florès ! Il passa un bon moment à l'hôpital, logé, nourri, blanchi et bientôt même sexuellement actif. Il fit la connaissance d'une toute jeune infirmière qui l'aima sincèrement et fut aux petits soins pour lui. Il sortit enfin de l'hôpital et puisque Amine ne fait jamais les choses à moitié, il s'installa chez elle et se maria avec elle malgré l'opposition féroce de ses parents. Elle avait même dû couper les ponts avec eux pour se mettre en ménage avec lui. Il la mit très vite en cloque, régularisa sa situation et obtint d'entamer une formation d'artisan de matériel médical pour handicapés, un boulot qui payait très bien. Bref, tout s'annonçait sous les meilleurs auspices pour lui.

Malheureusement, personne n'est parfait et encore moins Amine. Il alla partir en sucette, et dans les grandes largeurs ! Il commença par se défoncer au cannabis quotidiennement et finit accusé de coups et blessures sur la personne de sa femme !

Après avoir tenu le coup un long moment, la pauvre dut prendre sa fille et quitter le domicile conjugal, pour s'abriter chez ses parents. Ces derniers n'acceptèrent que sous la condition de divorcer du marocain. Amine ne s'en laissa pas conter et les traina en justice. Ce fut peine perdue car après que son ex femme eut gagné le procès, il dut interrompre sa formation et entama une longue descente aux enfers.
Je le rencontrai à nouveau dans l'obscurité de son appartement où il ne payait même plus l'électricité. Je pense, d'ailleurs, qu'il ne l'a jamais fait depuis son arrivée en Allemagne ! A force d'ignorer les factures et les tonnes de lettres de rappel qu'il reçut, la société d'électricité finit par couper le jus à un handicapé, pour défaut de paiement. Une première dans l'histoire du pays !
Je le fréquentai assidument à ce moment-là et, par son intermédiaire, je fis la connaissance d'autres mauvaises pioches.
Son appart obscur se transforma littéralement en quartier général d'une bande de crime organisé. Le vol était monnaie courante chez les clandestins, surtout les algériens parmi eux. Leur chef s'appelait Abdelkrim. Impossible de le prendre pour un maghrébin tellement il avait le phénotype allemand : cheveux blonds, yeux verts et teint blanc comme un cachet d'aspirine. En Algérie il était informateur pour la police et quand la situation avec

le FIS commença à devenir explosive pendant la décennie noire, il plia bagage et partit en France, où il mit alors en pratique ses connaissances en vol à la tire. En revanche il ne put rester longtemps en France en raison de l'atmosphère sécuritaire qui y régnait sous Charles Pasqua et Jean Louis Debré. En Allemagne, à l'inverse, il menait un train de vie princier. En plus des fringues et des montres chères qu'il volait et portait, il s'attirait même le respect des vendeurs, qui étaient à cent lieux de se douter de ses larcins. Comble de l'ironie.

Ma foi commença à mollir à cette époque et cela se voyait. Je ne fréquentais plus la mosquée comme avant et zappais volontiers la prière de l'aube. Quant au Coran, ce n'est que rarement que je le lisais. Au lieu de cela je passais mon temps à trainer avec Amin et les autres. J'ai pu me trouver, de temps en temps, des petits boulots pour survivre mais rien d'extraordinaire en comparaison à l'argent sal des autres. Je m'enorgueillis jusqu'à ce jour de ne jamais avoir cédé au chant des sirènes de l'argent facile, car qui sait ce qui serait advenu de moi si je l'avais fait.

Je ne dois pas cette droiture à ma seule éducation mais aussi à un accident terrible qui frappa l'un de mes compagnons et qui me fit quitter définitivement la ville.

Généralement, en fin d'après-midi, le gang se réunissait chez Amine et chacun y allait de sa moisson du jour :

chaines en or, bagues, parfums, baskets Nike ou encore fringues de luxe. En ce maudit jour, Amine proposa qu'on aille faire la bringue dans un bar en haut d'une tour. A l'annonce des mots bar et boisson, je me sentis paralysé. D'un côté j'étais curieux de découvrir le monde de la nuit et de la fête, d'autant que je n'avais jamais mis les pieds dans un bar et que mes potes insistaient. De l'autre, je mesurais bien la faute que je commettrais si je passais ma soirée dans un endroit de débauche. Je m'excusai poliment et quittai la bande pour la soirée. Le lendemain, arrivant à la mosquée pour la prière du vendredi, je tombai sur Rachid l'algérien. Il était pâle comme un linge.

- Qu'est ce qui t'arrive ?
- Hussein est décédé.
- Quoi ?!

Il me raconta alors en sanglotant que Hussein, bourré, était tombé du haut de la tour ! Je n'arrivais pas à y croire. Hussein était encore avec nous la veille. Et bien qu'il fût voleur et pêcheur, il n'en était pas moins gentil et serviable.

La mort se rappela donc de nouveau à mon bon souvenir. La foi religieuse aussi, puisqu'à cette annonce, j'eus mauvaise conscience et me mis dans la tête que j'en étais même la cause. La mort de Hussein était peut-être un message qu'Allah m'envoyait pour me dire que je filais un mauvais coton. Pourquoi n'avais-je pas sermonné

Hussein pour qu'il revienne dans le droit chemin ? Pis, pourquoi l'ai-je conforté dans le pêché en y participant moi-même ? En cet instant, j'aurais aimé que le sol se dérobe sous mes pieds et que je disparaisse pour toujours…

Je coupai toute relation avec Amin et les quarante voleurs et ne me déplaçai plus qu'entre chez moi et la mosquée. Malgré cela, dès que je croisais le regard de l'un d'eux à la mosquée, le vendredi, je me sentais nerveux et triste. Il fallait absolument que je change d'air, de ville, que j'aille n'importe où et que je recommence tout à zéro.

Chapitre vingt-huit
Des histoires d'avant le départ



Je me demande si on ne m'a pas jeté un bon sort à la naissance, ou était-ce la simple providence ? Je dis cela

car toute personne qui me demanda conseil à cette époque et à qui j'en donnai, vit sa vie s'améliorer. Le hiatus dans ce système, c'est que leur situation à eux s'améliorait, mais pas la mienne.

L'un de ces veinards qui profita de ma Baraka était un palestinien qui répondait au doux nom de « Charabi », un sobriquet moyen-oriental qui veut dire « ma chaussette ». Sa biographie vaut le détour et j'y reviendrai plus tard. Ce palestinien était le rejeton d'un éminent membre du Fatah. Un de ces corrompus qui, sachant comment profiter des subventions accordées à l'autorité palestinienne, envoya tous ses enfants faire leurs études à l'étranger. Je connus Charabi après avoir été renvoyé de la mosquée. Il habitait le même immeuble que moi, chez la vieille.

Lors de la courte période où je l'ai connu, il se passa plein de trucs de ouf ! Commençons d'abord par dire que Charabi avait les plus beaux yeux que j'aie vus de toute ma vie ! Un mélange de marron et de vert d'une clarté exceptionnelle. Il aurait pu faire tomber raide dingue de lui n'importe quelle fille par le regard seulement. Mais ce qu'il avait en plus dans le regard, il le perdait au change en intelligence. Les voies du seigneur sont décidément impénétrables...

Charabi avait deux mains gauches. Le gars n'était doué pur rien ! Il avait une existence végétative qui se résumait

à dormir et aller au petit coin, comme un gamin. Sa chambre était un champ de bataille, ses fringues faisaient pitié et sa vie toute entière était un ratage sur toute la ligne !

A cette époque de transition, j'eus un jour l'idée saugrenue de proposer à Charabi d'aller à la piscine municipale. Notre ami se saisit d'un sac en plastique de l'enseigne Lidl (discounter célèbre en Allemagne) et m'accompagna. Arrivés sur place, je me rendis compte qu'il n'avait pas de maillot de bain ! Il plongea dans l'eau en short jean, ce qui lui attira immédiatement les foudres du maître nageur. Mais peu importait l'ire de ce dernier à Charabi, puisqu'il se débarrassa de son short et continua de nager tranquillement dans son slip de grand papa.

- Jette toi à l'eau pour qu'on ne te voie pas.
- Mais je ne sais pas nager.
- Comment ça ?
- Je ne sais pas nager.
- Grand Dieu ! Alors accroche toi au mur.

Il s'exécuta et s'accrocha au bord de la piscine à la manière de Fatiha la folle. Fatiha était une mendiante connue à Kénitra. Elle était crainte de tous car quand elle mettait le grappin sur quelqu'un, elle ne le lâchait qu'après en avoir tiré une taxe de libération.

- Viens vers moi, n'aie pas peur. Tu vas vite apprendre à nager.

Je m'éloignai de quelques mètres et l'encourageai à nager vers moi. Mais dès qu'il lâcha le mur, il commença à se débattre nerveusement et à boire la tasse. Il se trouvait malheureusement dans la trajectoire d'une allemande qui faisait des longueurs dans la piscine comme tout bon nageur. La pauvre fut brutalement arrêtée, façon Titanic, par cet iceberg palestinien. Apeuré de plus belle par le choc, il s'accrocha à elle comme une sangsue et continua à s'agiter tout en essayant de garder la tête au-dessus de l'eau. Elle, croyant que quelqu'un l'attaquait, se mit à crier, pendant que lui, certain de sa noyade, l'attirait vers le fond de la piscine. Tous les regards se rivèrent sur la scène et nous eûmes droit à une honte intergalactique. Le maître nageur vint vite à la rescousse et extirpa la fille des griffes de Charabi. La pauvre nageuse, ayant vécu la frayeur de sa vie, sortit de l'eau en pleurs. J'essayai par la suite d'expliquer la situation aux allemands et m'excusa platement auprès de la jeune fille.

Charabi fut logiquement banni du bassin des grands et envoyé jouer dans celui des enfants, qui n'était, du reste, qu'une mare d'eau tiède, chauffée par le soleil et le pipi des gosses.

Bizarrement, Charabi n'avait pas l'air de saisir l'ampleur ce qui venait de se passer. Il s'allongea dans l'eau et se mit à y barboter comme si de rien n'était. Ce fut la norme avec lui ; il commettait des bêtises innommables et se

comportait le plus normalement du monde ensuite. Un avantage évolutif pour lui, peut-être, mais une malédiction pour son entourage, sûrement !

Il m'arrivait parfois d'acheter un ticket de train pour le weekend, une offre de la Deutsche Bahn, pour voyager pas cher partout en Allemagne. Ce ticket en seconde était valable pour cinq voyageurs au maximum, dans tous les trains régionaux du pays.
Un weekend, j'invitai Charabi à m'accompagner à Cologne voir des potes. Cette ville grouillait de marocains et j'y connaissais plein d'anciens camarades de classe. Bien sûr, Charabi n'ayant rien de particulier à faire, accepta de venir. Mes potes nous accueillirent avec hospitalité et ne mirent pas longtemps à comprendre que quelque chose clochait chez lui. Le Samedi se passa bien et le lendemain, alors qu'on se préparait à repartir, l'un de nos hôtes ne trouvait plus sa chaussette. On se mit tous à chercher, sans succès. Comment est ce possible qu'une chaussette disparaisse ainsi. Mon pote se retourna alors sans hésiter vers Charabi et lui dit :

- C'est toi qui l'as !
- Moi ?
- Déchausse toi, qu'on regarde !

Charabi éclata d'un rire jaune.

- Déchausse toi, je te dis !

Il s'exécuta.

- Les chaussettes !
- C'est ma chaussette (c'est mon Charabi[52])
- Enlève !

Je n'aurais jamais cru à ce qui suivit si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux !

Il avait mis la chaussette de mon pote sous sa propre chaussette. On ne saura jamais pourquoi il a fait cela. Ce n'était certainement pas du vol car pourquoi voler des chaussettes, et de surcroit une seule ?

Cette situation extravagante déclencha un immense fou rire dans toute l'assemblée et égaya ce matin de Dimanche. Mais une semaine plus tard, l'ambiance n'allait plus être à la gaudriole. Charabi avait fait la connaissance d'une roumaine clandestine qui lui collait au train malgré sa totale nullité. Elle s'installa vite chez lui, dans une chambre universitaire dont le mobilier se résumait à une simple moquette, avec au centre une bouteille de ketchup. Véridique !

Un jour il se pointa chez moi, paniqué. La roumaine lui appris qu'elle était enceinte de lui et que, s'il ne reconnaissait pas l'enfant, elle irait voir les flics ! Drôle de truc quand même. Comment un pied nickelé comme lui aurait-il pu engrosser cette fille aussi rapidement ?

[52] Cet incident fut à l'origine du sobriquet „Charabi", ma chaussette.

- As-tu utilisé un préservatif ?
- Condom ?
- Oui
- Oui oui, j'ai mis un condom.

Bien qu'à ce moment-là je n'avais moi-même pas encore emmené Popol au cirque, j'avais la nette impression qu'il y avait anguille sous roche. Je lui dis que cette connasse cherchait à l'arnaquer.

- Tu es sûr que tu as utilisé un préservatif ?
- Oui, sûr.

Les jours qui suivirent furent un calvaire pour Charabi. Je lui conseillai de l'ignorer et d'attendre sa réaction. Ce qu'il fit ! Il s'avéra après coup que la fille cherchait bel et bien à l'entuber, le vrai père étant finalement un criminel albanais.

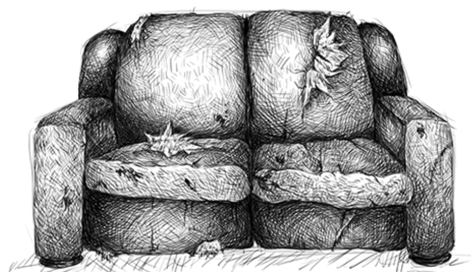
Cet épisode fut l'occasion de jouer cartes sur table avec Charabi. Je n'y allai pas par le dos de la cuillère et lui demandai directement ce qu'il faisait en Allemagne ? Ce à quoi il répondit : les études. Tu as autant de chance, cher ami, de réussir tes études que moi de devenir pape, lui dis-je. Il se tut et me laissa l'admonester. Son séjour en Allemagne ne servant qu'à lui attirer des ennuis et n'ayant pas de qualifications ni intellectuelles ni linguistiques pour mener à bout des études, je lui suggérai de repartir en Palestine aider son père. Il sembla avoir compris et reçut de bonne grâce mon conseil, d'autant que l'idée de

venir en Allemagne venait de son père qui cherchait visiblement à se débarrasser de lui. Quelques jours après, l'affaire était entendue et il repartit vivre dans son pays. Aux dernières nouvelles il travaillait comme responsable informatique dans une structure annexe de l'autorité palestinienne. Grand bien leur fasse car toutes les clés USB manquant à l'appel allaient se retrouver dans les chaussettes de Charabi !

Une autre fois, j'emmenai un frère égyptien à Cologne voir mes potes. Lors de ce déplacement, il connut une iranienne dans le bus et finit par se marier avec elle et régulariser sa situation, peu de temps après. D'autres gars que j'ai accueillis chez moi ou pour qui j'ai trouvé un logement, finirent par se ranger des voitures et s'installer, sauf moi. Le ciel avait-il prévu un bon samaritain pour moi aussi ? Où se cachait-il donc ce bienfaiteur, celui ou celle qui allait enfin m'aider à avoir ma chance et à me poser ?

Chapitre vingt-neuf

Justice et bienfaisance[53] aux pays des teutons



[53] Al Adl Wal Ihsane (littéralement: Justice et Bienfaisance) est un mouvement islamique marocain créé en 1973 par Abdessalam Yassine. C'est un mouvement légal mais non toléré par les autorités marocaines.

Le retour aux origines est une vertu, dit le proverbe arabe. Après avoir navigué dans les eaux troubles d'une existence non religieuse, je finis par poser les amarres et revins au groupe islamique que je connus tout jeune. Sauf que cette fois, plus qu'un apaisement, mon retour allait être un mal nécessaire.

Je guettais jusque-là l'opportunité de changer d'air quand je fis la connaissance du frère Abdelkader, membre historique de la confrérie islamique *Justice et bienfaisance*. Il était venu en Allemagne dans le but de répandre la parole de son chef spirituel Abdessalam Yassine, et connaissait plusieurs membres de la confrérie en Allemagne. Après avoir entendu mes doléances, il me suggéra d'aller à Francfort, grande ville et pôle économique et universitaire majeur, où je pouvais espérer trouver une vie meilleure. Mieux, il y avait à Francfort une antenne de la confrérie dont les membres habitaient une grande maison et qui pouvait m'accueillir, le temps de me retourner. J'étais réticent au départ mais finis par céder sous les encouragements d'Abdelkader. Ce déménagement à Francfort alla changer ma vie de fond en comble.

Je fis mes adieux à mes potes et mis le cap sur Francfort. Arrivé à la gare centrale, je fus d'abord impressionné par l'immensité du lieu, puis de métro en bus et sans GPS ni smartphone, ce fut le parcours du combattant avant

d'arriver à destination. Passés les salamalecs obligatoires et sans même qu'on me propose un verre d'eau, on me fit poireauter dans le patio en attendant que quelqu'un me conduise à mes « appartements ». Ayant vécu bien pire, je pris mon mal en patience et attendis de nouvelles instructions. L'attente dura un bon moment quand enfin un gars se pointa, tranquille comme Baptiste, me dit sommairement bonjour et m'emmena dans une chambre où quelqu'un pionçait déjà. Mais où étais-je donc tombé ? Il m'indiqua l'emplacement de ce qui ressemblait à un lit junior, me pria de poser mon barda et de dormir. De deux choses l'une, ou le mec est le roi de la déconne ou alors je venais de faire une énorme connerie à venir ici. Je dormis cette nuit-là plié en deux.

A l'aube, je fis la prière avec eux et restai éveillé à psalmodier le Coran et à gamberger à ma nouvelle situation. Au petit matin, je pris mon sac et partis chercher mon pain quotidien. Mieux vaut la rue que de rester là avec ces drôles d'oiseaux !

Ce que je finis par comprendre les jours suivants, c'est que ces gens là se connaissaient tous, qu'ils avaient de près ou de loin des liens de parenté. Cette proximité entre eux expliquait leur comportement et notamment les disparités criantes en terme de literie.

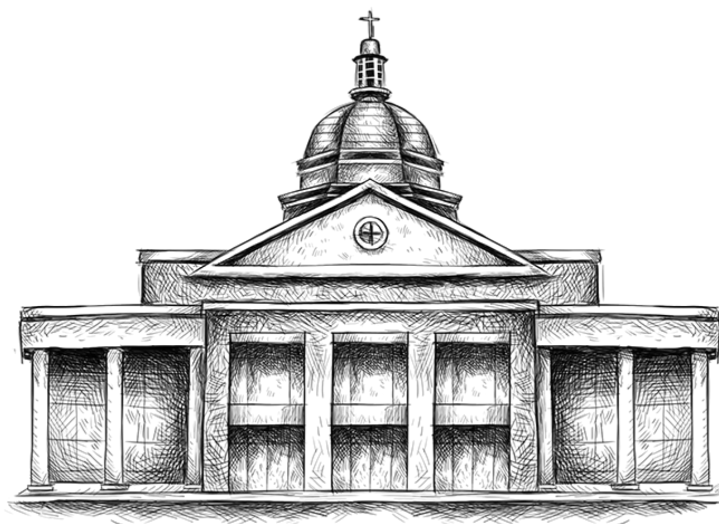
Ma stratégie s'en trouva d'autant clarifiée ; j'allais devoir faire bonne figure en attendant de trouver autre chose.

J'allais me contenter de manger ce qu'il y avait à manger et de dormir où je pouvais en attendant mieux. Je m'inscrivis à la fac, en sciences de l'éducation, et profitai de l'aubaine que fut le resto universitaire et ses prix modiques pour étudiants.

Pour être clair, il n'y avait pas d'atomes crochus entre les gars de la confrérie et moi-même. Eux aussi ne pouvaient pas me voir en peinture et espéraient me voir déguerpir à la première occasion. Bien sûr ils ne le disaient pas franchement à cause de leurs principes religieux, mais leur comportement trahissait ce qu'ils taisaient. Exemples choisis: Il leur arrivait de manger ensemble et prenaient un malin plaisir à ne pas m'inviter à leur table, ou encore ils m'excluaient délibérément des covoiturages même si ma destination était la même que la leur, etc.

Ma priorité à cette période était de trouver un logement à loyer modéré, dans une ville comme Francfort où les prix ne l'étaient pas. Mon seul espoir était la cité universitaire, mais vu l'interminable liste d'attente, autant dire que ma situation était désespérée. Je restai dans ce purgatoire un bon moment jusqu'à l'épiphanie de cette annonce d'une chambre en cité U chrétienne à un prix défiant toute concurrence.

Chapitre trente
Gloire au seigneur Jésus Christ



Je n’en ai pas cru mes yeux tellement le prix était modeste. Sans plus attendre, je me précipitai sur la

première cabine téléphonique et appelai le proprio. Une voix masculine me répondit.

- Allo bonjour, j'ai vu votre annonce et me demandais si la chambre était toujours à louer ?
- Oui la chambre est libre. Est ce que vous êtes étudiant ?
- Oui je suis étudiant. Est ce que je peux venir visiter ?
- Oui bien sûr. Si vous pouvez passer avant cinq heures, je serai encore là.
- Super, merci. J'arrive de suite.

Je ne pouvais contenir ma joie à la perspective de quitter la vie de misère chez Abdessalam Yassine ! Je courus faire mes affaires, pris le métro, ajusta mes écouteurs de walkman sur la tête et me mis à écouter des chansons religieuses.

La fac protestante se trouvait dans un quartier résidentiel de la ville. Comme partout en Europe, les bâtiments religieux avaient bonne figure. Y compris les cimetières d'ailleurs, qui donnaient presque envie de faire le grand voyage entre les fleurs et le chant des oiseaux. C'est le jour et la nuit en comparaison aux cimetières en terre d'islam, et surtout dans des pays indigents comme le Maroc, où même les fantômes n'oseraient pas s'y aventurer.

Je demandai après mon interlocuteur téléphonique et il s'avéra que c'était le doyen lui même. Il m'accueillit avec égards et bienveillance, en parfait accord avec les enseignements du saint esprit. Il me posa des questions sur ma situation et me dit que cette cité U faisait partie de la fac protestante et qu'il fallait y être inscrit pour avoir droit à une chambre. Je m'enquis alors de savoir si je pouvais être inscrit en deux sections différentes et comme il répondit par l'affirmative, je lui demandai de m'inscrire ! Je n'avais rien à perdre tellement les frais d'inscriptions étaient peu élevés dans ce pays de Cocagne. La visite commença et je fus immédiatement saisi par la propreté et la beauté des lieux. Partout, l'endroit était décoré avec goût et superbement entretenu. Une impression qui suffirait à elle seule à faire douter de sa foi n'importe quel mahométan. Il me montra ensuite les compartiments communs, la cuisine, la douche, les espaces de détente, les salles de réunion, la bibliothèque, puis le jardin. Mais le clou de la visite fut ma chambre. Rangement impeccable, un lit, un bureau, une armoire, plus un lavabo à moi tout seul. Toutes les conditions requises pour bien étudier. Il me tendit le contrat de location et me dit de l'avoir sur moi quand je reviendrai avec mes affaires. J'ai manqué d'éclater de rire. Mes affaires, je les avais sur moi et l'appart je le voulais illico presto. Je remplis le formulaire et le lui remis, puis on

procéda à la remise des clés. Je fis alors mon entrée officielle dans ma chambre, refermai la porte derrière moi et sautai dans le lit.

Je ressentis à ce moment-là une profonde paix intérieure, loin des humains et de leurs contingences. Je pense souvent à cette phrase du nouveau testament que j'appris bien plus tard « *Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos.*[54] » et qui tombait à point nommé à cet instant. Je me sentis réellement débarrassé d'un lourd fardeau et restai allongé là tout l'après-midi, à savourer chaque seconde qui passait. A la nuit tombée, je fis une prière sommaire sans même chercher l'est et remerciai Dieu pour ce miracle.

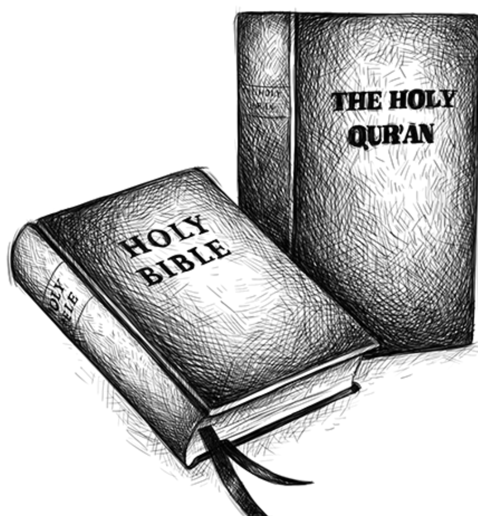
Depuis ce jour, les gars de la confrérie ne virent plus jamais mon visage. Vraisemblablement, ces punaises de sacristie ne s'étaient même pas demandé ce qui m'était arrivé, mais le fait d'en être débarrassé pour de bon suffisait à faire mon bonheur !

Avant de dormir du sommeil du juste, j'eus une pensée pour ma situation financière qui demeurait critique. Je trouvai quelque consolation dans la prière et tombai, apaisé, dans les bras de Morphée.

---

[54] Matthieu 11, 28.

Chapitre trente-et-un
Une occasion en or ?



Je commençai à faire plus ample connaissance avec mes voisins de cité universitaire. Un cliché tenace voudrait que les allemands soient d'un naturel froid, mais je n'eus

nullement cette impression avec mes camarades de fac protestants. Bien au contraire, ils étaient authentiquement gentils et chaleureux, surtout les filles. Je fus enthousiasmé par leur attitude et louai la providence qui les avait mis sur mon chemin pour les convertir à la seule vraie foi, celle de l'islam. J'étais armé dans ma mission de la parole d'Allah et des écrits d'Ibn Taymiyya. Puisse Dieu guider mes pas !

Je guettai alors la moindre occasion pour initier le débat, cependant que, eux, évitaient soigneusement d'entrer dans des controverses théologiques. Je ne comprenais pas pourquoi au départ, mais les choses allaient finir par s'éclaircir plus tard. J'y reviendrai. J'étais donc chaud pour l'affrontement et voulais coûte que coûte convertir le plus grand nombre d'entre eux à l'islam.

Je croyais dur comme fer à la véracité de ma foi et à sa supériorité sur toutes les autres. J'étais tellement convaincu que ce que l'islam disait du christianisme était la vérité absolue que je ne cherchais pas à discuter mais à convaincre. Malheureusement, le musulman ignore le principe du débat et de la controverse théologiques, disparus des terres d'islam depuis un bon millénaire.

Un jour, alors que je rodais dans la cuisine commune, je repérai ce qui me semblait être une proie facile. Je m'incrustai et l'engageai de façon, je m'en rends compte maintenant, complétement puérile et d'une ignorance

crasse. A l'époque j'étais convaincu que mon approche confinait au génie. Ma façon de faire était la même que celle qu'utiliserait n'importe quel musulman imbu de sa personne et ivre de son formatage mental reçu à l'école, à la mosquée et même dans la rue.

- Tu crois en Dieu, n'est-ce pas ?
- Oui bien sûr, je suis croyant.
- Tu crois à ces messagers ?
- Mmh…oui bien sûr.
- Tu crois aux livres saints alors ?
- Les livres saints ?
- Eh bien, la Torah, l'Évangile et le Coran.

Je n'ai pas su à l'époque comment traduire le Zabour[55].

- La Torah…mmh…ok, mais je ne crois pas au Coran.
- D'accord mais tu crois en l'évangile ?
- Oui j'y crois.
- Ok parfait ! La Torah a été révélée à Moïse, l'évangile à Jésus et le Coran à M..

Il me coupa net.

- Rien n'a été révélé à Jésus.
- Mais tu viens juste de dire que tu crois en l'évangile, non ?

[55] Le livre des psaumes dans l'ancien testament. Le Coran le considère comme un livre saint à lui tout seul, envoyé par Dieu au prophète David.

- Si, mais il ne lui a pas été révélé.
- Comment ça ?! Mais d'où est-il venu alors ?
- Les évangiles ont été écrits bien après Jésus.

Automatiquement le logiciel islamiste qui contrôlait mon cerveau se saisit de la marotte habituelle du musulman de base, la falsification. Les évangiles, comme la Torah, ont été falsifiés en islam. Pas le Coran, à Dieu ne plaise !

- Ah mais toi tu parles des évangiles qu'on connaît. Pour ceux-là, Allah nous a appris qu'ils ont été falsifiés. Moi, mon pote, je te parle de l'évangile révélé à Jésus.

Là l'allemand me jeta un regard mêlant fatigue et pitié, mesurant à quel point j'étais une brêle en christianisme, et qu'il allait lui falloir la nuit pour m'en apprendre les rudiments.

- Nous, les chrétiens, ne croyons pas que Dieu ait révélé un quelconque livre saint à Jésus. Les évangiles ont été écrits bien après sa mort.
- Mais c'est là le problème justement. Il y a bien un évangile de Jésus. Allah nous l'explique précisément dans le Coran.
- Écoute, je dois malheureusement partir. On n'a qu'à reprendre cette discussion un autre jour.

- D’accord. On parlera en détail la prochaine fois parce que…euh…il y a une foule de choses dans le Coran qu’il faut que tu saches.

L’allemand s’éclipsa et moi, je me dirigeai vers ma chambre, la queue entre les jambes. Qu’est ce qu’il raconte ce type ? Il n’y a pas d’évangile de Jésus ! N’importe quoi. Je ne cessai de ruminer cet épisode et me sentis humilié, comme si le chrétien m’avait surclassé dans le débat. Il fallait que je lui rende la monnaie de sa pièce, à coup de versets du saint Coran. Heureusement, on était un Samedi et les étudiants avaient pour habitude de se rassembler le soir pour souffler un peu. Je me suis dit que j’allais les accompagner pour continuer mon œuvre prosélyte.

Ils furent tous étonnés de me voir les rejoindre. Ils me proposèrent gentiment un verre, que je refusai poliment. Tout le monde faisait la fête, sauf moi. J’étais là, tapi comme une hyène, à l’affut de la moindre proie, et essayant de relever de terre mon visage qui avait mordu une tonne et demie de poussière. Malheureusement personne ne me calcula.

Après une longue attente et comme il se faisait tard, je décidai de m’éclipser. C’est à ce moment-là que l’un deux, un petit gros jovial, me posa cette question :

- Depuis que tu es arrivé sur le campus, je ne cesse de me demander ce qui a amené un musulman dans une fac chrétienne ?

J'ai visiblement le cul bordé de nouilles. Quelle aubaine ! Béni sois tu mon petit gros et béni soit le seigneur qui t'a mis sur mon chemin.

- Je suis musulman et comme tu le sais, l'islam est venu parachever la parole du christianisme. Allah parle de Jésus et de sa mère Marie dans le Coran et nous révèle la vérité sur eux.

Je l'ai embrouillé vite fait bien fait et escamoté sa question. Sans cela j'allais me couvrir de ridicule en lui révélant que j'étais à la dèche et que j'étais là pour des raisons bassement matérielles.

- Je m'y connais peu en islam, il y en a des meilleurs que moi, mais ne dites-vous pas que Jésus n'a pas été crucifié ?
- En effet le Coran dit qu'il n'a pas été crucifié.

L'allemand esquissa un sourire et poursuivit :

- Les évangiles disent qu'il a été crucifié.

Je jubilai de la tournure que la conversation commençait à prendre et, enhardi par l'apparente ingénuité de mon interlocuteur, je lui lançai :

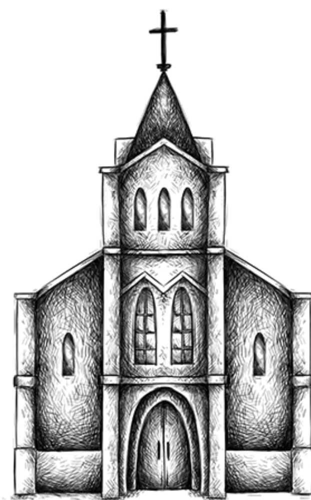
- J'en parlais justement avec Stefan plutôt aujourd'hui et il niait en bloc l'existence de l'évangile.
- Impossible !
- Il prétend qu'il n'y a pas d'évangile de Jésus et que les évangiles lui sont postérieurs.
- Ah oui, ça c'est juste.
- Comment ça c'est juste ? Cela veut donc dire que ces évangiles ne sont pas reconnus?
- Pourquoi donc ? Les chrétiens croient en ces quatre évangiles comme étant canoniques.

Je ne lâchai pas l'affaire et continuai cette joute théologique qui vira vite à la cacophonie ; je lui déblatérais mes connaissances islamiques sur le christianisme alors que lui parlait du christianisme du point de vue chrétien. Impossible donc de trouver un terrain d'entente.

Cette nuit-là, je n'ai pas pu fermer l'œil. Ce ne fut pas tant un sentiment d'humiliation qui m'envahit ce soir-là que celui d'un manque criant de connaissances. Comment avais-je pu entretenir l'illusion de vouloir convertir ces gens alors que, manifestement, j'ignorais jusqu'au b.a.-ba de leur doctrine. Il fallait absolument que je potasse sérieusement leurs bouquins pour pouvoir les battre à plate couture.

Chapitre trente-deux

« Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour »



Il ne me manquait plus que ça ! Mais qu'est ce que j'étais venu faire dans cette galère ? Des études de théologie protestante alors que je ne savais même pas comment boucler mes fins de mois. Quelle folie.

Il fallait absolument que je trouve un taf pour m'assurer un revenu régulier, sinon c'était la chute assurée qui m'attendait.

Sur le chemin qui menait à la bouche de métro, et que je fréquentais quotidiennement, se trouvait une belle église catholique. Comme tout immigré issu de pays où la misère est pénible au soleil, je savais que les églises avaient des œuvres caritatives, et du coup, je me tâtais à frapper à la porte. Pudique jusqu'au trognon, je n'osai pas. Un jour pourtant, prenant mon courage à deux mains, je franchis le pas. Une quadragénaire ouvrit la porte, me salua et me demanda en quoi elle pouvait m'aider. Je lui dis que j'aimerais voir le curé. Elle s'excusa de son absence et me proposa de prendre rendez-vous.

- Quel est l'objet de votre visite ?
- Je lui dirai moi-même quand je le verrai.
- Entendu.

Elle nota les informations personnelles que je lui donnai et me donna rendez-vous pour le surlendemain. Le jour J, je fus encore plus nerveux que la première fois, puisque j'allais voir sa sainteté le paroissien en personne. Je toquai à la porte. La secrétaire m'ouvrit et m'installa en salle

d'attente juste devant elle. Quelle était au juste sa fonction ? Était-elle seulement secrétaire ou avait-t-elle d'autres activités au sein de l'église ? Le célibat des prêtres catholiques, d'accord, mais la chair est faible, n'est ce-pas. Est-ce qu'il n'y aurait pas… Parti en conjectures, je me ressaisis enfin et me dis qu'après tout, ce n'étaient pas mes oignons.

Je patientai donc un moment quand un homme d'un âge plus que canonique arriva. Il avait au bas mot 90 ans. A sa vue j'ai eu mauvaise conscience car je ne pouvais m'empêcher d'avoir l'impression, fausse d'ailleurs, que je m'apprêtais à arnaquer un petit vieux grabataire.

- Entrez je vous prie. Suivez moi.
- Merci beaucoup.

On entra dans sa permanence, une immense pièce superbement décorée. C'est là qu'on voit où passe l'argent de l'impôt religieux en Allemagne. On prit place sur des fauteuils haut de gamme et entre nous se dressait une table basse en pièces de verre multicolores, comme prélevées sur un vitrail. Une cheminée au cadre en bois massif complétait ce tableau d'une beauté inouïe.

- Bienvenue à vous. Je m'appelle Norbert. Comment puis-je vous être utile ?

Quelle gentillesse ces gens, sans déconner. Surtout le ton et la voix affables de ce vieux Monsieur.

- Je suis un jeune étudiant marocain à Francfort. Ma situation est difficile et je me demandais donc si l'église pouvait me donner un coup de main?
- Je vois. Écoutez, la paroisse n'a pas de budget d'aide aux personnes, à proprement parler. Toutes les aides viennent des dons des fidèles.

Ça craint, me suis-je dis.

- D'accord. Je comprends. Merci.

Il commença alors à me poser des questions sur la vie au Maroc et si je me sentais bien Allemagne, etc. Puis il poursuivit :

- Vous habitez où ? Près d'ici ?
- Oui j'habite à la cité universitaire, tout proche d'ici.
- Mmh, la fac protestante…

Allait-il m'ostraciser parce que j'étais chez la concurrence, façon sunnites contre chiites ?

- N'ayez crainte. Je vais contacter le doyen de la faculté et on prendra en charge les frais de votre loyer.

Je sautai de joie intérieurement tellement cela allait me sortir une grosse épine du pied.

- Revenez me voir lundi prochain. Je parlerai de vous aux fidèles après l'office du

dimanche et on verra ce qu'on pourra collecter pour vous.

Je n'en revenais pas d'autant de sollicitude !

- Je vous remercie du fond du cœur mon père. Vous ne savez pas à quel point votre aide m'est utile. Merci infiniment.
- Vous avez de l'argent pour vous acheter à manger ?

J'hésitai une seconde mais finis par lui dire la vérité :

- Oui oui, il m'en reste assez.

Le bon monsieur me tendit quand même 80 Marks que je dépensai par la suite entièrement en pain et en Nutella.

Le lundi suivant, comme convenu, j'allai au rendez-vous. Je n'en espérais pas grand-chose à vrai dire. Après tout, pourquoi m'aiderait-il sans rien savoir, ou si peu, sur moi ? Je me retrouvai à nouveau devant lui, sauf que cette fois il s'était transformé en moulin à paroles. Moi qui étais venu prélever la dîme sur le prêtre, je me retrouvais à me farcir un long cours magistral sans aucune chance de me barrer. Ah, la guigne !

Après avoir tenu le coup sans m'écrouler d'ennui, la délivrance vint enfin sous la forme d'une enveloppe scellée que le curé me tendit. Voici ce que j'ai pu collecter pour vous, hier, me dit-il. J'espère que cette somme vous rendra service.

Ouf ! Tout est bien qui finit bien.

Croyant en avoir fini avec lui, il me rajouta une petite nouvelle pour la route, histoire d'égayer ma journée – pensa-t-il :

- J'ai parlé de vous à l'une mes ouailles qui suggéra de vous voir. Elle aurait besoin de quelqu'un pour s'occuper de son jardin.

Je repoussai gentiment sa requête en prétextant que je croulais sous les cours et les révisions. Je n'allais quand même pas m'improviser jardinier sur le tard. Non mais !
Revenu chez moi, je découvris, stupéfait, 1400 Marks dans l'enveloppe ! Ayant fait d'une pierre deux coups, le loyer et la bouffe, je n'avais plus aucune excuse pour ne pas me consacrer pleinement aux études.

Chapitre trente-trois

Le dilemme



J’ai détesté le peu d’heures de cours, toutes matières confondues, que je passai à l’université laïque. Tout le contraire des études en théologie chrétienne, pour

lesquelles j'eus un coup de foudre instantané ! Ayant toujours été un fana d'histoire et de celle de l'église en particulier, je goûtai les cours avec délectation. Qui sait, peut-être que je tenais cet intérêt d'un aïeul, un mystique chrétien qui errait autour du bassin méditerranéen au premier siècle de l'ère commune. Impossible de le dire ni de l'exclure ! N'empêche que ça en jette, rien que d'y penser.

Mais au fur et à mesure que j'approfondissais mes connaissances en histoire du christianisme, je découvrais que ces dernières contredisaient l'islam, à commencer par l'évangile lui même. Les musulmans croient que l'évangile (ils ne sont pas au courant qu'on parle des évangiles au pluriel) a été révélé à Jésus ! Rien à voir donc avec ce que j'apprenais à la fac. Etymologiquement d'abord, le mot évangile est un problème en soi. La racine grecque *euaggélion* (*εὐαγγέλιον*) veut dire bonne nouvelle et précédait l'arrivée de Jésus. Comment est-ce donc possible que Dieu ait envoyé un prophète juif aux juifs en lui révélant un livre au titre grec ?? Le Coran, lui, se contenta d'arabiser le mot et la transforma en *Ingil*, ce qui en arabe ne fait bien sûr aucun sens, malgré les vaines tentatives des exégètes musulmans de lui trouver une filiation arabe.

De plus il n'y a pas Un évangile mais plusieurs, les quatre canoniques, dont trois synoptiques, plus une foule

d'apocryphes. Les évangiles sont simplement des bouquins écrits bien après la mort de Jésus et qui racontent sa vie, son œuvre et ses enseignements. En d'autres termes ce sont des livres relatant la bonne nouvelle, celle de l'arrivée du messie, de son royaume céleste et du salut éternel.

Au lieu de bêtement arabiser le mot grec *euaggélion*, le Coran aurait pu tout simplement parler de *Bichara* (bonne nouvelle en arabe). Le mot évangile est grec parce que ces témoignages ont été écrits en grec, la langue originelle, et les quatre évangiles du nouveau testament, les plus anciens, ont tous été écrits au premier siècle de notre ère.

Dans l'acception musulmane du christianisme, la sainte trinité consiste en Dieu, Marie et Jésus, tandis que chez les chrétiens, comme chacun sait, il s'agit du père, du fils et du saint esprit. Ce dernier d'ailleurs n'est autre en islam que l'ange Gabriel, ce qui rajoute à la confusion quant au concept de l'immaculée conception. Dans la version chrétienne, l'ange Gabriel n'est venu qu'en annonciateur et c'est le saint esprit qui a fait le boulot. Chez les musulmans, c'est Gabriel, apparu en tant qu'homme à Marie, qui insuffla la vie dans son ventre.

Vient ensuite la crucifixion et la résurrection qui la suivit, deux piliers fondamentaux de la foi chrétienne. L'islam, à priori venu pour corriger les fausses croyances

antérieures, en parle avec une légèreté suspecte. Il résume ce dogme cardinal, qu'aucun évangéliste ne nie, en un seul verset énigmatique : « *Or, ils ne l'ont ni tué ni crucifié; mais ce n'était qu'un faux semblant*[56] » et ne donne aucun détail sur ce tour de prestidigitation.

Ce qui me mit davantage la puce à l'oreille, c'était la profusion dans le récit coranique d'histoires tirées de sources chrétiennes tardives et qui n'ont rien à voir avec une quelconque révélation.

Tous les musulmans connaissent le miracle de Jésus pétrissant des moineaux en terre glaise puis frappant dans ses mains et criant *partez* et faisant s'envoler les oisillons en pépiant. Ils connaissent aussi l'histoire de Marie accouchant à l'ombre d'un dattier et recevant l'aide de Dieu. Ce sont là des histoires évoquées dans les évangiles apocryphes et plus précisément dans celui de l'enfance, écrit au deuxième siècle de notre ère. Ces évangiles avaient pour but de rapprocher les fidèles de l'enfance du Christ pour les convaincre de la grandeur de son ministère. Sauf que les quatre évangiles canoniques n'évoquent pas une seule fois son enfance.

Quant à cette légende islamique qui voudrait que Jésus ait annoncé la venue d'un prophète après lui appelé Ahmed…Oh pitié, pitié. Les évangiles étaient en

[56] Coran 4-157

circulation dans la région des siècles avant l'islam sans que ni Ahmed ni Mohamed ni Mouloud n'y soient jamais mentionnés !

Ce fut donc l'étincelle qui mis le feu aux poudres et me propulsa dans les sentiers tortueux du doute, qui culmineront dix ans plus tard dans les cimes de la mécréance et de l'apostasie.

Je me trouvai alors pris entre le marteau de l'islam et l'enclume des textes chrétiens. Ou bien je continuais de croire le Coran malgré son opposition radicale avec le contenu des évangiles, ou alors je me rendais à l'évidence et reconnaissais son incompatibilité avec les notions élémentaires du christianisme.

J'optai pour la première option mais continuai malgré tout d'apprendre. J'étais comme un géologue créationniste. La journée, au labo, le mec a un horizon de 4.5 milliards d'années qui se réduit à 6000 ans, le soir, une fois rentré chez lui. Pour ma part, j'oubliais ma religion pendant les cours et, en sortant, je demandais pardon à Dieu.

Bizarrement, je n'évoquai plus les sujets religieux avec les autres et ce n'était pas plus mal, car mes relations avec eux s'améliorèrent nettement. Je cessai d'avoir mauvaise conscience de ne plus promouvoir le culte mahométan, et la raison fut le conseil d'un professeur grâce à qui, d'ailleurs, je compris pourquoi les autres bottaient en

touche quand j'évoquais leur foi. Il nous dit un jour que si notre foi en Jésus Christ est réellement inébranlable, alors nul besoin d'en discuter avec des tiers. L'évangélisation oui, la discussion non. Car si nous détenons la vérité, les autres ont le mensonge, et dans une discussion mêlant vérité et mensonge, ce dernier aura toujours le dernier mot et corrompra la vérité.

Impressionné par cette analogie, je l'utilisai ultérieurement dans tous les chantiers de ma vie.

Je laissai courir les études en sciences de l'éducation à la l'université de Francfort et me consacrai corps et âme aux études en théologie. Ma vie se structura enfin, même si je manquai cruellement de sous. Il était toutefois hors de question de revenir voir le père Norbert étant toujours réfractaire à l'idée de devenir jardinier…

Chapitre trente-quatre

Et lui accordera ses dons par des moyens sur lesquels il ne comptait pas[57]



[57] Coran 65-3

Jésus répondit au tentateur: « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu[58] ».

De même qu'on ne peut vive d'amour et d'eau fraîche, de même ne le peut-on de sa seule foi ! J'avais un déficit sévère de bouffe et de sexe. Le second relevait du ouï-dire mais le premier était réel. J'avais beau balayer l'horizon du regard, point de table servie venant du ciel[59] !

Le statut d'étudiant en Allemagne autorisait le travail mais avec des restrictions. En général, on avait le droit de travailler pendant les vacances ou ponctuellement une ou deux fois par semaine.

Je passai beaucoup de temps à chercher un vrai boulot, histoire de me stabiliser financièrement. Un jour je décidai d'aller tenter ma chance dans une agence d'emploi pour étudiants. L'endroit était bondé et tout le monde était sur le qui-vive. A chaque fois que le préposé à l'affichage sortait le nez du bureau, il était assailli par des dizaines de paires d'yeux à l'affut du précieux sésame. Je pris le parti de patienter sur place toute la journée, et dans l'attente, je réfléchissais à la situation d'autres étudiants qui avaient des tafs corrects, qui se fringuaient bien, voyageaient ou avaient même une voiture. Je me comparais à eux et j'étais fou de jalousie.

---

[58] Matthieu 4-4

[59] Coran 5-112

Autour de 17h30, peu avant la fermeture, l'endroit commençait à être désert. Je m'apprêtais aussi à lever le camp quand l'employé de l'agence sortit de son bureau avec une annonce à la main. Nous étions quatre mohicans encore en vie à suivre le papier du regard. Il s'agissait d'un boulot dans une blanchisserie non loin de Francfort et qui consistait à ranger les livraisons de linge qui arrivaient par camion. La paye était de 13 Marks (6.5 €) à l'heure. Aucun des 3 autres ne voulait de ce taf, ça n'a pas fait un pli. Je restai là un court moment à me tâter : Should I stay or should I go ? J'avais beau faire la fine bouche, je savais que je n'avais pas le choix et décidai d'appeler l'employeur. Je ne me doutais pas à cet instant que cette décision allait changer bien des choses dans ma vie.
J'appelai donc et tombai sur une femme.

- Je vous appelle par rapport à l'annonce.
- Pouvez-vous venir de suite ?
- Je suis à Francfort. Ça va me prendre une plombe.
- Pas de soucis. Je serai encore là même si vous arrivez tard.

J'ignorais à ce moment-là que je m'adressais à ma future épouse !
J'enchaînai donc un train régional et deux bus pour enfin arriver devant une blanchisserie…fermée. Elle ne m'a quand même pas posé un lapin, la garce ! Je frappai à la

porte vitrée et vit vite arriver l'allemande, blonde aux yeux d'un bleu intense, la quarantaine, assez forte. Elle m'ouvrit la porte et engagea la conversation. Je compris que j'avais affaire à une femme éduquée et raffinée. Elle me briefa sur la nature du travail et on fixa mon entrée en fonction au prochain weekend. Mon petit nez me disait qu'elle m'aimait bien. Autant son sourire que sa façon de me regarder ne ressemblaient à rien que je vis jusque-là. Pour être franc, aucune fille ne m'avait jamais regardé avec concupiscence mais là, j'avais l'impression qu'il se passait quelque chose de spécial.

Je retournai à la cité universitaire et ne pensai qu'à l'allemande. Un torrent de questions se bousculaient dans ma tête : est-ce que vraiment je lui plaisais ou alors je me fais des films? Peut-être que sa nature est ainsi faite qu'elle est gentille avec tout le monde. Ai-je foiré quelque chose ? N'aurais-je pas dû lui rendre la pareille et lui montrer qu'elle me plaisait ? Était-ce ma voix qu'elle a appréciée et c'est pour cela qu'elle m'a attendu ? Ou alors suis-je simplement en plein délire et le mieux à faire est peut-être que je dorme ?

Je comptai les jours et les heures qui me séparaient du prochain samedi, le jour de notre rendez-vous. Samedi arriva, j'y allai, mais elle n'était pas là ! La poisse. Cette déception avait au moins le mérite de me sortir de ma douce rêverie. Si elle avait le moindre intérêt pour moi,

elle se serait débrouillée pour être là. Je souris à mon ingénuité et m'employai à décharger le camion.
Inutile de dire que ce samedi fut bien pourri et je le passai à ruminer ma déception et à pester sur ma naïveté, en silence. Mais Dieu ne dit-il pas : « *Et quiconque craint Allah, il lui donnera une issue favorable, et lui accordera ses dons par des moyens sur lesquels il ne comptait pas.* »
Le lendemain dimanche, les moyens sur lesquels je ne comptais pas allaient mettre dans le mille ! J'y allai donc avec pour seul souci les montagnes de linge que je devais encore décharger et qui m'avaient déboité les épaules la veille.
Mais en entrant, je tombai nez à nez sur la patronne qui tapait la causette avec la caissière. Et pour la deuxième fois, ses mêmes yeux revolver me jetèrent le même regard qui tue. Je me demandai si j'hallucinais ou si je venais de recevoir là confirmation de mon intuition de départ, à savoir que je lui plaisais.
Je me dirigeai vers le garage et commençai à décharger les cartons. Elle ne cessa de faire des rondes autour de moi par intermittence. Si c'était une fois ou deux, voire même trois, j'aurais mis cela sur le compte du contrôle. Je comprends qu'il faille s'assurer du bon travail de son employé, mais là, après cinq passages, je me demandais sérieusement ce qu'elle voulait. Elle le comprit à mon visage devenu rouge écarlate d'embarras. Elle rit d'abord

pour briser la glace puis me posa des questions sur mes origines, où j'habitais et sur le sujet de mes études. J'eus plaisir à voir que ses questions étaient sincères. S'en suivit un moment de répit avant qu'elle ne revienne à la charge avec dans sa main deux bananes, d'une variété dont elle me dit qu'elle est très énergétique. Merci chère Madame car le boulot en demandait justement, de l'énergie, et effectivement, ces bananes donnaient vraiment un coup de fouet.

Le weekend d'après, sa manœuvre d'approche ne baissa pas d'intensité. Bien au contraire ; elle me couvrit de gestes d'attention à chaque fois qu'elle vint me voir.

Bien sûr, je n'étais désormais plus dupe de son manège mais je me demandais si on allait enfin arriver aux choses sérieuses et si cette parade nuptiale allait finir, oui ou non, par dépasser le stade de la banane ?

Chapitre trente-cinq
La délivrance est proche



A côté de la difficulté est, certes, une facilité[60]. Après l'effort le réconfort, dit le proverbe. Aussi bien celui de l'âme que du corps, en ce qui me concerne.

Avant de goûter aux plaisirs terrestres, je devais d'abord faire l'expérience de la disette. Tout ce que j'avais patiemment construit menaçait de s'écrouler, à l'image d'Amine le boiteux qui reçut un courrier incendiaire des autorités allemandes. Ce jour-là je me trouvai chez lui quand nous ouvrîmes ensemble ladite missive. Occupé à rouler un pétard, il me demanda de lire. Ce que j'ai lu m'a fait rire et choqué à la fois. En résumé la lettre disait :

Au nom du peuple allemand - laisse tomber l'intro ! A Monsieur Amine machin, vous êtes venus du Maroc en Allemagne avec un visa étudiant commençant à telle date, vous vous êtes inscrit à l'université à telle autre, domicilié à telle adresse…bref, un inventaire exhaustif de tous ses faits et gestes depuis le premier jour, y compris les amendes qu'il n'a pas payées ou encore les auditions au tribunal qu'il a manquées. Et de conclure par une injonction couperet : Vous devez vous présenter dans les plus brefs délais à la maison d'arrêt la plus proche pour y être détenu douze jours !

Mais il en fallait plus pour impressionner ce bougre d'Amine, qui n'eût cure de cette menace. Au contraire, il

[60] Coran 94-4

n'en fit qu'à sa tête et rajouta d'autres délits à son escarcelle, déjà largement fournie. La première catastrophe était l'affaire de sa petite amie, une taiwanaise également handicapée. Il vécut chez elle pendant un mois avant de péter une durite et de la fracasser avec une béquille. Malgré l'intervention de la fac et de la police, la fille retira sa plainte par peur des représailles.

Le deuxième désastre était la falsification de documents officiels en vue de l'obtention de son visa. Le service des étrangers ne s'en laissa pas conter et lui envoya un courrier le sommant de quitter le pays sous deux semaines ! Amine fit preuve là encore de son machiavélisme légendaire. Toute sa maestria en roublardise alla se manifester à cette occasion ; il alla voir des potes à lui, plutôt aisés, à qui il déroba des bijoux, qu'il revendit par la suite à des russes. Avec cet argent, il se fit faire un faux passeport italien et s'envola avec pour le Canada. Tout cela en deux semaines !

Je n'en étais heureusement pas là mais même sans coups ni blessure, les choses allaient se compliquer également pour moi. Je changeai trois fois de fac et, ce faisant, par ignorance du droit, j'enfreignis la loi. C'est au moment du renouvellement de mon titre de séjour que je fus choqué de l'apprendre. On me dit que je n'avais pas le droit de changer de fac comme de chemise.

- On ne peut pas prolonger votre titre de séjour.
- Mais j'en ai besoin pour poursuivre mes études.
- C'est la loi.
- Que vais-je faire alors ?
- Il faudra repartir dans votre pays.
- J'ignorais totalement cette disposition.
- Désolé mais c'est la loi.

J'étais vraiment dans la mouise ! Sur une échelle du pire, la perspective d'être clandestin se situait juste au-dessus de l'enfer pour moi. J'étais vraiment dans la panade, et jusqu'au cou. Putain mais qu'est ce que j'allais pouvoir branler au Maroc ? Il me resta Allah. Je me tournai vers lui et implorai humblement son aide. Mais ce fut peine perdue.

Au moment où je sentais enfin poindre les prémices d'une vie stable, il a fallu que le destin me soumette encore à l'épreuve. Comment allais-je pouvoir m'en sortir ? Je ne voyais plus que le mariage avec ma patronne. Sauf que personne de normalement constitué ne se marie en un mois !

Le samedi suivant, j'allai à la blanchisserie et me mis au boulot comme si de rien n'était. Tout se passa comme d'habitude et au moment de partir, ma patronne proposa de me raccompagner en voiture. En bon marocain, je

déclinai son offre poliment tout en lui laissant assez d'espace pour insister. Ce qu'elle fit heureusement, et nous partîmes.

Quelques instants après, je me retrouvai dans une Mercedes décapotable flambant neuve et eut une pensée pour ma pauvre mère. Ah si seulement elle pouvait revenir de l'au-delà, l'espace d'une seconde, pour voir où j'en étais arrivé dans ma vie !

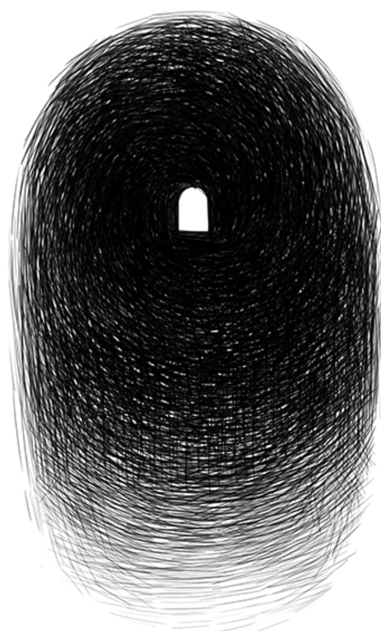
Ma patronne commença par mettre un air de musique douce et démarra la voiture. J'étais aux anges évidemment mais je ne pouvais éviter de penser à ma situation ; Aujourd'hui je me trouve sur des sièges en cuir à bord d'un bolide allemand et demain je vais me retrouver dans une rue poussiéreuse de Kénitra, à bord d'une carriole du moyen-âge tirée par une mule droguée ! La comparaison était insoutenable.

De temps en temps, mon accompagnatrice se tournait vers moi et me lançait un petit sourire. Je ne le lui rendais que par politesse car, craignant que tout s'arrête, le cœur n'y était pas.

Arrivés devant mon bâtiment, je la remerciai et m'apprêtai à ouvrir la portière. Soudainement, sans crier gare, elle posa sa main sur la mienne! On se regarda un moment dans le blanc des yeux, dans un mélange de désir et d'hésitation. Elle ne savait pas comment j'allais réagir, compte tenu de la grande différence d'âge entre nous. Ne

voulant surtout pas la froisser, je ne pus retirer ma main et restai là, paralysé, à déglutir péniblement ma salive. Elle rapprocha alors son visage du mien et déposa un baiser sur ma joue ! Et quand je la regardai de face, c'est sur la bouche qu'elle m'embrassa cette fois !

Chapitre trente-six
Le sexe et les papiers



Le premier baiser de ma vie me mit dans le désarroi. Ma situation avec Allah allait-elle en être affectée, et si oui,

dans quelles proportions ? Il ne s'agissait après tout que d'un petit péché, me disais-je.
Je mesurais bien la chance de pendu que j'avais de tomber sur cette allemande et il fallait maintenant que je trouve un moyen d'aborder le sujet avec elle.
Plus que d'un compte à rebours, il s'agissait d'une bombe à retardement qui s'était enclenchée. Dans peu de temps, s'il ne se passait rien, j'allais devenir clandestin. Devais-je m'adjoindre les services d'un avocat ou plutôt me concentrer sur l'allemande ? Je ne savais plus où donner de la tête.
J'allais en savoir davantage le samedi suivant. Je me mis sur mon trente-et-un, me parfumai au musc – c'est tout ce que j'avais -, implorai l'aide de Dieu et partis au travail. Tout juste avais-je fini de travailler qu'elle rappliqua et me proposa d'aller manger un morceau quelque part. Elle m'emmena dans un restaurant étoilé où j'avais honte d'afficher mes souliers, tellement l'endroit était classe. On dégusta des plats de poisson haut de gamme qui ont dû lui coûter la peau des fesses, puis elle me ramena chez moi. A peine arrivés qu'elle essaya d'abuser à nouveau de ma gentillesse pour me rouler une pelle. Mais un âne ne trébuche pas deux fois sur la même pierre. Je reculai et lui dit sans attendre que je ne pourrai pas continuer mon travail chez elle. Je sentis que ça lui avait mis un coup derrière la tête. Surprise, elle me demanda pourquoi ? Et

ce fut précisément la question que j'attendais pour vider mon sac.

Elle écouta, éberluée, mon récit de juif errant, et quand j'eus fini ma supplique elle me dit :

- Mais toi, est-ce que tu veux rester en Allemagne ou veux-tu rentrer au Maroc ?

Je manquai de m'étouffer ! Comment ça revenir au Maroc ? Plutôt crever.

- Evidemment que je veux rester ici et finir mes études.
- Et qu'est ce que tu as comme solutions ?

Le dialogue prenait bien la direction que j'escomptais. Il fallait que je reste concentré.

- Il me faut peut-être un avocat.
- Il pourra t'aider à rester ?
- Il pourra m'aider à rester plus longtemps, au moins !

Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait faire l'avocat mais je ne pouvais pas évoquer tout de suite la solution du mariage et griller ainsi toutes mes chances.

- Si je comprends bien, même avec l'aide d'un avocat, tu n'as pas la garantie de pouvoir finir tes études ?
- Exactement.

Elle fixa longuement le pare-brise. Etait-elle en train de préparer la transition ? Allait-elle me larguer là et se trouver un autre éphèbe pour passer le temps?

- La meilleure solution reste le mariage.

C'est sorti tout seul !

- Le mariage ?
- Oui, si je me marie à une allemande ou à une femme résidant légalement ici, j'aurai mon visa et je pourrai rester.
- Et si je me mariais avec toi ?

Je n'en crus pas mes oreilles, et pourtant j'ai parfaitement entendu. J'étais décontenancé, ne sachant pas si je devais rire ou pleurer. J'ai dû balbutier quelque chose quand elle me saisit une seconde fois :

- Si notre mariage peut te rendre service, alors on se marie.
- Il faut que j'en parle à ma famille.

Non mais regardez à quel point le marocain est un être tordu. Pourquoi ces contorsions, ces faux-semblants ? N'aurais-je pas pu simplement lui dire le fond de ma pensée et qu'elle me rendrait en effet une fière chandelle en se mariant avec moi ?

On en resta là pour la soirée. Arrivé à l'étage, je tombai sur une fête étudiante ! Je pris cela pour un heureux présage, comme si la providence avait prévenu mes camarades que mes affaires étaient en passe de s'arranger.

De toute façon, je ne pouvais pas dormir ce soir-là, alors je suis resté. Ils insistèrent pour que je prenne un verre de vin d'épices avec eux. Je dus décliner l'offre étant déjà sérieusement à découvert avec Dieu…

Le Dimanche après le boulot, elle me ramena à nouveau chez moi. On évita soigneusement le sujet du mariage mais je sentis qu'elle avait une idée derrière la tête. Elle voulait peut-être tester la marchandise avant de la consommer, le marié avant les noces !

En me déposant, elle me reprocha de ne jamais l'avoir invitée chez moi. Je n'étais pas enthousiaste à l'idée de lui montrer ma chambre en cité U mais je ne pouvais pas compromettre mes chances de mariage. Je l'invitai donc à monter.

Bras dessus bras dessous, nous nous dirigeâmes vers ma chambre. Nous devions ressembler à un tandem improbable, une anomalie optique en somme. Moi le blédard à la barbichette hétérogène tenant par la main une femme de la haute, élégante et raffinée. On aurait dit un kidnapping ! Mais le temps viendra vite où le kidnappeur ne sera plus celui qu'on croit !

Arrivés dans ma chambre, nous nous assîmes tous les deux sur le lit. Oui un peu comme une scène inaugurale d'un film porno… Elle posa sa main sur ma cuisse, provoquant instantanément une érection. Mais craignant

Dieu – trêve d’hypocrisie -, craignant le sexe et pensant à mes ennuis de visa, je résistai.
Le cœur lourd et à l’image de Joseph qui faillit céder au désir de la femme de pharaon, j’invoquai ma croyance qui m’interdisait toute relation en dehors des liens du mariage et déclinai son offre. Elle feignis de comprendre la situation, s’excusa et partit.
A peine avait-elle quitté ma chambre que je me précipitai sur la première savonnette venue et évacuai le désir ardent qui débordait de mon corps peccamineux.

Chapitre trente-sept
Le premier mariage



Le premier mariage ? Comment ça, il y en a plus d'un ? Oui, il y a en aura un second.

Pour éviter le plan de Zouaoui, qui s'était fait dérober sa femme en pleine mosquée, je briefai ma promise en détail sur le mariage coutumier musulman. Evidemment il n'y aucun avantage à ce mariage religieux en dehors du coït légal devant Dieu, que les choses soient claires !

Je l'emmitouflai dans des habits amples et un foulard de vertu puis nous franchîmes le Rubicon de la mosquée. Nous eûmes vite fini avec la cérémonie et fîmes cap sur ma chambre universitaire. Je préparai des pâtes à la sauce bolognaise que nous mangeâmes dans la cuisine commune. Quant aux étudiants un brin curieux qui se trouvaient là, je les ignorai de ma superbe car moins ils en savaient, mieux je me portais.

Nous passâmes ensuite dans ma chambre, et entre la discussion et les rires, je dissimulai mon appréhension devant l'inéluctable. Ce fut la première fois que je voyais une femme nue dans la vraie vie, une *terra incognita* pour moi, avec son cortège de frôlements, de caresses et autres baisers. Depuis la cérémonie à la mosquée, Popol était prêt à l'action mais ce jour-là, j'avais eu la brillante idée de porter un Jean très serré, pour, justement, l'étouffer. Je ne sais pas si c'était de ma faute ou de la sienne mais les préliminaires étaient étonnamment longs, pas loin de trois heures. Et pendant qu'on se chopait une crampe de la langue à se galocher sur le pont, dans la soute une

mutinerie grondait ; au moment charnière, Popol, encore lui, refusa les ordres et me laissa en panne sèche.

Quelle honte !! Il me laisse en plan le soir de mes noces. Voilà ce qui arrive quand on oublie de faire la prière du coït ! J'ai bien tenté quelques manœuvres de réanimation, mais sans succès. La malheureuse m'embrassa et se coucha, pendant que moi, mort de honte, je ne pouvais fermer l'œil.

Je restai là en proie aux conjectures les plus absurdes ; je suis donc impuissant, mon mariage est mort né et je vais devoir revenir au Maroc m'emmerder comme la croûte derrière une malle. Je sermonnai sèchement le maudit Popol, d'habitude toujours au garde à vous, qui me laissa en rade à un moment crucial de ma vie.

Autour de trois heures du matin, la mutinerie semblait faiblir et je sentis le petit jésus se redresser. Profitant de ce retour de rigueur, je réveillai ma femme et, sans fioritures, j'investis les lieux saints pour la première fois. J'en sortis peu de temps après, satisfait. L'allemande me jeta alors un regard de reproche. Croyant que l'orgasme féminin était forcément concomitant à celui de l'homme, voire provoqué par lui, je restai là, perplexe, à me demander ce qu'elle me reprochait au juste.

- C'est fini ?
- Comment ça ?
- Pourquoi tellement de précipitation ?

- Précipitation ?
- Ben, tu n'as pas pensé à moi ?
- Euh, je ne suis pas sûr de comprendre.

Ce fut ma première leçon d'éducation sexuelle. Il allait y en avoir d'autres et à chaque fois, elle s'emploiera à m'expliquer le sexe en toute transparence et simplicité. Des leçons prodiguées par une femme mure qui connaissait parfaitement son corps, et dont je bénéficie encore aujourd'hui.

Les jours passèrent, on se maria pour de vrai, et je changeai radicalement de style de vie ; en plus de l'appartement qu'elle loua pour moi, nous roulions dans des caisses classe, fréquentions les meilleurs restaurants, voyagions, la belle vie quoi !

A côté de la blanchisserie, elle avait d'autres affaires et des actions dans différentes sociétés. Bref ma femme était millionnaire ! Pourtant, jamais je ne lui demandai à combien s'élevait son capital. Une question qu'on ne pose pas aux allemands évidemment. Je menai donc une vie de luxe et contemplai, tel un Eugène de Rastignac, cette étrange comédie humaine qui me fit passer du marais infesté de vermine de Kénitra aux plus hautes sphères de la bourgeoisie francfortoise !

On se voyait trois à quatre fois par semaine. La plupart du temps, elle venait me voir, nous faisions ripaille et accomplissions notre devoir conjugal.

Avec le temps, son intérêt pour l'islam grandissait. J'en étais honoré et fier car comme tout bon musulman, j'aspirais à ce que ma femme se convertisse à l'islam et prenne un prénom musulman. D'ailleurs toutes les familles marocaines dont les enfants se trouvent en occident insistent sur le fait que leurs épouses doivent se convertir, quand bien même ces mêmes familles ne pratiquent la religion qu'à l'occasion du Ramadan. Je ne sais pas d'où leur vient cette idée. Peut-être que pour eux, la conversion est un gage de bonne conduite, voire même une preuve de la tutelle de l'homme sur sa femme, un acte de propriété au fond. Ou quelque chose dans ce goût-là !
Pour la mettre sur le chemin d'Allah, je lui trouvai un Coran traduit en Allemand. Bien mal m'en prit car elle s'empara du bottin divin, l'avala en quelques jours et vint me donner son verdict.

- Ce Coran n'a ni queue ni tête.

Je fus vexé car personne n'a jamais parlé de la parole de Dieu en ma présence dans des termes aussi peu élogieux.

- Comment ça ni queue ni tête ?
- Ben il est sens dessus dessous ; Il n'y a pas de structure au récit et les sujets se succèdent sans transition.

Je restai un moment pantois avant de lui servir le catéchisme habituel du musulman mis en difficulté:

- C’est la traduction qui dénature le texte original, tu vois ! En arabe, le récit est d’une autre facture. Il est poétique, logique et bien structuré.

Bien-sûr elle n’a pas mordu mais, sentant ma gêne, elle changea de sujet. Je fis de même à compter de ce jour car je ne pouvais souffrir qu’elle médise Allah.

Chapitre trente-huit
La séparation

La pratique de l'islam sunnite est jalonnée de références à la biographie du prophète et en tant que bon musulman, encore pour un temps du moins, je voyais des similitudes

avec ma propre vie. L'une d'elles était mon mariage, comme lui, avec une femme de vingt ans mon aînée !
Bien que ce mariage m'ait permit d'améliorer ma situation matérielle et de grimper dans l'échelle sociale, je fus pris par la fièvre du divorce. Pourquoi ? Je n'ai pas de réponse à cette question. Pourquoi ai-je été soudainement tenté par la vie de bohème ? Ma femme n'a rien fait qui justifie le divorce pourtant. Bien au contraire, elle me traitait comme un prince et était aux petits soins pour moi. Même mes voyages au Maroc, c'est elle qui les payait. C'est dire !
Ce dont j'étais sûr, c'est que ce n'était pas une tocade ; je ne me sentais simplement plus moi-même dans cette relation et n'arrivais pas à me projeter dans le futur avec elle. L'âge devait sans doute jouer un rôle mais de façon inconsciente probablement. J'étais parti pour embarquer dans un feuilleton à rebondissements qui alla s'achever inexorablement par la séparation.
Ma femme ne pouvait pas se faire à l'idée du divorce. Je passai des heures au téléphone à essayer de la convaincre, sans succès. Je ne me doutais pas qu'elle m'aimait à ce point, mais je ne démordais pas pour autant de l'idée de me séparer d'elle. J'aurais pu jouer la provocation, la pousser à la faute pour mettre un terme à notre relation, sauf que ma conscience ne me l'aurait jamais pardonné.

Puisqu'elle refusa toute séparation à l'amiable, je me mis alors à l'ignorer et passai le plus clair de mon temps à la mosquée. En désespoir de cause, elle cessa de payer mon loyer, se déclara musulmane et se mit à me poursuivre jusque dans les rangs de la mosquée. Ses efforts me poussèrent à m'éloigner davantage encore. Je louai un appartement à Perpète-les-Andouillettes, m'inscris en fac de linguistique et m'adonnai exclusivement aux études et au travail. Devenu paranoïaque, je n'allais même plus sur le campus protestant de peur de tomber sur elle.

Mais l'effet papillon alla encore fonctionner à plein régime et lors du premier cours de linguistique, je fis la connaissance, de loin, de celle qui sera plus tard ma seconde épouse. Une fille canon, *a priori* largement hors de ma catégorie.

On commença les cours au même moment et nous nous vîmes tout le premier semestre, jusqu'en Avril. Et en Septembre, déjà, nous nous mariâmes religieusement.

La phase d'observation dura d'Avril à Juin. Je la zieutai de loin mais gardai mes distances. Pas un mot, pas un sourire, rien ! De toute façon, je n'ai jamais été courageux pour interagir avec la gent féminine, d'autant que les chances qu'une fille comme elle puisse s'intéresser à moi étaient infimes. Sans parler du fait que j'étais officiellement marié et que ma folle de femme était à mes trousses dans toute la région.

A cette époque de moyen-âge électronique – pas de Smartphone ni de youtube -, la seule façon d'envoyer un courrier électronique était de passer pas l'écran noir de MS-DOS. J'eus alors l'idée saugrenue de lui déclarer ma flamme mais ne savais pas quoi écrire. Après une longue réflexion et moult hésitations, je me résolus à lui envoyer une seule phrase, la quintessence de mes efforts et de la tension qui m'habitait: « Ich liebe dich.[61] »
Un coup d'épée dans l'eau assurément car la fille ne savait rien de moi. Elle ne me connaissait ni d'Adam ni d'Ève et tout d'un coup elle reçoit un mot d'amour d'un parfait inconnu. Sans espérer de retour, je laissai faire la providence et fut d'autant plus surpris quand mon retour sur investissement se matérialisa. Ce n'était pas la réponse dont je rêvais mais une réponse quand même. C'était inespéré !
Elle me prit d'abord pour un mauvais plaisantin et me dit qu'elle n'était pas bien psychologiquement à ce moment-là, mais que si je voulais, on pouvait se capter à la pause de midi. Wow ! Trois petits mots et le bonheur rappliquait !
J'allai au rendez-vous, le visage fermé comme un douanier marocain, frayant mon chemin entre des étudiants détendus et torse nu. Je cherchai le point de

[61] Je t'aime.

rendez-vous avec le stress d'un terroriste qui s'apprêtait à commettre un attentat suicide. Je la repérai enfin sur la pelouse du parc et faillis faire un malaise vagal quand elle me sourit.

Je baragouinai à peine un bonjour et la laissai entamer la conversation. Je me rendis vite compte que je m'étais fait une montagne d'elle ; la fille se révéla super cool et avait une tchatche impressionnante. Je profitai de son débit de paroles pour reprendre d'abord mes esprits puis, à l'écouter, je me dis d'abord que je perdais mon temps. Puis, quand elle se mit à aborder sa biographie familiale, je prêtai davantage l'oreille car il y avait là, peut-être, matière à gratter. Issue d'une famille conservatrice chrétienne, elle semblait dédiée corps et âme au seigneur Jésus. Moi, en bon commercial de l'islam, je vis là l'occasion dorée d'utiliser le christianisme comme cheval de Troie pour islamiser la fille.

Sans être devenus encore copains comme cochons, nous étions néanmoins tout le temps ensemble et on s'asseyait l'un à côté de l'autre en cours. Par la suite, on s'invitait mutuellement l'un chez l'autre mais toujours en tout bien tout honneur. Le projet avançait à grands pas mais il y avait tout de même deux écueils : d'abord elle était jeune et encore vierge. Je semblais marcher, là encore, sur les pas du prophète qui, après Khadija et Saouda, deux femmes mûres, se maria avec Aicha, une gamine… Je dis

ça, je ne dis rien ! En tout état de cause, le mariage était la dernière chose à laquelle une toute jeune étudiante pouvait penser.

Puis le deuxième problème, autrement plus tordu, fut sa famille. Ses parents prirent la mouche dès qu'elle leur parla de moi ; un étranger, passe encore, mais un mahométan, jamais ! Je leur livrai alors un jihad par fille interposée, tout en gardant jalousement le secret de mon premier mariage !

Mon entreprise de dénigrement du christianisme et d'enjolivement de l'islam se présentait bien, jusqu'au jour où, rentrée dans sa famille, elle revint complétement changée et refusa de me voir !

- On ne peut plus rester potes. Tu es sympa et je t'aime bien mais on ne peut plus être ensemble.
- Mais qu'est-ce qui s'est passé ?
- Rien. J'ai réfléchi à la question et ma décision est prise.

Tu as réfléchi, mon œil oui !

- Ecoute, prends le temps d'y réfléchir encore et on en reparlera plus tard.

Le temps passa et on se perdit de vue petit à petit ; on ne se voyait plus que rarement et par hasard, pendant les vacances d'été qui suivirent. Je finis par me rendre à l'évidence, laissai tomber le projet et trouvai un boulot

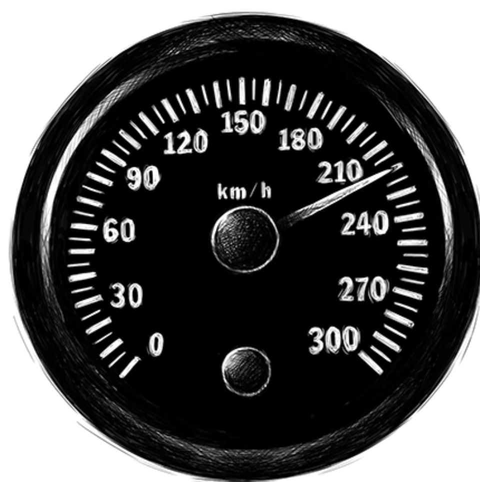
dans une usine de conditionnement de fruits. Un truc crevant mais qui payait bien. Je savais que, elle, de son côté, faisait du soutien scolaire pour les enfants d'une famille riche des environs.

Un jour, arrivé chez moi après une dure journée de labeur, je notai que mon répondeur téléphonique affichait un message en absence. J'appuyai de suite sur *play* et tombai sur la voie affolée de la dame chez qui se trouvait la femme de ma vie. Elle disait en substance qu'elle était malade comme un chien et qu'elle leur avait donné la consigne de me prévenir. Je ne savais pas s'il fallait que je me réjouisse qu'elle veuille bien me revoir ou que je sois triste de son état de santé. Sans perdre une seconde, j'appelai le numéro et lui parlai.

- Tu es allé voir un médecin ?
- Non, mais je me sens mieux maintenant.
- Tu veux que je vienne te voir ?
- Ce serait gentil de ta part, oui.
- Mais naturellement. J'arrive immédiatement.

Je la ramenai chez elle et attendis qu'elle s'endorme. A partir ce moment, nous reprîmes nos habitudes d'avant et je cessai de mettre la pression sur elle…temporairement du moins, car les choses allaient s'accélérer de façon inattendue.

Chapitre trente-neuf
La bigamie



Il restait un mois avant la fin des vacances d'été et mon boulot de fruitier prenait fin. Je passais mon temps entre la mosquée et chez moi. Ma copine décida de partir une

semaine en France voir une amie, et moi, je m'emmerdais sévère, façon Tom Hanks dans Castaway. Je passai le premier jour sans elle à tourner en rond comme un lion en cage, puis le lendemain, ne me contenant plus, je lui parlai au téléphone et lui dit textuellement : « demain tu rentres en Allemagne, on se marie à la mosquée et on part au Maroc ! » Nous évoquons à ce jour encore cet épisode, le sourire aux lèvres.

A l'époque, elle ne trouva pas ça drôle et dut penser que j'étais sous l'emprise de psychotropes quand je lui lançai ce qui ressemblait sinon à un ultimatum, du moins à une injonction. Je n'en reviens toujours pas moi-même aujourd'hui !

Par la grâce de Dieu, elle s'exécuta, nous nous mariâmes et roulez jeunesse !!!

Elle a toujours été ainsi ; dès lors qu'elle a confiance, elle est capable de laisser tout tomber séance tenante et de me suivre. Je pourrais lui dire maintenant qu'il faut bruler la maison et partir nous réfugier dans la forêt qu'elle le ferait sans hésiter. C'est un bon trait d'esprit dans certains cas mais une tare s'agissant de religion.

Quand l'imam qui nous maria m'interrogea sur la dot, je lui répondis que je lui apprendrai le Coran en compensation. Une promesse qui alla se révéler douloureuse par la suite. Mais qu'à cela ne tienne ! En un

tour de main, j'étais devenu bigame et au diable le droit positif allemand !

Notre virée au Maroc allait la changer radicalement ; l'ambiance familiale, la simplicité des gentils marocains, la prière, la voix du muézin. Autant d'éléments qui m'aidèrent à précipiter sa conversion. Une journée avant notre retour, elle prononça la profession de foi et entra en islam.

Évidemment, ses parents, les pauvres, étaient loin de se douter de ce qui arrivait à leur fille ! On regagna l'Allemagne et vécûmes chez moi pour un temps, avant de dénicher un deux pièces cuisine en cité universitaire.

Mais deux accrocs majeurs faisaient tâche dans ce paysage de Dolce Vita, version hallal ; d'une part ma première femme qui me traquait toujours, et de l'autre, les parents de la seconde qui ignoraient que leur fille avait renié sa foi en Jésus-Christ !

Survint alors l'épisode du kidnapping ! Ma première femme fit preuve d'un vrai talent de détective pour me déloger de la petite mosquée que je fréquentais non loin de l'université. Elle vint me trouver pour réclamer, à cor et à cri, des explications. Elle me fit une scène de ménage en public et ne cessa de crier qu'à la seule condition de nous expliquer une dernière fois.

- Je veux te parler une dernière fois.
- Une dernière ?

- Ok, vas-y.
- Non pas ici. Allons ailleurs.
- Où ça ?
- Dans un endroit calme.
- Ok mais ce sera la dernière fois !

Elle m'embarqua dans sa grosse berline noire, prit le chemin de l'autoroute et accéléra. Je ne prêtai pas attention au début, mettant la vitesse sur le compte de l'énervement. Mais je pris vite la mesure de ce qui se passait quand elle évita toutes les sorties et se mit à doubler à vitesse supersonique tous les véhicules qui se trouvaient devant nous. En peu de temps, je remarquai que nous n'étions déjà plus en Hesse mais en basse saxe, et malgré mes demandes répétées de ralentir, elle ne leva pas le pied.

On roulait à tombeau ouvert à plus de 200 km/h, quand, pris de panique, je me détachai et hurlai, à en perdre le souffle, ma terreur d'être là. Je sentis que ça l'avait secouée et en remis une couche en menaçant de me jeter par la portière.

Heureusement que ces gens là, malgré la colère, restent civilisés - une marocaine m'aurait aidé à sauter.

Elle ralentit enfin et s'arrêta à la prochaine aire de repos. Je sautai sur la terre ferme dès que la voiture fut immobilisée et remerciai Dieu d'être encore de ce monde. Elle, restée derrière le volant, baissa la vitre et se remit à

me poser les mêmes questions auxquelles je n'avais toujours pas de réponse, dans un concert de cris et de pleurs qui dura une bonne demi-heure. Après quoi, résignée, elle remonta la vitre et démarra en trombe.

Elle me largua là, au milieu de nulle part, sans le sou et dans une pampa que je ne pouvais même pas situer sur la carte. Désemparé, je priai le gérant du lieu de me dire où on se trouvait et de me passer le téléphone pour appeler un ami. Ce qu'il fit de bonne grâce. J'appelai alors un ami algérien :

- Ecoute je suis en rade à Höckelheim, sans argent ni véhicule.
- C'est où ça Höckelheim ?

Je lui donnai les indications du pompiste.

- Mais dans quel plan foireux tu t'es encore mis ?
- C'est une longue histoire camarade. Amène toi vite, s'il te plaît.

Chapitre quarante
Le mensonge a des pieds courts



Ma millionnaire de femme me laissa définitivement tranquille mais refusa obstinément le divorce. Pas moyen de lui faire entendre raison sans l'intervention d'un

avocat. Sauf que je n'avais ni le pognon ni le souffle pour un marathon judiciaire.

Ma seconde femme, elle, novice en religion, commençait à fréquenter ses nouvelles sœurs en islam. Il y avait là des marocaines, des tunisiennes et des égyptiennes. En d'autres termes, de la dynamite qui avait vocation à faire voler en éclats mon mariage ! Elle rentrait de ces réunions, tendue comme un arc et avec un chapelet de reproches à m'adresser.

- Dites donc Monsieur, c'est quoi le truc avec la dot ?
- Qu'est-ce qu'il y a avec la dot ?
- Les sœurs m'ont dit ce qu'elles ont eu. Je n'ai rien vu venir, moi !
- Ta dot à toi, c'est que je t'apprenne le saint Coran.

Elle fit une pause et me jeta un regard incrédule mêlé d'un chouia de mépris.

Je poursuivis : « qu'il y a-t-il de mieux que le Coran ? Rien n'est éternel sauf la parole d'Allah, n'est-ce pas ?

Dans les cordes mais pas tout à fait, elle m'en sortit une de derrière les fagots :

- Pourquoi on n'a pas fêté notre mariage ?
- Les fêtes c'est une vile coquetterie. Nous, notre mariage a été célébré devant Dieu, pas devant de simples mortels.

Mais comme un malheur ne vient jamais seul, la loi de Murphy allait faire un *strike*. Mes beaux parents n'étaient encore au courant de rien et un jour après qu'on se disputât pour une broutille, elle appela sa mère et vida son sac entièrement ! Ses parents furent sidérés. Je suis certain qu'ils auraient eu moins de mal à encaisser la nouvelle de l'enlèvement, voire du viol de leur fille que de la savoir mariée à un musulman et convertie à l'islam. Une catastrophe de grande envergure frappa les malheureux de plein fouet.

Quand ils apprirent la nouvelle, ils s'armèrent de leur foi en Jésus-Christ et firent route vers le sud pour confronter le tentateur que j'étais à leurs yeux.

De plus, son père amena une somme de bouquins religieux avec lui, pour provoquer en duel théologique le sarrasin que j'étais. L'infortuné ignorait que, rodé à l'école du salafisme et connaissant bien le christianisme, je n'allais faire qu'une bouchée de ses certitudes. Il commença par l'islam, qu'il semblait ne connaître que sommairement, et le peu de vrai qu'il évoqua dessus, je le lui justifiai en un rien de temps. Un à zéro, balle au centre. Pensant gagner la deuxième manche sur le christianisme, il tomba une fois encore sur un os. La controverse tourna vite en ma faveur et je dus même fermer les yeux sur quelques unes de ses arguties par pitié pour ses nerfs. La foi est une chose mais la scolastique en est une autre, et

moi, sans être Abélard, j'étais imbibé de rhétorique et connaissais un rayon en patristique qui lui en boucha un coin. Poussant mon avantage jusqu'au bout, je l'instruisis même sur l'histoire des évangiles, des heures durant.
Il restèrent chez nous une bonne semaine et finirent par se rendre à l'évidence. Ils étaient au moins sûrs d'une chose, c'est que leur fille était avec quelqu'un qui l'aimait et non avec un profiteur.
Le jour de leur départ, son père me prit dans ses bras et, pleurant à chaudes larmes, il me fit promettre de bien m'occuper de sa fille. Touché par sa sincérité, je le rassurai et lui dit qu'il pouvait dormir sur ses deux oreilles.
Les conséquences de cette visite allaient être sportives. Mes beaux-parents n'acceptèrent pas notre mariage religieux, qu'ils considéraient comme un péché. Partant, ma femme qui, bien que convaincue de la validité du serment devant Dieu, demanda aussi un serment devant l'officier d'état civil de la république fédérale d'Allemagne ! Un mariage civil, donc, alors que je suis déjà marié…On était proche de l'échec et mat !
Elle revenait régulièrement à la charge mais j'étais pieds et poings liés car je répugnais à l'idée d'aller supplier ma première femme de me rendre ma liberté.
Je jouai ainsi la montre un moment, quand brusquement la baraka se manifesta une fois de plus ; je reçus de

l'avocat de ma première femme un courrier en bonne et due forme actant officiellement notre séparation. Sauvé par le gong !

La voie était désormais libre pour le mariage civil avec, cette foi-ci, la vraie femme de ma vie. Les démarches administratives prirent leur cours normal et arriva enfin le jour de l'union civile.

On nous reçut dans une salle de mariage fastueuse à la mairie et ce fut bientôt le moment pour l'officier d'état civil de lire le contrat de mariage.

- Madame Unetelle, née à tel endroit et habitant à tel autre, célibataire.
- Monsieur Hicham, enfant du marais, né à…et habitant à…, divorcé !

Aïe, la boulette ! Le mec venait de me mettre dans le pétrin jusqu'au cou. Si j'avais su, je lui aurais graissé la pâte à ce foutu scribouillard.

A l'annonce de cette abjection, le visage de ma femme passa instantanément au rouge écarlate – une marocaine m'aurait étranglé sur place. Elle garda pourtant son calme, nous signâmes les papiers et quittâmes la salle des mariages.

Nous arpentâmes les couloirs de la mairie dans un silence pesant qu'elle ne manqua de déchirer un instant plus tard.

- Comment ça DIVORCÉ ?
- Non mais ce n'est rien.

- Comment ça rien ?
- C'est une bagatelle, un mariage blanc. Sinon on m'aurait expulsé.

Elle se tut et nous reprîmes la marche. Je l'observai du coin de l'œil pleurer toutes les larmes de son corps et ressentis à ce moment-là une culpabilité pareille à celle de Paul Tibbets qui largua la bombe atomique sur Hiroshima !

Il a fallu de longues séances d'explications et d'interminables délibérations pour qu'enfin elle recouvre son calme. Je le compris ultérieurement mais ce qui lui fit le plus de mal, c'était le fait qu'elle se soit réservée pour le prince charmant, croyant qu'il s'était aussi réservé pour elle. Sur ce coup-là, et sur ce coup-là seulement, elle s'était fait avoir avec moi.

Chapitre quarante-et-un
La foi et le doute



L'islam allait à merveille à ma femme. Elle appliquait scrupuleusement les règles de sa nouvelle religion ; le hijab, la prière à l'heure, plus de musique, plus de télé et

elle ne disait même plus bonjour aux étrangers. Plus qu'une passionaria, elle était devenue un vrai petit soldat de l'islam. Nous passâmes tous les deux, d'ailleurs, à ce moment-là, au degré supérieur de l'engagement religieux. Mes activités à la mosquée reprirent en intensité : en plus du prêche du vendredi, je donnais des cours aux jeunes musulmans et leur apprenais à psalmodier le Coran. Tous les deux, nous étions devenus le couple star du salafisme local et menions une vie d'ascèse. Même le sexe, nous le pratiquions à la façon des compagnons du prophète, pour qui contraception rimait avec retrait, soit dit en passant.

Paradoxalement, cet excès de religiosité finit par ranimer en moi cette étincelle de doute que je croyais éteinte. Lorsque j'enseignais l'islam à ma femme, il m'arrivait fréquemment d'user de subterfuges ou d'omissions volontaires. Je dissimulai sciemment tout ce qui était immoral dans les textes musulmans. J'évitai d'utiliser avec elle des arguments auxquels je ne croyais pas moi-même. C'eût été l'induire en erreur, la manipuler, la trahir. Et ça, je n'en étais plus capable.

Elle aurait été choquée par tant de choses si elle les avait sues à temps. Je pense notamment au magnifique mariage du prophète avec une gamine de six ans, consommé à neuf ! Ou encore ce beau hadith qui dit en substance que si une femme se refusait à son mari un soir et qu'il dormait contrarié de ce fait, alors les anges du ciel

la maudiraient toute la nuit. Rien que ça ! Oui, elle aurait été choquée, elle, pour qui même l'idée de la polygamie, pourtant entrée dans les mœurs islamiques, était impensable…

Ma femme vivait et croyait en un islam de carte postale. Une estampe fabriquée sur mesure pour l'appâter.

A cette époque, je découvris le monde virtuel et les discussions à bâtons rompus sur le site de *Paltalk*. Je squattai les salons de discussions traitant du christianisme et de l'islam et, mes études en théologie chrétienne aidant, je pus vite jouir d'une réputation de redoutable rhéteur. Pour les musulmans, j'étais devenu le matador des ondes, un avatar de saint Georges terrassant le dragon…chrétien.

Au fond de moi pourtant, je savais que quelque chose ne tournait pas rond. De même que je taisais à ma femme les épisodes embarrassants du récit islamique, j'usais de la même perfidie dans mes controverses avec les chrétiens et ne convoquais que ce qui était reluisant dans la foi mahométane. J'étais devenu mythomane, et avant tout, à moi-même !

Je vécus ainsi plusieurs années entre un islam vertueux fantasmé et un doute grandissant qui me rongeait de l'intérieur, inexorablement. Et comme un drogué, je pensais congédier ce réel gênant en augmentant la dose liturgique tous les jours un peu plus.

Sans être directement la cause de mon apostasie prochaine, mes études chrétiennes devaient provoquer ce doute initial qui, allant crescendo, m'amena à m'éloigner de mes certitudes et à les passer par le tamis de la raison. Ce que je fis avec le christianisme, je l'appliquai à l'islam et en sortis ébranlé. Je fus enfin capable d'appeler un chat un chat et de voir le côté inhumain et immoral de cette religion. Ce ne fut pas chose aisée de n'être plus que juge quand on a eu l'habitude d'être juge et parti.

Tout compte fait, l'islam, qui a failli me faucher dans la fleure de l'âge en Bosnie, ne m'apporta que des ennuis.

En réaction aux attentats du 11 Septembre 2001, les services secrets allemands lancèrent une action tous azimuts pour démanteler toutes les cellules jihadistes dormantes du pays. Celle de Hamburg, dont étaient originaires des membres du commando, avait des liens avec plusieurs mosquées, dont la nôtre. Je connus d'ailleurs deux gars qui en faisaient partie, dont un qui est encore au trou aujourd'hui.

Ce qui m'éclaboussa dans cette affaire était que mon adresse mail se trouvait dans la liste d'envoi d'une newsletter jihadiste qui, en plus de donner des nouvelles du front, envoyait des instructions aux aspirants jihadistes pour concocter des bombes artisanales et autres joujoux de ce genre !

Un jour que je rentrai de la fac, je fus surpris de voir mon répondeur téléphonique saturé de messages. Il s'agissait d'une foule de journaux et de chaines de télévisions allemands qui cherchaient à m'interviewer. Ça commençait à sentir le roussi pour ma pomme puisque je devais sûrement être en tête de liste des radicalisés de toutes les agences de sécurité du pays. Je ne répondis bien sûr à aucune sollicitation et laissai filer le temps, en espérant que cette fièvre sécuritaire retombe. Mais « si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi. »
Et un beau matin, sur le quai de la gare, je fus abordé par un homme tout de noir vêtu. Il me salua poliment, me montra une plaque officielle dont je suppose qu'elle fut celle d'un service de sécurité quelconque, et me demanda si j'avais une minute. Je lui répondis que je ne voulais pas rater mon train mais n'étant pas en position de négocier, je m'assis avec lui au coin d'un café tout proche. L'interrogatoire pouvait alors commencer :

- Vous êtes pour l'intégration ?
- Comment ?
- Est ce que vous êtes pour l'intégration des musulmans en Allemagne ?
- Oui bien sûr – gloire au gouvernement fédéral !
- Quelles sont vos activités à la mosquée ?
- Les prières ainsi que les fêtes religieuses.

Étant probablement informé de notre petit manège, il me demanda tout de go:

- Que pensez-vous de l'Allemagne et des allemands ?
- Le plus grand bien. Super, tout est super.
- Merci de votre temps et bonne journée.
- Bonne journée – *et que je ne vous revois plus jamais* ! pestai-je intérieurement.

Je regagnai alors la maison et racontai cette rencontre à ma femme. Elle invoqua Allah et me dit qu'il me protégerait. Je pensai : vraiment ? Et les millions d'innocents qu'il maltraite et massacre quotidiennement, qui les protège ? Je revins vite à la raison et demanda pardon à Allah pour cet égarement. Mais, échaudé par ce qui m'arriva plus tôt, je décidai d'y aller mollo sur les activités religieuses. D'autant plus que les autorités allemandes avaient dépêché des agents dans toutes les mosquées pour enregistrer et analyser les prêches des imams.

Je ne gardai plus à la mosquée que la casquette d'enseignant…Il était loin le temps où je convertissais à la chaîne des essaims entiers de jeunes allemands désœuvrés, qui entraient à la mosquée mécréants et en ressortaient musulmans.

Chapitre quarante-deux
L'apostasie



Je sortis cette année major de ma promotion et fus vite embauché dans une grande société. Aussi bien ma

situation matérielle que conjugale étaient au beau fixe. La même année, nous eûmes une splendide petite fille, habitions un bel appartement et roulions dans une belle voiture. Bref, j'avais réalisé la promotion sociale dont tout le monde rêvait. Et pourtant, ce fut dans ces circonstances heureuses que je décidai de quitter l'islam. Mais Rome ne s'est pas faite en un jour et quiconque croirait que je devins apostat du jour au lendemain se tromperait lourdement.

Ce fut un long processus de doute qui commença à la faculté protestante, chemina par les ruelles escarpées des apories du dogme musulman et culmina dans un face-à-face décisif entre ma raison et ma foi. Il ne m'était plus possible de continuer à avaler les couleuvres des textes islamiques. Je fais mien ce proverbe populaire qui dit : « Quand c'est flou, c'est qu'il y a un loup ! » car il colle parfaitement à ma nature, moi qui ai en horreur les zones grises.

Ce qui scella mon sort de futur athée fut fondamentalement les problèmes éthique des textes islamiques : Comment cet Allah miséricordieux pouvait-il légaliser la vente d'êtres humains dans des marchés d'esclaves ? Pourquoi a-t-il autorisé les musulmans à faire des captives de guerre des esclaves sexuelles quand bien même elles seraient mariées ? Comment ce Dieu omniscient, tout-puissant et bon pouvait-il approuver des

pratiques pareilles quand un être humain, doté d'un minimum de bonté, n'envisagerait pas le début du commencement de l'une d'elles ?
Et puis comment se fait-il que depuis que le monde est monde, ce même être supérieur laisse survenir sur terre les pires atrocités sans jamais bouger le petit doigt ?
Ma méthodologie consistait à me poser ces questions et à parcourir les textes islamiques en profondeur, à la recherche de réponses convaincantes. Aussi bien les livres de théologie, les exégèses du texte coranique, que les milliers de hadiths, tout ce corpus accoucha d'une souris. Et les justifications accumulées depuis des siècles n'étaient qu'un liant servant à maintenir le croyant dans sa croyance, ou dans sa servitude volontaire, devrais-je dire, pour paraphraser La Boétie.
J'écrivis récemment dans un post sur Facebook que quiconque cherchait une preuve de la non existence du Dieu d'Abraham devrait aller faire un tour dans un service hospitalier d'enfants cancéreux. Cet exemple, qui dans le cadre des réseaux sociaux, ressemble à une boutade, a pour origine une histoire vraie. Un jour, nous avons dû emmener notre fille à l'hôpital pour un petit pépin de santé. Placés en salle d'attente, nous vîmes passer plusieurs de ces enfants chauves, des enfants cancéreux dont la chimiothérapie avait pris aussi bien les cheveux que le sourire. Ne s'agit-il pas là, dans l'hypothèse que

Dieu existe réellement, de la définition même du mal gratuit ? Par quelle entourloupe sophistique pourrait-on justifier une saloperie pareille ?
Mon apostasie murît donc doucement mais sûrement, et sans pouvoir dire précisément quand je jetai l'éponge, je sais que le premier Ramadan que je zappai fut celui de 2006. Étonnamment, il ne m'arriva rien : je ne fus pas précipité dans les abîmes de la terre par la statue du commandeur, ni foudroyé sur place, ni même écrasé par une voiture. Le ciel demeura étrangement silencieux à l'affront que je lui infligeai !
On n'entre jamais immédiatement en athéisme, ou en apostasie, quand on fut religieux. C'est en général le stade ultime du doute et de la mécréance. Beaucoup des athées que je connais sont passés par l'agnosticisme et le déisme. Je ne fis pas exception à la règle et, bien qu'ayant abandonné l'islam, je continuai de croire en un Dieu créateur de l'univers, un Dieu horloger, celui de Voltaire, somme toute.
Ce voyage, je l'entrepris seul, et ma femme, pour qui tout allait bien dans le meilleur des mondes, allait bientôt commencer à avoir la puce à l'oreille. Je ne pus lui dire franchement ce qui se tramait et encore moins influencer ses convictions, moi qui m'en voulais assez de l'avoir transformée en soldat docile d'Allah.

Je la laissai donc en dehors de ma métamorphose, d'autant que d'un point de vue islamique, elle ne pouvait demeurer mariée à un apostat.

Malgré toutes mes dissimulations, elle commença à noter mon changement d'attitude et notamment par rapport à la prière. Elle ne me voyait jamais prier et à la question de savoir si je donnais toujours mes cours à la mosquée, je lui répondais que quelqu'un d'autre s'en occupait désormais.

Je n'étais tranquille que quand elle sortait de la maison. Mais connaissant le lascar, elle s'empressait, à son retour, de demander à notre fille si papa avait fait Allah Akbar – c'est ainsi que la petite identifiait la prière. La réponse était non !

Ce jeu de cache-cache dura une année et devait se terminer par une conversation entre quatre yeux, au bout de laquelle je crachai le morceau. L'entrevue dura du soir jusqu'au petit matin ; toutes les questions furent abordées et je m'astreignis à répondre objectivement, sans promouvoir directement mes nouvelles convictions.

Le choc ne fut pas aussi rude que je craignais, adouci qu'il était par l'abondance d'indices que ma femme avait déjà récoltés. Au lieu de m'invectiver, elle profita de ce moment de vérité pour s'épancher sur les griefs qu'elle avait à l'égard de l'islam, et notamment sur l'inégalité entre l'homme et la femme devant l'héritage ou le divorce.

Si seulement elle savait le nombre de cadavres que le placard de l'islam compte, il y a belle lurette qu'elle aurait rendu son tablier !
A partir de ce jour, sa pratique de l'islam fléchit notablement jusqu'à cesser complétement. Elle garda cependant un bon moment son Hijab, comme pour sentir dans sa chair, pour un temps encore, les oripeaux de son passé de prisonnière. Une manière peut-être de se préparer à faire peau neuve.
La nouvelle ère dans laquelle j'entrai depuis, celle de l'athéisme, est également pleine d'évènements et d'enseignements. Qui sait, un jour, peut-être, je raconterai pourquoi je pense que les religions n'ont rien de transcendant et qu'elles sont une industrie humaine au premier chef.

Conclusion

Tous ces souvenirs, aussi bien les bons que les mauvais, sont le terreau dans lequel j'ai poussé pour devenir ce que je suis aujourd'hui. Un être humain qui, de musulman de la catégorie suprême de la piété, passa au rang peu envié d'apostat, pourfendeur des religions et de l'islam en particulier.

Entre déterminisme et libre arbitre, la courbe de ma vie fut chahutée par des événements, petits et grands, qui la changèrent radicalement.

D'aucuns diraient que j'aurais pu, en telle ou telle circonstance, réagir de telle ou telle manière, mais en vérité, je vous le dis, au récit de ma vie je ne voudrais pas changer une virgule !

Même mon apostasie n'a rien changé aux sentiments que je porte à mes frères et sœurs musulmans. Tout au contraire, je pense avec nostalgie, encore aujourd'hui, aux mosquées et à l'atmosphère de sérénité que j'y ai ressentie des années durant. Ce qui a réellement changé, cela dit, c'est le regard que je porte sur l'être humain. Je me suis départi définitivement de cette vision binaire du monde qui consiste à tout voir par catégories: homme - femme, croyant - mécréant, pieux - pécheur, blanc – noir, etc.

Ne compte plus pour moi dorénavant que le genre humain, dans sa totalité et sa diversité.